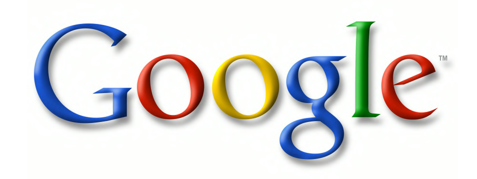
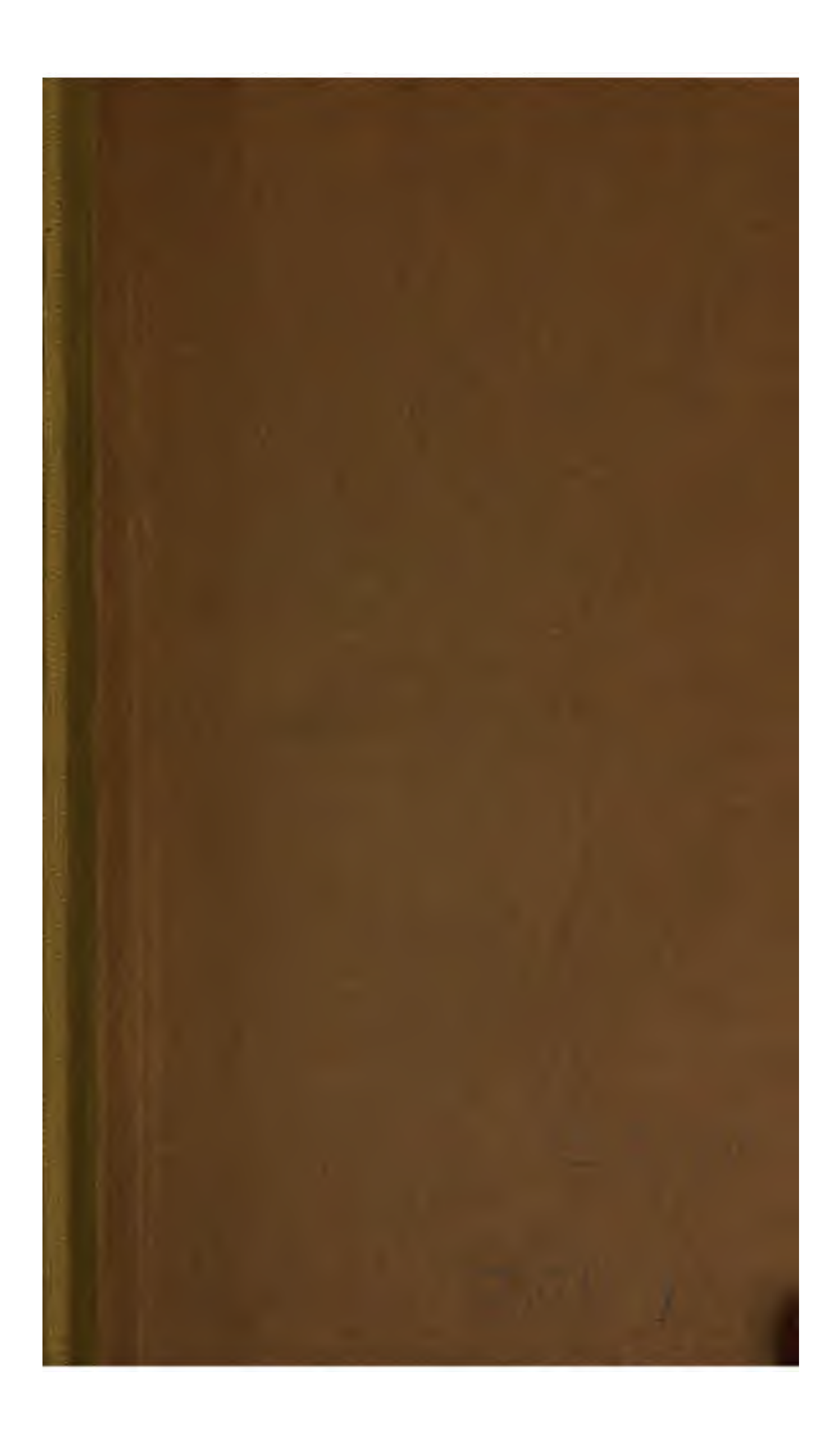



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06933640 6







L'HERMITE

EN IRLANDE

OBSERVATIONS SUR LES MŒURS ET LES USAGES IRLANDAIS

CHRONIQUES ET LÉGENDES AU XIXe SIÈCLE.

PAR M. E. DE JOUY,

Membre de l'Académie française.

Ouvrage orné de Gravures et Vignettes.

PRINCIPAUX ARTICLES.

La Veillée des Morts. — Les Esprits. — La pauvre Marie. — Les Absents. — Le retour de l'Absent. — Les Paysans. — Bill le Protestant. — La rivière de Lee. — Le Préjugé vaincu. — Forêts souterraines. — Le lac de Killarney. — Dublin.

TOME II.

PARIS.

ÉDITION PILLET AÎNÉ,

CHEZ GENNEQUIN AINÉ, LIBRAIRE,

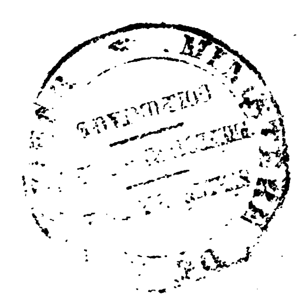
52, rue Saint-André-des-Arts.



MŒURS IRLANDAISES.

L'HERMITE
EN IRLANDE.

T. II.



DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ,
rue des Grands-Augustins, n. 7.



VUE DE DUBLIN PRISE PRÈS DE LA DOUANE.

L'HERMITE
EN IRLANDE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET USAGES DES IRLANDAIS
AU COMMENCEMENT DU XIX[e] SIÈCLE ;

Faisant suite

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES,
ITALIENNES, ESPAGNOLES.

Orné de gravures et de vignettes.

TOME SECOND.





A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDIT. DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
De la Collection des Mœurs Françaises, Anglaises, Italiennes, etc.,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1826.

L'HERMITE
EN IRLANDE.

— N°. XVII. —

LA VEILLÉE DES MORTS.

Ce fut dans la paroisse de Dunmore que j'assistai pour la première fois à la cérémonie qu'on appelle en Irlande la Veillée des Morts, et qui dure depuis l'instant de la mort jusqu'à celui de l'enterrement. Les parens, les amis, les voisins ne manquent jamais de s'y trouver; et plus le défunt est riche, plus la compagnie est nombreuse, parce qu'on peut compter sur une plus ample distribution de whiskey. Ned-Kilpatrick, dont on célébrait les funérailles en ce moment, faisait valoir, de son vivant, une belle ferme; c'était ce qu'on appelle un fermier opulent; aussi

sa maison était-elle assez grande pour contenir la société qui s'était réunie pour honorer sa mémoire et pour se divertir.

On me fit entrer dans ce que j'appellerai la chambre de parade, destinée aux personnes à qui l'on voulait témoigner le plus de considération, et qui était une grange qu'on avait arrangée pour cette cérémonie. Le corps du défunt était étendu sur un lit autour duquel étaient suspendus de trois côtés des draps de toile blanche, où se trouvaient attachées des représentations d'anges et de séraphins. Le corps était couvert d'un drap semblable sur lequel on avait répandu des roses et d'autres fleurs, sur lesquelles reposait l'image de notre rédempteur sur la croix.

A côté de la tête du défunt était assise sa veuve, accablée du chagrin de sa perte toute récente, et près d'elle étaient ses quatre filles, placées en rang d'après leur âge. A l'autre extrémité du lit on voyait son fils unique, âgé d'environ vingt-deux ans, et dans les traits duquel chacun reconnaissait ceux de son père. Les larmes qu'il avait d'abord versées s'étaient séchées, et l'on ne voyait en lui que cette affliction pro-

fondément sentie qui convient à un homme. Les oncles, les tantes et des cousins sans nombre arrivaient successivement pour prendre part au chagrin général, et se plaçaient conformément à leur degré de parenté. Les amis et les voisins s'approchaient en entrant, se jetaient à genoux, récitaient l'oraison dominicale, et se retiraient ensuite à l'autre extrémité de la grange, où l'on distribuait avec profusion des pipes, du tabac et du whiskey.

Le décorum se maintint quelque tems dans cette assemblée ; mais une scène de chagrin tranquille et silencieux ne convient ni au caractère ni aux habitudes des Irlandais. Le silence ne fut interrompu d'abord que par ce cri funèbre qu'on nomme avec raison le hurlement, et qui est regardé comme si indispensable en pareille occasion, qu'il existe des gens qui n'ont d'autre métier que celui de hurler aux enterremens, et qui s'en acquittent si consciencieusement, qu'on les prendrait pour les plus proches parens du défunt, qui leur était souvent tout-à-fait inconnu. Mais cet état de contrainte ne dura pas longtems ; une chanson, qu'on chanta au bout de la grange, servit de signal pour la secouer ; on re-

doubla les libations, on causa à voix haute, on conta des histoires plaisantes, on fit des éclats de rire, et les jeunes gens s'amusèrent à différens jeux. De tems en tems, les pleureurs à gages faisaient entendre le hurlement funèbre, et chacun alors interrompait son occupation pour s'y joindre.

Cette coutume était dans l'origine aussi naturelle que louable; c'était une source de consolations pour une famille qui avait à regretter un de ses membres, que de s'assembler autour de celui qu'elle venait de perdre, avant de le placer dans sa dernière demeure; de s'entretenir de ses bonnes qualités, de se rappeler tout ce qu'il avait fait de bien pendant sa vie, enfin de lui payer un dernier tribut de larmes. Mais depuis long-tems ce n'est plus qu'une scène de tumulte et d'ivrognerie; et l'on doit dire, à l'éloge du clergé catholique, qu'il fait en général les plus grands efforts pour faire disparaître cet abus.

Cette veillée des morts a lieu pour les pauvres comme pour les riches. Les familles des premiers dépensent en tabac et en whiskey plus qu'elles ne peuvent gagner ensuite en un couple de

mois. On voit des pères de famille faire un fonds de réserve pour fournir à cette dépense indispensable après leur mort, et il faut la nécessité la plus urgente pour les décider à en distraire la moindre chose. Si une famille est trop pauvre pour pouvoir supporter les frais de cette cérémonie, on fait une quête parmi les parens et les amis du défunt.

Ce cri ou ce hurlement funéraire, qui se fait entendre de bien loin, paraît aussi un usage ridicule et barbare, surtout quand on sait que ces démonstrations extérieures de chagrin sont payées. Mais n'est-il pas aussi absurde de voir en Angleterre les personnes de considération honorer la mémoire d'un ami décédé, en envoyant leur voiture vide à la suite du convoi funèbre?

J'assistai une fois aux funérailles d'une dame de distinction de mon voisinage, et l'on me fit l'honneur de me choisir pour un de ceux qui devaient porter le drap funèbre. J'y trouvai un concours de peuple prodigieux, et l'on distribuait des rafraîchissemens avec profusion tant à ceux qui étaient dans la maison qu'aux humbles villageois rassemblés sur une pelouse devant la porte. Presque personne n'avait en-

core pris le deuil ; mais on distribuait des crêpes et des pleureuses à tous ceux qui paraissaient mériter cette distinction. Lorsqu'on apporta le cercueil à la porte pour le placer sur le corbillard, toutes les femmes de la maison poussèrent des cris assourdissans, en s'arrachant les cheveux, en se frappant la poitrine ; et quand on se mit en marche, le hurlement général commença, et se répéta de tems en tems jusqu'à ce qu'on fût arrivé au cimetière, qui était à une distance de trois milles.

Quelque étranges que ces cris monotones puissent paraître à des étrangers, ils n'ont rien de ridicule à l'oreille des Irlandais, parce qu'ils y associent une idée de chagrin véritable. Je n'oublierai jamais l'effet qu'ils produisirent sur moi, une nuit où plusieurs barques de pêcheurs furent submergées sur les côtes de Cunnemarra. Des feux étaient allumés en différens endroits du rivage pour guider les malheureux qui luttaient contre la fureur des flots, et l'on voyait tout autour des hommes, des femmes et des enfans qui semblaient des ombres, et dont l'attitude annonçait la douleur, l'inquiétude et le désespoir. Hélas ! la mer implacable n'épargna

pas, dans cette nuit affreuse, un seul des malheureux pêcheurs submergés, et le hurlement funèbre qui se prolongeait de tems en tems me faisait frémir, en m'annonçant que les vagues venaient de jeter sur la côte le corps d'un fils, d'un père, d'un frère ou d'un époux. La douleur aurait pu être plus silencieuse, mais non plus profondément sentie.

Un étranger qui voyageait en Irlande, et qu'un de mes amis avait amené dans mon hermitage pour lui faire voir les beautés pittoresques des environs, fut surpris, un soir, en se promenant, d'entendre le hurlement funèbre dans le cimetière du village. Il connaissait déjà cette coutume; mais ce qui l'étonnait, c'est que les cris fussent moins violens qu'à l'ordinaire, et qu'ils ne fussent poussés que par un très-petit nombre de personnes. Il s'approcha sans bruit, et vit une femme agenouillée sur un tombeau marqué par une croix en bois et par un grand amas de pierres qui y avaient été jetées peut-être pour empêcher le vent de découvrir le corps qui y était enseveli, le cimetière étant placé sur le haut d'une colline; peut-être de peur que les bestiaux ne profanassent la sépulture en venant paître

l'herbe qui aurait pu y croître ; car il est rare en Irlande qu'un cimetière de village soit enclos de murs ou même de haies. Cette femme poussait de tems en tems le cri d'usage, que répétaient quatre enfans de cinq à dix ans, qui étaient auprès d'elle, et qui s'amusaient en même tems à cueillir quelques fleurs sauvages qui croissaient dans les environs.

Connaissant les usages du pays, il ne me fut pas difficile de lui expliquer cette scène. C'était une veuve pleurant avec ses enfans sur le tombeau de son mari, mort depuis deux ans. Le jour de l'anniversaire de la mort d'un père, d'une mère, d'un mari, d'une épouse, les plus proches parens se rassemblent ainsi sur la tombe de l'être qu'ils regrettent, et s'y livrent à ces démonstrations de douleur. On en voit même, comme dans le cas dont il s'agit, qui accomplissent ce cérémonial de douleur le jour du second, du troisième et quelquefois même du quatrième anniversaire.

Après les dépenses que font les pauvres pour la veillée des morts, on serait tenté de croire que la cérémonie de l'enterrement se fait aussi avec solennité ou du moins avec décence ; c'est

pourtant ce qui n'arrive pas toujours. J'ai vu conduire des morts à leur dernière demeure sans qu'ils fussent même accompagnés d'un prêtre pour prononcer quelques prières sur leur tombeau. J'en ai même vu jeter dans la fosse creusée pour les recevoir, sans cercueil, uniquement enveloppés dans un mauvais drap. Il est vrai que le cercueil le plus simple coûte assez cher dans le nord-ouest de l'Irlande, parce qu'il y règne une idée superstitieuse que celui qui vend du bois pour en faire, s'expose à quelque malheur.

Cependant l'usage général est de fournir *gratis* un cercueil de bois aux pauvres; et pour éviter cette dépense, on imagina, il y a quelques années, dans la ville de Galloway, d'en faire construire un en fer, dans lequel on déposait le corps du défunt pour le porter au cimetière, et d'où on le tirait ensuite pour le jeter sans cérémonie dans la fosse. Cette innovation fit jeter les hauts cris en Irlande, et elle aurait été vue encore de bien plus mauvais œil en Angleterre. Ce ne fut pourtant pas la clameur publique qui y fit renoncer. Il est d'usage que les plus proches parens du défunt se chargent de porter le cer-

cueil contenant le défunt depuis la maison mortuaire jusqu'au cimetière ; mais ils refusèrent généralement de remplir ce dernier devoir quand on substitua un cercueil de fer à ceux de bois. Il fallut donc louer des porteurs ; or, comme cette dépense était plus considérable que celle de fournir un cercueil en bois, on en revint à l'ancienne coutume.



— N° XVIII. —

LES ESPRITS.

INDÉPENDAMMENT des Bonnes Gens, dont j'ai déjà parlé, l'existence de plusieurs autres espèces d'esprits, mais qui n'appartiennent pas à cette race lilliputienne, est encore un article de croyance superstitieuse pour la plus grande partie des paysans d'Irlande, surtout dans la partie méridionale de cette île; et de nombreuses traditions, recueillies avec soin et transmises de père en fils, revêtent à leurs yeux ce mensonge de toutes les couleurs de la vérité.

La *Banshee* est un esprit du sexe féminin, ou du moins qui ne se montre jamais que sous les traits d'une femme, presque toujours vieille et laide, et qui, quelquefois même, est invisible. C'est un esprit qui s'attache particulièrement à une famille, et qui annonce, par ses pleurs et

ses gémissemens, la mort des individus qui en font partie; mais il a des principes aristocratiques, et il n'y a que les familles distinguées qui aient l'honneur d'avoir une *Banshee*.

M. Charles Bunworth, dit-on, était recteur de Buttevant, dans le comté de Cork, vers le milieu du siècle dernier, car il est bon de remarquer que toutes les légendes qu'on cite à l'appui des idées superstitieuses, remontent toujours à une centaine d'années, et souvent beaucoup plus loin. Un cœur pur, une piété sans affectation, des connaissances étendues, et une charité sans bornes, lui assuraient l'estime du riche, l'affection du pauvre et le respect général.

Il était attaqué depuis long-tems d'une maladie qui ne paraissait pas très-dangereuse, mais qui exigeait pourtant les secours de la médecine. Environ huit jours avant sa mort, on avait envoyé son domestique Kavanagh à Mallow, ville la plus voisine, pour en rapporter une potion qui lui avait été ordonnée. Lorsqu'il en revint, et qu'il remit à miss Bunworth la fiole qui la contenait, elle remarqua que la main lui tremblait, et qu'il avait l'air inquiet et agité.

« Qu'avez-vous donc, Kavanagh? lui de-

manda-t-elle ; avez-vous appris quelque fâcheuse nouvelle à Mallow ?

» — Non, miss Bunworth, ce n'est point à Mallow. Mon pauvre maître ! nous le perdrons, miss Bunworth, nous le perdrons ! »

Et en parlant ainsi, le vieux et fidèle serviteur fondait en larmes.

« Il faut que vous ayez bu, Kavanagh. Je n'aurais pas cru que cela vous fût arrivé dans une circonstance semblable. Vous auriez pu perdre ou casser cette fiole, et le médecin a bien recommandé de ne pas manquer de donner cette potion ce soir à mon père. Retirez-vous ; je vous parlerai demain matin, quand vous serez en état de m'entendre. »

Kavanagh la regarda avec un air de surprise stupide qui confirma les soupçons de sa maîtresse, d'autant plus qu'il avait les yeux rouges et enflés ; cependant sa voix n'était pas celle d'un homme ivre.

« Miss Bunworth, lui dit-il, sûr comme je compte sur la miséricorde du ciel, je n'ai pas bu une seule goutte de bière ni de whiskey depuis que j'ai quitté la maison ; mais il n'est que trop certain que mon pauvre maître.....

» — Parlez plus bas, Kavanagh; mon père dort, et il va aussi bien que nous pouvons le désirer.

» — Le ciel en soit loué, miss Bunworth; mais, hélas! mon pauvre maître s'en va; nous le perdrons, rien n'est plus certain.

» — Que voulez-vous dire, Cavanagh? pourquoi parler ainsi?

» — Pourquoi? parce que j'ai vu la *banshee*, vu et entendu, miss Bunworth.

» — Quelle folle idée! dit miss Bunworth, qui n'était pas superstitieuse.

» — Cela peut être; mais je vous dis que j'ai vu la *banshee*; que je l'ai entendue soupirer, pleurer, et prononcer le nom de mon pauvre maître. Ses longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules; et elle m'a suivi depuis la vallée de Ballybeg jusqu'au cimetière du village; là elle s'est assise sous le saule desséché sur lequel le tonnerre est tombé, et a recommencé à gémir et à se lamenter de manière à fendre le cœur.

» — Kavanagh, dit miss Bunworth, qui avait écouté avec attention ce singulier récit, mon père va mieux, et j'espère qu'incessamment vous serez convaincu, en le voyant parfaitement ré-

tabli, que tout ce que vous venez de me dire n'est que l'effet de votre imagination. En attendant, ne parlez à personne de ce que vous croyez avoir vu et entendu, car il est inutile de jeter l'alarme dans la maison. »

Malgré les espérances qu'on avait conçues, la situation de M. Bunworth empira tous les jours. La nuit de sa mort, ses deux filles, épuisées de fatigue, et cédant aux sollicitations d'une vieille parente qui se chargea de veiller près de leur père, s'étaient retirées pour tâcher de prendre quelques instans de repos. Quelques amis de la famille étaient dans la chambre voisine dont la porte était entr'ouverte, et, inquiets de l'état du malade, ils avaient résolu de rester jusqu'à l'arrivée du médecin, qui devait venir pendant la nuit.

Il était environ minuit; le ciel était pur, la lune brillait; un profond silence régnait dans toute la nature comme dans la maison du malade, qui semblait être enseveli dans un sommeil léthargique. Tout à coup un léger bruit se fit entendre derrière une fenêtre qui était près du chevet du lit : on aurait dit que quelqu'un écartait les branches d'un grand rosier qui en tou-

chait les vitres, et à ce bruit succédèrent des plaintes et des gémissemens que proférait une voix de femme.

La vieille dame, effrayée, passa dans l'autre chambre, et demanda à ceux qui s'y trouvaient s'ils avaient entendu la *banshee*. Les mêmes sons avaient frappé leurs oreilles; mais deux d'entre eux, croyant difficilement au surnaturel, sortirent sur-le-champ pour chercher à en découvrir la cause. Ils firent le tour de la maison, examinèrent avec soin tous les environs, restèrent quelques instans près de la fenêtre d'où la voix avait paru partir, et rentrèrent sans avoir rien aperçu, sans avoir entendu aucun bruit; mais à peine étaient-ils rentrés, qu'ils entendirent les mêmes sons plus distinctement que jamais, et ils furent encore plus surpris en apprenant qu'ils n'avaient pas cessé de se faire entendre pendant tout le tems de leur absence. Ils s'approchèrent du lit du malade, et virent qu'il était évidemment à l'agonie. Les gémissemens continuaient derrière la croisée; un grand cri, comme de douleur, y succéda : M. Bunworth rendait le dernier soupir.

Cet esprit ne déshonore pas le sexe sous le-

quel il se montre, car il paraît compatissant. La classe dont je vais parler, et qu'on désigne sous le nom de *Phooka*, fait ses apparitions sous une forme moins agréable; car on ne le voit jamais que sous la forme de quelque animal, et, bien loin d'être accessible à la pitié, il ne semble occupé qu'à jouer de mauvais tours aux hommes.

Morty Sullivan n'avait encore que quatorze ans quand il quitta sa famille, sans faire d'adieux à personne, et sans en avoir d'autre motif que le désir de voir le monde. Son départ fit verser bien des larmes à son père et à sa mère qui n'avaient pas d'autre enfant, et l'on dit même qu'ils en moururent de chagrin. Tout ce qu'ils purent jamais apprendre de lui, fut qu'il s'était embarqué pour l'Amérique.

Trente ans après le départ de l'enfant prodigue, un étranger arriva à Beerhaven, bourg où avaient demeuré Patrice et Marthe Sullivan, et il demanda sur-le-champ s'ils y demeuraient encore. C'était Morty; et il faut dire, pour lui rendre justice, qu'il eut le cœur percé de chagrin en apprenant qu'ils n'existaient plus. Il de-

vait pourtant s'y attendre, d'après leur âge; mais il est assez ordinaire que le repentir arrive trop tard.

En réparation de sa faute, Morty résolut de faire un pélerinage à la chapelle du bienheureux saint Gobnate, qui se trouve à Ballyvourney, bourg situé à sept milles de Macroom; dans un canton sauvage et presque désert.

Il se mit en route aussitôt, et se laissa surprendre par la nuit. Il n'y avait pas de lune, et un brouillard rendait l'obscurité encore plus profonde. Il était, à ce qu'il croyait, à peu de distance de Ballyvourney, mais il était au milieu des montagnes; pas un sentier n'y était tracé, et, après trente ans d'absence, il ne se souvenait plus de la carte du pays. Craignant de s'être trompé de direction, il s'arrêta un instant pour tâcher de s'orienter; et, pendant qu'il était à réfléchir, il vit, à travers le brouillard, une lumière à quelque distance. Il se dirigea de suite de ce côté, espérant trouver une chaumière où il pourrait s'informer du chemin qu'il devait suivre. Mais il avait beau avancer, il se trouvait toujours à la même distance du feu, et il fit ainsi

plusieurs milles sans pouvoir en approcher davantage.

Enfin, après avoir tant marché, qu'il était sur le point de s'arrêter de fatigue, il se trouva assez près de la lumière pour distinguer qu'elle était produite par un feu de tourbe, devant lequel une vieille femme était assise, et il fut surpris que ce feu et cette femme eussent marché ainsi devant lui si long-tems sur les montagnes et dans les vallées.

« Au nom de saint Gobnate et de son précepteur saint Abban, dit Morty, comment se fait-il qu'un feu ait des jambes ; et que peut faire cette femme dans ce lieu désert à une pareille heure ? » car il était alors près de minuit.

Il s'était arrêté pour prononcer ces mots, et, sans avoir avancé d'un seul pas, il se trouva tout à coup près de ce feu, en face de la vieille femme. Elle était occupée à souper, et, à chaque mouvement des mâchoires, elle lançait un regard courroucé sur Morty, comme si elle eût été mécontente d'avoir été troublée dans son occupation. Il vit alors avec plus d'étonnement que jamais qu'elle n'avait les yeux ni bleus, ni noirs,

ni gris ; en un mot, qu'ils ne ressemblaient nullement à ceux de la race humaine, et qu'ils étaient rouges comme ceux d'un furet.

« Quel est votre nom? » lui demanda-t-elle enfin ; une odeur de soufre sortait de sa bouche pendant qu'elle parlait ainsi.

« Morty Sullivan, à votre service, » lui répondit-il ; n'ajoutant les derniers mots que par forme de civilité.

« Oui-dà ! dit la vieille ; c'est ce que nous verrons bientôt. » Et ses yeux rouges devinrent en ce moment d'un vert pâle. Morty ne manquait pas de courage ; mais il ne put entendre cette exclamation sans trembler. Il aurait voulu tomber à genoux pour invoquer saint Gobnate ; mais la terreur avait comme pétrifié ses membres, et il avait perdu l'usage de toutes ses jointures.

« Prenez ma main, Morty Sullivan, dit la vieille, et je vous donnerai un cheval qui vous conduira bientôt à la fin de votre voyage. »

A ces mots, elle le saisit par le bras ; le feu se remit en marche, et Morty, entraîné par un pouvoir irrésistible, le suivit avec sa conductrice. Ils arrivèrent bientôt près d'une caverne

que la nature avait creusée dans un rocher. La vieille s'en approcha, et s'écria d'une voix effrayante qu'il lui fallait un cheval. Au même instant un coursier noir comme du jais, les naseaux ouverts, les yeux étincelans, sans bride et sans selle, en sortit, et s'arrêta devant elle.

« Montez, Morty, montez ! » s'écria-t-elle ; et voyant qu'il hésitait, elle le saisit par le milieu du corps, et, déployant une force surnaturelle, le jeta sur le cheval, qui partit au même instant ; son cavalier n'ayant que le tems de le saisir par la crinière, respirait à peine, tandis que sa monture sautait d'une montagne à l'autre, et traversait, d'un seul bond, le lit du plus large torrent, semblable à l'ouragan déchaîné.

Il voyagea ainsi pendant tout le reste de la nuit qui, heureusement pour lui, n'était pas longue, puisqu'on était en juin. A l'instant où le premier rayon de l'aurore allait se montrer, le cheval disparut, et Morty tomba sur le penchant d'une montagne, à l'autre extrémité de l'Irlande, où on le trouva étendu sur le dos et perclus de tous ses membres.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce cheval merveilleux était un *Phooka.*

Une autre classe d'esprits sont ceux qui habitent sous les eaux de certains lacs, où les paysans prétendent que, le soir, quand le soleil commence à descendre derrière les montagnes, on aperçoit des tours, des églises, des palais, des rues et des maisons : ce qui peut être une illusion d'optique produite par l'ombre des rochers et des nuages, et aidée par l'imagination. De ce nombre sont le lac de Cork, ceux de Neagh, de Gur, de Corrib, et plusieurs autres. Le nom général sous lequel on les désigne est *Thierna na oge;* c'est-à-dire, *pays de la jeunesse,* parce qu'on suppose que le tems ne fait aucune impression sur ceux qui l'habitent. Ces esprits sont des deux sexes, ont un corps palpable, et l'on conte force histoires de jeunes garçons et de jeunes filles qu'ils ont entraînés dans leurs demeures sous les eaux, mais où ils sont à sec. Il y a pourtant plusieurs moyens de se dérober à leur pouvoir. D'abord on en est préservé en portant un couteau à manche de bois noir; ensuite on peut s'y soustraire en mettant son habit à

l'envers, et par une invocation à Dieu ou aux saints.

Parmi le grand nombre de légendes que je pourrais citer à ce sujet, j'en choisirai une qui explique l'origine d'un de ces lacs merveilleux : elle est intitulée : *Fior usga*, c'est-à-dire *eau de source*.

Long-tems avant que les Saxons eussent mis le pied en Irlande, il y avait un roi nommé Cork, dans une belle vallée qui forme aujourd'hui un lac sur lequel on se rassemble pour patiner pendant l'hiver.

Au milieu de la plus grande cour de ce palais était une source dont l'eau était si belle, si claire et si pure, qu'elle faisait l'admiration du monde entier. Le roi était enchanté d'avoir une telle curiosité dans son palais ; mais comme on y venait en foule de toutes parts pour se procurer de cette eau précieuse, il craignait que la source ne s'épuisât avec le tems, et, pour l'empêcher, il la fit entourer d'un mur très-élevé, de sorte que personne ne pouvait plus en approcher : ce qui fut une grande perte pour tout son peuple. Quand il voulait avoir de cette eau pour

lui-même, il chargeait sa fille d'aller lui en chercher, car ce n'était qu'à elle qu'il voulait confier la clé de la porte, de peur qu'on ne profitât de cette occasion pour en faire des largesses.

Un soir, le roi donna une grande fête à tous les seigneurs de son royaume; une fête comme on n'en avait jamais vue : des feux de joie dont la flamme s'élevait jusqu'au ciel, une musique qui aurait fait sortir les morts de leurs tombeaux pour danser, un repas qui aurait suffi pour nourrir tout son royaume pendant une semaine. Il se trouvait à cette fête un jeune prince aimable et bien fait, qui dansa toute la nuit avec la fille du roi; et les grâces, la bonne mine et la légèreté de ce jeune couple firent l'admiration de toute la cour. Il eut soin de se placer près d'elle à table, et ce n'était que pour elle qu'il semblait avoir une bouche et des yeux.

Pendant ce banquet, un des plus nobles seigneurs qui y assistait se tournant tout à coup vers le roi, lui dit : « Sire, jamais monarque n'a pu offrir un festin plus magnifique; on trouve ici tout ce qu'il est possible de désirer; il n'y manque qu'une seule chose : de l'eau.

» — De l'eau ! dit le roi, qui avait défendu qu'on en servît, précisément pour qu'on en demandât, vous en aurez ; et vous reconnaîtrez que c'est la plus pure et la plus délicieuse qu'on puisse trouver dans tout l'univers. » Et, s'adressant à sa fille : « Fior Usga, lui dit-il, prenez le vase d'or que j'ai fait faire pour cet usage, et allez le remplir à la source. »

La princesse ne se souciait pas d'être chargée, en présence de tant de nobles convives, d'une fonction qui semblait si peu digne d'elle. Elle n'osait pourtant pas désobéir à son père ; mais elle ne se pressait pas de se lever, et restait les yeux baissés. Le roi, qui aimait beaucoup sa fille, vit ce qui se passait en elle, regretta de lui avoir donné cet ordre ; et, comme il croyait que sa dignité ne lui permettait pas de le révoquer, il imagina un moyen de le lui rendre plus agréable.

« Ma fille, lui dit-il, je ne suis pas surpris que vous ayez de la répugnance à vous rendre à la source à une pareille heure de la nuit, mais je ne doute pas que le jeune prince qui est assis près de vous ne se fasse un plaisir de vous accompagner. »

Le prince, enchanté de recevoir cette permission, se leva sur-le-champ, prit d'une main le vase d'or, et, offrant l'autre à la princesse, se rendit avec elle à la source. En y arrivant, la belle Fior Usga ouvrit la porte avec précaution, plongea le vase dans l'eau, et, en faisant un effort pour le retirer, il était si pesant, qu'elle s'y laissa tomber.

Le jeune prince chercha vainement à la sauver ; l'eau montait avec tant de rapidité, qu'elle lui atteignait déjà les genoux. Il courut promptement au palais pour informer le roi de ce malheur, et demander de prompts secours, mais l'eau y arriva avant lui ; et quand il entra dans la salle du banquet, elle couvrait déjà les épaules des convives. L'eau continua à croître ainsi pendant toute la nuit ; et elle remplit toute la vallée qui forme aujourd'hui le lac de Cork.

Personne ne douta que cet événement ne fût un jugement du ciel, pour punir le roi d'avoir privé son peuple d'une eau qui avait été accordée par la Providence pour l'usage de tous. Cependant, ni lui, ni la belle Fior Usga, ni le jeune prince, ni aucun des convives, ne furent noyés, comme cela arriverait infailliblement au-

jourd'hui, si une pareille inondation avait lieu.

Au contraire, leurs jours furent prolongés, et ils passent leur tems dans les fêtes, les danses et les festins; ce qui durera, dit-on, jusqu'à ce que quelqu'un ait le bonheur de retirer du lac le vase d'or qui fut la cause première de ce malheur.

Si quelqu'un doute de la vérité de cette histoire, il peut s'en convaincre en se rendant sur les bords du lac de Cork, près duquel passe la route de Kinsale. Au coucher du soleil, les paysans y aperçoivent encore le haut des tours du palais du roi; et, s'il a d'assez bons yeux, il pourra aussi les voir sans lunettes.

Un esprit encore plus singulier, et plus dangereux que tous ceux dont j'ai parlé, est celui que mes compatriotes appellent le *Vetch*. Sa nature est très-difficile à expliquer, car on le regarde comme l'ombre, l'esprit d'une personne vivante. On conçoit l'idée d'un revenant; mais ici c'est un revenant qui paraît avant la mort de celui dont il est l'ombre. Le *Vetch* se montre tantôt à la personne dont il est le double, tantôt à ses parens ou à ses amis; mais, dans tous les cas, son apparition est un signe infaillible de

mort pour l'individu dont il porte les traits. Les histoires qui en prouvent l'existence ne manquent pas, quoique personne de nos jours ne prétende en avoir vu. On m'en a conté un grand nombre parmi lesquelles il me serait bien facile d'en choisir quelqu'une ; mais je craindrais d'abuser de la patience de mes lecteurs en fixant plus long-tems leur attention sur ce sujet, et je me bornerai à les assurer que l'existence du *Vetch* en Irlande est un fait historique aussi bien constaté que celle des esprits aquatiques du ***Phooka***, de la *Banshee* et des Bonnes Gens.



— N° XIX. —

LA PAUVRE MARIE.

Rien n'est plus impatientant pour un voyageur en Irlande, quand il ne connaît pas les localités, que la difficulté qu'il trouve à s'assurer de la distance d'un endroit à l'autre. Soit ignorance, soit insouciance, soit malignité, on l'induit presque toujours en erreur. J'ai eu cent occasions de me convaincre de cette vérité pendant mon long voyage dans cette île; mais je ne l'ai jamais mieux reconnue qu'en me rendant de Thurler à Cashel, dans le comté de Tipperary. Je ne connaissais nullement cette route; je désirais arriver avant la nuit dans la seconde de ces deux villes, et d'après la distance qu'on m'avait annoncée dans la première, quand j'en étais parti, j'avais calculé qu'il était inutile de me

presser. Cependant, j'avais été si souvent trompé, qu'après avoir marché quelque tems au petit trot, je demandai à un paysan qui conduisait un âne chargé de pommes de terre, à quelle distance j'étais de Cashel. Il s'arrêta sur-le-champ, mais au lieu de me répondre directement, il se mit à me questionner à son tour.

« Votre honneur va donc à Cashel?

» — Oui.

» — Ah! votre honneur va sans doute acheter des bestiaux à la foire qui commence demain?

» — Non, j'y vais pour mes affaires.

» — Ah! votre honneur est homme d'affaires. Procureur, sans doute? Etes-vous le conseil de l'esquire Lawless? Y allez-vous pour son procès?

» — Je ne suis point procureur, Dieu merci! Je ne connais pas l'esquire Lawless; je voudrais seulement savoir si je puis espérer d'arriver à Cashel avant la nuit.

» — Ah! quant à cela, c'est suivant que votre honneur ira plus ou moins vite. »

Enfin, ce ne fut qu'après un quart-d'heure de conversation semblable, qu'il voulut bien m'apprendre que je n'avais plus que six milles à faire.

Ce calcul raccourcissait la distance qu'on m'avait annoncée, et je résolus de questionner de nouveau le premier passant que je trouverais; mais je fus plus d'une heure sans rencontrer personne. Enfin, apercevant un paysan qui travaillait dans un champ près de la route, je l'appelai, et lui fit la même demande qu'au premier. Nouvelle conversation, dans laquelle il fallut lui dire qui j'étais, d'où je venais, à quelle heure j'étais parti, si le beau cheval que je montais était à moi; après quoi il me dit que j'étais encore à huit grands milles de Cashel, quoique j'en eusse fait au moins trois depuis qu'on m'avait dit que je n'en étais qu'à six.

Un troisième à qui je m'adressai peu de tems après me demanda si je voulais connaître la distance en milles d'Angleterre ou en milles d'Irlande; et quand je lui eus répondu que cela m'était indifférent, il me dit que, nouvellement arrivé dans le canton, il n'avait jamais été à Cashel. Je mis mon cheval au galop, et je courus ainsi près d'une heure. Le soleil était sur le point d'aller éclairer une autre partie du globe, quand, passant devant un petit groupe de chaumières, je vis une jeune fille à la porte. « Suis-

je encore bien loin de Cashel? lui demandai-je. — Votre honneur veut se moquer de moi ; comment pourrais-je savoir ce que vous ne savez point, moi qui ne suis qu'une pauvre fille de village? » J'eus beaucoup de peine à la convaincre de mon ignorance; et elle finit par me dire qu'en allant bon train, je pourrais y arriver avant le jour. Cependant, cinq minutes après l'avoir quittée, la route faisant un coude, je vis Cashel à une portée de fusil devant moi.

Sur toute la route de Thurler à Cashel j'avais remarqué sur tous les murs les mots : « Pauvre Marie! » tracés à la craie, évidemment par différentes mains; et plus j'approchais de cette dernière ville, plus ce témoignage de la compassion accordée aux malheurs de Marie devenait fréquent. Ma curiosité fut piquée, et il ne me fut pas difficile de la satisfaire, car il n'existe personne dans ce canton qui ne connaisse cette histoire.

L'arrogance de l'homme croit en général que le bonheur ne peut se trouver que dans le cercle limité qu'il habite, et regarde comme malheureux, et souvent même comme sauvages et barbares, tous ceux qui vivent dans une autre con-

trée. Quiconque a observé la nature humaine avec attention, doit reconnaître que dans tous les pays, depuis le plus policé jusqu'au plus incivilisé, on a la présomption de prétendre à la possession exclusive des connaissances, des talens et des vertus. Ce préjugé, né de l'ignorance, n'est peut-être pas sans quelque utilité pour des pays dont le langage, les mœurs et les lois, ne sont pas les mêmes; mais il est sans aucun doute toujours nuisible dans les contrées soumises au même monarque, gouvernées par les mêmes lois, ayant les mêmes habitudes, et parlant une même langue. La nature semble avoir destiné l'Angleterre et l'Irlande, comme l'homme et la femme, à se servir mutuellement de soutien et d'appui; et cependant, telle est la force des préventions mutuelles, que les habitans de ces deux royaumes ne se connaissent pas mieux que l'Indien de la mer du Sud ne connaît le Tartare Kalmouck.

Pour juger de la situation de l'Irlande, la logique de l'Anglais a recours à des argumens qui lui paraissent sans réplique. L'Irlandais est catholique, *ergò*, ignorant et superstitieux; il

*

mange des pommes de terre, *ergò*, il meurt de faim et de misère. Mais, ma'gré le ridicule de ces faux raisonnemens, on peut encore trouver le bonheur en Irlande ; et s'il y est rare, c'est parce que les habitans de ce pays ne connaissent pas le prix de cette félicité tranquille dont ils jouiraient, s'ils étaient moins disposés à se laisser entraîner par des esprits inquiets et turbulens qui occasionent la ruine de leur tranquillité et de leur humble fortune. L'histoire de Marie en pourra servir de preuve parmi plusieurs autres que je pourrais citer.

La ferme attachée au presbytère de Rouleen consistait en dix-huit acres de terre, sur lesquelles s'élevait la maison couverte en paille, ou pour mieux dire la chaumière de Jack Wilson, qui en était le fermier. Comme on la badigeonnait tous les ans aux fêtes de Noël, on l'apercevait de loin, et les quatre grands arbres qui en ombrageaient la cour lui donnaient un air de gaîté qui manque presque toujours aux habitations du pauvre en Irlande. D'un côté était un enclos où pouvaient paître un cheval et une vache; de l'autre un jardin potager et un petit parterre;

et devant la porte était une belle aubépine qui couvrait de ses branches touffues un puits dédié, suivant l'usage d'Irlande, je ne me rappelle plus à quel saint. Tout cela donnait d'abord une idée avantageuse de l'industrie du vieux Wilson, mais il fallait en rabattre quand on remarquait que l'enclos n'était fermé que par une vieille claie au lieu de porte ; que les instrumens de labourage étaient jetés en désordre sous un vieux hangard, et qu'un tas de fumier, accumulé sous les fenêtres de la maison, ne permettait pas de les ouvrir sans la remplir d'un parfum qui n'était rien moins qu'agréable. Et cependant la petite ferme s'améliorait tous les ans; des terres qui étaient restées en jachère pendant des siècles se chargeaient d'une moisson; des fossés étaient creusés pour faciliter l'écoulement des eaux; les terrains pierreux étaient déblayés; en un mot, tous les voisins convenaient que Jack Wilson était le cultivateur de la paroisse qui était dans la situation la plus florissante, et ils l'attribuaient principalement aux soins et aux efforts de ses deux enfans, William et Marie.

Il y avait alors vingt-deux ans que le vieux Wilson était marié, et il avait eu ses deux en-

fans dans les trois premières années de son mariage. Il avait long-tems vécu comme la plupart des paysans irlandais, portant des guenilles, et mangeant des pommes de terre. Marie, à l'âge de douze ans, était déjà jolie, et annonçait de l'intelligence. Une famille qui s'établit à cette époque dans le voisinage, et qui y passa quelque tems, la prit en amitié; et ce qu'elle y vit, ce qu'elle y entendit, éveillèrent en elle des idées qu'elle n'aurait peut-être jamais eues. On lui prêta quelques bons livres qu'elle lut avec fruit; on lui donna des fleurs dont elle prit soin; elle introduisit l'ordre et la propreté dans l'intérieur de la chaumière, et finit par inspirer à son frère tous ses goûts.

Le vieux couple vit d'abord ces innovations avec une sorte de déplaisir; mais comme tous les voisins regardaient Marie comme un prodige, ils lui laissèrent toute liberté, et reconnurent enfin la supériorité du système d'économie domestique qu'elle avait adopté.

Un jeune homme, nommé Lambert, remarquablepar son industrie et sa bonne conduite, vivait dans le voisinage avec sa mère, qui faisait valoir une petite ferme. Voyant son fils dans sa

vingt-quatrième année, elle pensa qu'il était tems qu'il prît une femme, alla consulter le curé de la paroisse, et celui ci lui recommanda vivement Marie Wilson, qui avait alors dix-neuf ans.

L'intervention du bon prêtre avança beaucoup les choses; nul obstacle ne se présenta de la part des parens; les jeunes gens se connaissaient déjà; ils avaient de l'estime l'un pour l'autre; et quand ils se connurent mieux, l'amour vint à la suite de l'estime. Tout fut bientôt d'acord; le jour du mariage fut fixé, et ils allèrent ensemble à Cashel pour y faire les petites emplettes qui leur étaient nécessaires pour cette cérémonie. Rien ne semblait manquer à leur bonheur, mais il ne devait pas être de longue durée.

Lambert, en revenant de la ville, était resté à souper chez Wilson. Comme il se levait pour retourner chez sa mère, une foule d'hommes, ayant le visage couvert d'un vieux crêpe noir, entrèrent tout à coup dans la chaumière, armés de bâtons, de fusils rouillés et de vieux sabres de toute espèce. L'un d'eux, qui paraissait leur chef, frappa la terre avec la crosse de

son fusil, et dit, avec un ton d'importance, qu'ils faisaient la recherche des armes, et qu'ils venaient requérir le jeune Wilson de les accompagner dans les maisons où ils savaient qu'ils pourraient en trouver. William avait un fusil qu'il leur offrit; mais il ne se souciait pas d'aller avec eux effrayer, voler, et peut-être maltraiter des voisins. Marie resta muette de frayeur; le père Wilson fit des remontrances avec sang-froid, mais sa femme se mit tout de bon en colère.

« William n'ira pas avec vous, vauriens que vous êtes, » s'écria-t-elle : « Les *Peelers* (c'était le nom qu'on donnait autrefois aux paysans qui s'insurgeaient) les *Peelers* ont déjà fait couler assez de sang dans le pays, sans que vous vous en mêliez aussi; il n'est pas étonnant qu'on y voie tant de potences; de pareilles équipées ne peuvent jamais avoir une bonne fin. C'est le père Mac Dermot qui le dit, et s'il faisait bien, il prononcerait une malédiction contre vous au pied de l'autel. »

Le vieux Wilson prit un ton plus aimable pour les engager à renoncer à leur entreprise

illégale, leur peignit les dangers auxquels ils s'exposaient, et finit par leur offrir un verre de whiskey.

« Gardez votre whiskey, vieil ivrogne, vieux poltron, » dit l'un de ces bandits, en se découvrant le visage, exemple que tous les autres suivirent au même instant: et, à son grand étonnement, Wilson vit en eux des voisins, des habitans de son village : il les connaissait tous parfaitement, à l'exception du chef; car, comme il sert d'orateur à la troupe, on le prend toujours dans quelque canton plus éloigné, afin qu'on ne puisse reconnaître sa voix.

Tous alors reprochèrent à la famille Wilson de ne pas faire cause commune avec eux pour l'intérêt du pays. Les avantages en seraient communs par la suite; les périls devaient l'être aussi. Ils signifièrent aux deux Wilson et à Lambert qu'il fallait qu'ils les suivissent, et qu'ils prêtassent le serment qui les liait ensemble, ou qu'ils s'attendissent aux conséquences qui résulteraient de leur refus. Ils ne connaissaient que trop quelles étaient ces conséquences. Le meurtre et l'incendie. Le vieux Wilson d'ailleurs, tout en condamnant la pratique des *whi-*

teboys, comme on nommait alors les paysans insurgés, n'en désapprouvait pas tout-à-fait la théorie. Il savait que bien des fermiers conservaient leurs terres sans augmentation, parce que personne n'osait en offrir davantage, et que le collecteur des dîmes se montrait moins exigeant depuis qu'on l'avait promené toute une nuit sur une selle rembourrée d'épines. D'ailleurs, il craignait qu'on ne l'appelât un lâche et un déserteur; et tout paysan irlandais souffrirait une mort ignominieuse plutôt que de mériter de pareils noms.

Les whiteboys emmenèrent donc le vieux Wilson, William et Lambert, laissant Marie et sa mère en proie à l'inquiétude et à la terreur. Elles priaient et pleuraient alternativement, mais la nuit entière se passa sans qu'elles vissent revenir ceux qu'elles attendaient avec tant d'impatience.

Les maraudeurs, après avoir réussi à se faire remettre quelques vieux fusils dans le village, se rendaient dans une maison située à quelque distance où ils savaient qu'ils trouveraient une certaine quantité d'armes de différentes espèces, quand ils furent aperçus par un détachement mi-

litaire qui veillait à la sûreté des routes. Le commandant divisa sa troupe en deux pelotons qu'il plaça des deux côtés du chemin ; et quand les whiteboys approchèrent, il leur ordonna de rendre les armes et de se disperser. Ceux-ci, fiers de leur nombre, ne lui répondirent que par quelques coups de fusil, et les soldats reçurent ordre de faire feu à leur tour. Les paysans se défendirent un instant avec courage, mais la discipline l'emporta bientôt ; les paysans furent mis en déroute ; la plupart s'enfuirent ; quelques-uns furent tués ; d'autres furent emmenés prisonniers. William fut du nombre des premiers ; son père et Lambert partagèrent le sort des seconds.

La cruelle incertitude de Marie et de sa mère fut dissipée le lendemain matin. On apprit de bonne heure les tristes événemens qui s'étaient passés pendant la nuit. Tout le canton fut dans un état d'agitation alarmante, et comme les chagrins de Marie lui étaient communs avec beaucoup d'autres, elle les supportait avec plus de courage, en comparant les objets du regret de chacun. Elle avait perdu un frère, mais d'autres

avaient perdu un père et un époux. D'ailleurs, elle avait besoin de tout le secours de sa raison et de sa religion pour adoucir le désespoir de sa mère éplorée; et les efforts que nous faisons pour consoler un autre finissent par nous donner à nous-mêmes quelque consolation. Le malheur était grand, mais il aurait pu l'être encore davantage. Son frère était mort, mais son père vivait encore; le ciel lui avait conservé son futur époux; et quoiqu'ils fussent en prison, ils étaient innocens, et ils ne pouvaient tarder à être rendus à leur famille.

Mais tandis qu'elle cherchait à calmer sa mère par de semblables réflexions, elle était loin de s'abandonner elle-même à la confiance; car quand elle songeait que le propriétaire de la ferme de son père, celui qui aurait pu le protéger, était un absent, qui résidait à Londres, et qu'elle ne connaissait dans les environs personne de considération qui pût prendre intérêt à lui, toutes ses inquiétudes renaissaient, et elle se retirait dans la solitude de sa chambre, pour invoquer à genoux le secours du ciel, qui donne de la force à la faiblesse; car, que res-

terait-il au malheur, si on lui ôtait les consolations de l'espérance ?

Marie et sa mère allaient tous les deux jours voir Jack Wilson dans sa prison, et lui portaient tous les secours qu'elles étaient en état de lui procurer. Lambert était avec lui ; il s'oubliait pour ne songer qu'à celui qui devait être son beau-père ; il ne s'occupait qu'à le consoler, à l'encourager, et Marie, le voyant sous ce nouveau point de vue, sentait encore s'accroître tous les jours la tendresse qu'elle lui avait vouée. En quittant la prison, elle donnait à son père un baiser de tendresse filiale, et celui qu'elle recevait de Lambert aurait pu se nommer le baiser de l'amour conjugal.

Aux approches des assises, tout le canton fut dans une nouvelle agitation. Un pauvre paysan vendit son unique vache afin de pouvoir s'assurer d'un avocat pour défendre son fils ; et une malheureuse femme porta au marché le grain destiné à ensemencer ses terres, pour en donner le prix au procureur de son mari. La mère de Marie, et celle de Lambert, firent des démarches à vingt milles à la ronde pour trouver des pro-

tecteurs; mais tous ceux dont elles pouvaient espérer quelque appui étaient à Dublin, à Londres ou à Paris. Fatiguée des courses inutiles qu'elle avait faites de Cashel à Clonmel, ville où se tenaient les assises, et de château en château, mistress Wilson perdit toute espérance, tout courage, s'abandonna à une sombre mélancolie, dont sa fille même ne pouvait la distraire, et montra tous les symptômes d'une fin prochaine.

Le jour redoutable arriva enfin. La route de Clonmel fut couverte de paysans qui s'y rendaient, pour apprendre plus tôt le jugement qui allait être porté. Marie était de ce nombre; elle avait confié aux soins d'une bonne voisine sa mère dangereusement malade, pour être présente au procès de son père et de son amant, quoiqu'elle sentît fort bien qu'elle ne pourrait être utile à aucun d'eux. Hélas! un triste pressentiment lui apprenait déjà ce qui allait arriver.

Quand elle vit son père et son amant placés avec huit autres paysans dans le banc des accusés, et qu'elle entendit la lecture de l'acte

d'accusation, sa vue se troubla, ses forces l'abandonnèrent, elle perdit connaissance, et l'on fut obligé de la porter en plein air pour la rappeler à la vie. Lorsqu'elle eut recouvré l'usage de ses sens, elle lut dans les regards de tous ceux qui l'entouraient la fatale et terrible vérité. Plusieurs personnes, et notamment le digne père Mac Dermot, avaient rendu un témoignage honorable à la conduite de Wilson et de Lambert; mais on savait que bien des gens, qui jouissaient d'ailleurs d'une bonne réputation, avaient pris part à la rébellion; les deux infortunés avaient été pris les armes à la main, la situation des affaires publiques exigeait des exemples de sévérité, et ils furent condamnés ainsi que leurs huit compagnons. Le juge leur accorda vingt-quatre heures pour se préparer à la mort, et leur annonça qu'ils n'avaient pas de grâce à espérer.

Marie ne voulut pas apprendre à sa mère cette cruelle nouvelle; elle sentait que c'eût été lui porter le coup de la mort. Elle lui dit que le procès n'était pas terminé, et qu'elle retournerait le lendemain à Clonmel. Elle y retourna effectivement pour faire ses derniers adieux à tout

ce qui pouvait lui faire chérir l'existence; car elle savait que la mort de Wilson accélérerait celle de sa mère, et alors elle se trouverait seule au monde. Son chagrin ne connaissait plus les larmes; tout ce qu'elle faisait était purement machinal; et quand elle entra dans la prison, elle savait à peine où elle était. Elle se jeta à genoux pour recevoir la bénédiction de son père, serra Lambert dans ses bras en lui donnant mille baisers sans rougir, et ses pleurs s'ouvrirent un passage pour la dernière fois. Les remontrances du prêtre, qui donnait aux deux condamnés les consolations de son ministère, la rappelèrent enfin à elle-même, et elle s'unit à eux en adressant au ciel de ferventes prières. L'homme riche et irréfléchi peut dédaigner la religion, mais elle est le seul et le dernier soutien de l'être pauvre et souffrant; et en cette occasion, elle inspira de la fermeté à ceux qui n'avaient plus d'espoir que dans une vie future.

La cloche fatale donna le signal, et les victimes des lois offensées sortant de prison, se trouvèrent bientôt sur l'échafaud. Les huit autres reconnurent le crime dont ils s'étaient rendus coupables, et invitèrent leurs concitoyens à

profiter de leur exemple; mais Wilson et Lambert protestèrent de leur innocence jusqu'au dernier moment, et déclarèrent que la force seule avait pu les contraindre à se montrer dans les rangs des rebelles.

Marie les avait suivis jusque sur l'échafaud; et à l'instant où la trappe allait s'ouvrir sous les pieds des condamnés, Lambert reconnut sa voix pendant qu'elle prononçait une fervente prière. « Pauvre Marie! » s'écria-t-il. Ce furent ses dernières paroles, et elles se gravèrent d'une manière indélébile dans la mémoire de cette infortunée. Quelques voisins charitables la reconduisirent chez elle, et cherchèrent à la calmer et à la consoler. Elle semblait insensible à leurs soins, et répétait seulement à chaque instant: « Pauvre Marie! »

Un dernier coup l'attendait en arrivant à la ferme. Sa mère avait appris, d'une commère bavarde, la fatale nouvelle, et cette indiscrétion lui avait coûté la vie. La raison de Marie s'égara alors complètement, et jamais elle n'en recouvra l'usage. On croirait qu'elle a perdu tout souvenir du passé, si elle ne répétait cent fois par jour les mots: « Pauvre Marie! »

Un autre fermier a repris les terres du presbytère, mais Marie continue à rester dans la maison de son père, car personne ne veut l'habiter, parce que la superstition fait croire dans tous les environs que les esprits des deux Wilson et de Lambert y reviennent toutes les nuits.

Dans ses jours de bonheur, Marie était universellement aimée ; et elle n'a pas été abandonnée dans son infortune. De plusieurs milles à la ronde, la compassion lui apporte tout ce qui peut contribuer à adoucir sa situation, et sa reconnaissance ne peut s'exprimer qu'en répétant à tous ceux qui viennent la voir : « Pauvre Marie ! »



— N° XX. —

LES ABSENS.

J'ai déjà eu plus d'une fois occasion de parler des propriétaires absens d'Irlande ; il me semble donc à propos d'expliquer ici quels sont ces absens, et quels motifs les portent à abandonner leur patrie ; car il ne s'agit pas d'une absence temporaire, occasionée, comme en Angleterre, par un voyage plus ou moins long sur le continent ; l'absence dont je parle est systématique, perpétuelle, et c'est une des plaies de mon malheureux pays. *Absentee* est un vieux mot anglais par lequel on désignait autrefois celui qui quittait le poste qu'il aurait dû occuper ; qui abandonnait les fonctions qu'il aurait dû remplir : on ne l'applique plus aujourd'hui qu'aux Irlandais émigrés de leur pays, comme pour faire sentir qu'en s'éloignant, ils désertent le poste

que la nature leur ordonnait de garder, ils négligent le devoir dont leur naissance leur prescrivait de s'occuper. On a même forgé depuis peu le mot *absenteeism*, pour désigner ce système d'émigration. Il est bien entendu que je ne parle pas ici de l'émigration des classes inférieures, des cultivateurs et des artisans qui, se trouvant sans aucune ressource dans leur pays, vont chercher dans un autre des moyens d'existence; cette émigration est forcée, et l'on ne peut leur en faire un reproche. Il n'est pas rare de voir de petites colonies partir d'Irlande pour le Canada, les Etats-Unis, le cap de Bonne-Espérance, et même la Nouvelle-Hollande; et il est douloureux d'avoir à dire qu'elles ne font souvent que changer le théâtre de leur misère, faute de moyens suffisans pour réussir dans une entreprise de colonisation.

Les absens dont je parle ici sont les nobles et les riches qui abandonnent la patrie de leurs ancêtres pour aller vivre sur une terre étrangère; qui, semblables à ces arbres qui, poussant leurs racines dans le terrain de celui qui les a plantés, et en tirant tous les sucs nourriciers, étendent leurs branches sur le jardin du voisin, et

y laissent tomber leurs fruits, au lieu de faire profiter leur pays natal des biens que le ciel leur a accordés, vont en enrichir une autre contrée. En restant sur leurs domaines, ils auraient pu être les bienfaiteurs de tous les environs, y encourager le travail, y exciter l'industrie, y disséminer l'abondance, y répandre le bonheur; en s'en éloignant, ils dévouent une foule de bras à l'inaction, dessèchent tous les canaux de prospérité, épuisent lentement les sources de la richesse nationale, et font naître la paresse et le découragement. Les revenus qu'ils tirent tous les ans de leurs terres appauvrissent l'Irlande, sans que rien l'indemnise de cette perte, et la manière dont elles sont administrées est une nouvelle cause de misère publique.

Il existe en Irlande une classe d'hommes qu'on désigne sous le nom de *middlemen*, c'est-à-dire, *intermédiaires ;* ou, plus littéralement encore, *hommes qui se trouvent entre deux autres*. Ce sont ordinairement des parvenus, des gens sans éducation et sans principes, des avocats sans causes, des procureurs sans cliens. Le propriétaire qui a abandonné l'Irlande pour fixer son domi-

cile en Angleterre, prend un de ces hommes pour agent; et pour n'avoir aucun embarras d'administration, il lui fait un bail de tous ses domaines, moyennant un prix fixe payable chaque année aux époques ordinaires. Le *middleman*, qui n'est pas cultivateur, et qui tranche un peu aussi du grand seigneur, divise en plusieurs lots les terres qu'il a prises à bail, et les sous-loue à des gens dont la solvabilité lui est bien connue, mais de manière à s'assurer un bénéfice considérable sur son marché. Ceux-ci, qui ne sont encore que des *middlemen* en sous-ordre, font une nouvelle sous-division du lot qu'ils ont pris, avec le même soin de se conserver un avantage pécuniaire. Enfin, et pour abréger, de cession en cession, de sous-division en sous-division, il arrive que le pauvre paysan qui fait valoir un arpent de terre, le tient de la dixième ou douzième main, et en paie plus du double de ce qu'il rapporte au propriétaire. Il n'a pas la liberté du choix; il faut qu'il paie ce qu'exige le *middleman*, ou il n'a pas un coin de terre pour y planter le légume qui est le pain de l'Irlande, et qui lui est indispensable pour sa subsistance et celle

de sa famille; et quand il a payé le loyer, les dîmes et les contributions, la misère est souvent tout ce qui lui reste.

Le propriétaire absent connaît peu tous ces maux. Peut-être en entend-il parler, mais il n'en a pas le tableau sous les yeux. Or,

Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quœ sunt oculis subjecta fidelibus.

Si le *middleman* lui paie régulièrement ses loyers, et celui-ci à intérêt à le faire, il est heureux et satisfait; et par une disposition assez naturelle, il est porté à croire, en pareil cas, que chacun doit jouir du contentement et du bonheur. Mais s'il vivait dans son château; si ses domaines étaient administrés sous ses yeux; s'il se voyait entouré de paysans vivant dans la misère et les privations, il ferait quelque chose pour les tirer de cet état de dégradation; il en rechercherait les causes; il les ferait cesser; tout au moins il n'aurait pas, comme le *middleman*, l'inhumanité de faire vendre la vache ou le cochon du pauvre paysan qui ne peut payer son loyer le jour qu'il est échu.

L'absence des grands propriétaires d'Irlande

est un mal dont l'origine est déjà bien éloignée de nous, car elle remonte à la première invasion de ce pays par les Anglais. Henri II, usant du droit de conquête dans toute son étendue, donna à ses principaux barons des domaines considérables dans cette île; afin qu'ils y fissent construire des forts et des châteaux pour maintenir les habitans du pays, qui souffraient avec impatience le joug de l'Angleterre, qui, à cette époque, ne possédait guère encore que la province de Leinster. Mais ces nobles, naturalisés Irlandais, n'en restaient pas moins Anglais au fond du cœur; ils quittèrent peu à peu leur patrie adoptive pour retourner dans leur ancienne; et il n'en resta presque pas un en Irlande, quand les barons anglais s'unirent pour arracher au roi Jean la grande charte.

Leur absence détermina une insurrection. Les Irlandais se remirent en possession des domaines usurpés sur eux; les concessionnaires revinrent pour les leur disputer, ou cédèrent leurs droits à d'autres, et les anciens propriétaires furent de nouveau évincés. Le rétablissement de la tranquillité amena de nouvelles émigrations qui firent craindre à l'Angleterre de nouvelles révoltes, et

une loi fut rendue contre les absens sous le règne de Richard II; mais toutes les lois se trouvèrent abrogées par les guerres civiles qui eurent lieu par suite des divisions qui éclatèrent entre les maisons d'York et de Lancastre, et les Anglais d'Irlande accoururent en Angleterre pour combattre pour l'une ou pour l'autre de ces deux factions.

Les Plantagenets, dont la puissance en Irlande était encore chancelante, avaient cherché à y retenir les grands propriétaires, dont la cause était intimement liée à celle de l'Angleterre : les tudors, dont l'autorité y était mieux affermie, suivirent une politique toute différente. Craignant l'influence qu'y avaient acquise les grands et riches seigneurs que plusieurs générations avaient identifiés avec les anciens habitans, ils les appelèrent à leur cour, les obligèrent à y résider sous différens prétextes; et leur absence, d'abord forcée, finit par devenir volontaire.

Cependant, les persécutions religieuses commencèrent en Irlande quand le tyran de l'Angleterre eut changé la religion du pays que le ciel dans sa colère lui avait donné à gouverner.

On voulut planter le protestantisme en Irlande, et on l'y arrosa de sang pour le faire croître. Les confiscations firent encore changer de maîtres aux neuf dixièmes des propriétés du pays, et Cromwel suivit, dans cette île, un système de terreur et de dévastation qui devint une nouvelle source d'émigration. Les Irlandais embrassèrent la cause des Stuarts; ils restèrent attachés à Jacques II jusqu'au dernier moment, remplirent ses coffres, recrutèrent son armée, et ce prince les abandonna avant d'en être abandonné. Un grand nombre le suivirent dans son exil, et ce fut alors que l'Angleterre fit peser sur les catholiques d'Irlande un joug de fer qui rendit leur situation comparable à celle des ilotes à Lacédémone, et des esclaves nègres dans les Indes. Des insurrections fréquentes en furent la suite; un gouvernement militaire fut établi pour les supprimer, un code de sang, d'oppression et de dégradation fut promulgué contre les catholiques, et ce fut une nouvelle époque d'émigration.

L'Irlande respira sous le gouvernement du duc de Devonshire, et sous celui du comte de Chesterfield; et lorsque la révolution de l'A-

mérique éclata, l'Angleterre, craignant de perdre aussi cette autre dépendance de sa couronne, fit pour la première fois quelques concessions aux catholiques. Leur situation n'en fut pourtant guère améliorée ; les lois ne les persécutaient plus avec la même vigueur, mais le génie du protestantisme redoubla ses vexations, et fit de l'Irlande un théâtre de désordres, de troubles et d'insurrections continuelles, qui firent que la plupart des riches propriétaires abandonnèrent leur pays pour aller chercher plus de tranquillité en Angleterre. Vint alors l'acte d'union, et il combla la mesure des maux de l'Irlande, en devenant le signal du départ de presque tous les nobles et les riches qui y restaient encore. Jusqu'alors un grand nombre d'entre eux avaient été retenus par le désir et l'espoir de figurer dans le parlement d'Irlande, dont les membres possédaient encore quelque influence ; mais ce corps national étant supprimé, le centre des grâces et des faveurs, comme de la richesse et des plaisirs, se trouva transporté à Londres, et l'Irlandais qui avait assez de fortune pour vivre dans la capitale des îles britanniques, ou partout ailleurs, n'eut plus un seul motif pour rester dans

un pays divisé par des dissentions perpétuelles, et abandonné à l'anarchie, quoique gouverné par une verge de fer.

Telle fut la dernière et la plus féconde des causes qui chassèrent d'Irlande presque tous les riches propriétaires, dont l'absence est une des plaies de ce malheureux pays. Mais comment la fermer? Est-ce en assujettissant ces absens à une taxe, comme on l'a proposé plusieurs fois, et dès 1778? Mais d'une part cette mesure serait contraire à tous les principes de liberté, et de l'autre il est très-probable que les absens paieraient la taxe plutôt que de retourner en Irlande. Est-il vrai, comme l'a dit le ministre actuel de l'intérieur, que ce soit un mal sans remède? Je suis porté à le croire, du moins tant que durera le système dont il est un des plus ardens fauteurs, et qui perpétue les troubles, les désordres et la zizanie en Irlande, en faisant peser, sur sept millions de catholiques, le joug intolérant de quinze cent mille protestans; car c'est du retour de l'ordre et de la concorde que dépend principalement celui des propriétaires absens.

— N° XXI. —

LE RETOUR DE L'ABSENT.

LE mois d'août était fort avancé, quand sir Charles Conway entra un soir dans le café de Peele à Londres, et demanda au garçon les journaux irlandais. Son motif pour faire cette demande était celui qui dirige les actions de la plupart des hommes, l'intérêt personnel.

Sir Charles avait succédé au titre et aux biens de son père quelques mois avant cette époque. Le feu baronnet faisait partie de cette classe d'hommes qui préfèrent la fumée de la cour, et le mépris peu équivoque de l'aristocratie anglaise, aux châteaux de leurs ancêtres, et à la considération dont jouit l'Irlandais bien né qui fixe sa résidence sur ses domaines paternels, et qui se fait regarder dans le pays qu'il

abandonne comme un déserteur, et dans celui qu'il habite comme un intrus.

On distingue l'homme des créatures qui obéissent à un instinct qui ne les égare jamais, en l'appelant un être raisonnable, quoique la plupart de ses actions annoncent une absence totale de raison. C'est pour ce motif que quelques philosophes ont appelé l'homme un animal imitateur, voyant que sa conduite est moins souvent dirigée par la réflexion que par la folie de vouloir faire lui-même ce qu'il voit faire par les autres. C'est ce qui explique la conduite de sir William Conway, qui, suivant l'exemple d'un trop grand nombre de ses compatriotes, quitta son pays natal et partit pour Londres, laissant à un agent irlandais le soin de ses affaires, et l'administration de ses biens.

Atkins (c'était le nom de ce fidèle agent) faisait tous les ans au baronnet des remises moins fortes, et avait toujours d'excellentes raisons pour justifier la diminution de ses revenus. Le résultat en fut que les affaires de sir William devinrent embarrassées et embarrassantes, ce dont son fils ne fut instruit qu'après la mort de son père. Il n'en connut même bien la situation

que la veille du jour où commence notre histoire, parce qu'ayant écrit à Atkins pour qu'il lui envoyât des fonds, il reçut de cet agent une réponse où il lui annonçait que, les paysans étant en insurrection dans tout le comté, il lui était impossible d'en obtenir le paiement de leurs loyers, quoique plusieurs fussent en arrière de sept ans; et où il finissait par lui dire que, quoiqu'il ne lui demandât pas, en un pareil moment, le remboursement des sommes qu'il avait avancées à son père, il en aurait pourtant grand besoin, attendu qu'il venait d'acheter un domaine considérable.

Sir Charles avait fait un voyage sur le continent; il avait reçu cette éducation soignée qu'on donne en général à tous ceux que la fortune favorise ; lady Conway, sa mère, morte quelques années auparavant, lui avait toujours donné une grande idée des domaines qui devaient lui appartenir un jour, et son père ne lui avait jamais dit un mot qui pût lui faire croire que cette attente était exagérée. La surprise que lui occasiona la lettre d'Atkins, et la consternation qui en fut la suite, ne peuvent donc étonner. Il s'était rendu au café de Peele, partagé entre la

crainte de trouver dans les journaux de son pays la confirmation des nouvelles qu'il venait de recevoir, et l'espoir de les y voir démenties. Il les lut avec grande attention. Il vit qu'effectivement il régnait des troubles dans le sud de l'Irlande; que les lois y étaient méprisées et insultées; mais parmi les actes de violence qu'on y citait, il n'en remarqua aucun qui eût été commis dans le voisinage immédiat de ses domaines.

Pendant qu'il était occupé de cette lecture, ses oreilles furent frappées par une discussion bruyante qui avait lieu près de lui entre deux jeunes gens que leur accent lui fit reconnaître pour un Irlandais et un Ecossais. Celui-ci soutenait que l'Irlande était habitée par des êtres qui étaient encore à demi enfoncés dans la barbarie; l'autre prenait la défense de sa patrie avec chaleur; et parmi les motifs qu'il faisait valoir pour pallier la conduite de ses concitoyens, il alléguait l'abandon dénaturé dans lequel les laissaient les grands propriétaires, et la dureté avec laquelle les traitaient les agens chargés d'administrer les biens de ceux-ci.

C'était une corde dont la vibration se fit sentir au cœur de sir Charles. Il se mêla à la conver-

sation, trouva à l'Irlandais de l'intelligence, de l'esprit et de l'amabilité ; et il ne le quitta qu'après avoir pris la résolution positive d'aller visiter lui-même le pays de ses ancêtres. Pour mieux découvrir quelle avait été la conduite de son agent, il forma le projet de s'y rendre incognito. Il ne craignait pas d'être reconnu, car il avait quitté l'Irlande à l'âge de cinq ans, et jamais il n'y avait retourné depuis ce tems. Il ne s'agissait plus que de prendre un nom supposé, et il prit celui de Mortimer.

Sir Charles n'avait qu'une sœur qui demeurait avec une de ses tantes dans Saint-James-Square. Il alla le soir même l'informer de sa détermination, lui fit ses adieux, et partit le lendemain dans une chaise de poste pour Bristol, où il s'embarqua pour Water-Ford. Arrivé dans cette ville, il se rendit à Carrick-sur-le-Suir, d'où il se proposait d'aller à pied jusqu'à quelque distance de son domaine, qui n'en était qu'à huit milles.

Il partit de Carrick-sur-le-Suir par une matinée superbe. Le soleil brillait sur son trône avec une majesté sans égale, et semblait proclamer, par la splendeur de ses rayons, qu'au-

cun de ceux qui éprouvaient leur influence ne pouvait être malheureux. L'homme est souvent l'esclave des circonstances extérieures ; Mortimer ne put résister à la magnificence de la scène qui l'entourait, et il pensa que c'était contre le vœu de la nature qu'un pays qui paraissait devoir être le séjour du bonheur, fût devenu celui du mécontentement ; et que si les hommes y étaient en proie aux calamités et aux besoins, il fallait les en accuser eux-mêmes, ou en rejeter la faute sur ceux qui les gouvernaient, puisque la Providence semblait y avoir répandu tous ses dons.

Il fut interrompu dans ses méditations par un jeune homme qui, marchant dans la même direction, s'approcha de lui, et lui prouva, tant par son extérieur, que par la manière dont il le salua, qu'il appartenait à une classe distinguée de la société. L'hospitalité est une des premières vertus de l'Ecossais, et une franchise cordiale y prépare le chemin. Le ton de familiarité amicale du jeune homme gagna tellement la confiance de sir Charles de Mortimer, comme nous devons l'appeler maintenant, que celui-ci l'informa qu'il était Anglais ; qu'il

voyageait par curiosité, et qu'il était à pied parce qu'il comptait passer quelques semaines dans les environs. Il lui dit aussi qu'il désirait voir l'abbaye de Newtown, appartenant à sir Charles Conway, et lui demanda s'il en était encore bien loin. Son nouvel ami lui répondit qu'il n'en était qu'à quatre milles; que sa mère, mistress Géoghégan, en demeurait à peu de distance, et il l'invita avec tant de chaleur et de cordialité à accepter l'hospitalité chez elle, qu'il lui fut impossible de s'y refuser.

Après avoir causé de divers sujets de littérature et de philosophie, de manière à prouver qu'il était en état de tenir tête à sa nouvelle connaissance sur ce chapitre, Henry Géoghégan, plein de confiance et d'ingénuité, apprit à Mortimer qu'il avait perdu son père; que son frère aîné, qui était au service, était en ce moment à Londres pour consulter les meilleurs avocats sur les moyens à prendre pour recouvrer un domaine considérable qui avait appartenu à son père, et dont un parent éloigné s'était mis en possession à la mort de celui-ci, par suite de droits litigieux qu'il avait eu l'adresse de faire reconnaître en justice, quoiqu'ils fussent mal

fondés; que, quant à lui, il étudiait la jurisprudence à Dublin, et qu'il allait passer les vacances chez sa mère, qui demeurait avec sa sœur à Woodbine-Cottage.

Les savans se sont épuisé l'esprit, et ont entassé hypothèse sur hypothèse pour assigner une cause aux variations perpétuelles auxquelles est sujet l'esprit de l'Irlandais. Peut-être fallait-il la chercher dans l'inconstance du climat, car on voit fréquemment en Irlande le tems changer plusieurs fois dans la même journée.

Malgré les belles promesses du matin, ils n'étaient pas arrivés à leur destination quand ils furent surpris par une pluie d'orage; et pour y échapper, ils n'eurent d'autre ressource que d'entrer dans une petite auberge placée sur le bord de la route, et dont ils n'étaient heureusement qu'à quelques pas. On voyait sur la porte une enseigne sur laquelle on avait peint quelque chose qui ressemblait à peu près à une charrue; et le peintre, sans doute pour suppléer par l'esprit au talent, avait écrit sous cet instrument aratoire les deux vers suivans:

« Céans on loge, à pied comme à cheval,
» On peut aller plus loin, et se trouver plus mal. »

La maison présentait une apparence grotesque : la fenêtre, qui avait été vitrée, ne conservait plus que quatre carreaux, les huit autres ayant été cassés ; mais ces ouvertures étaient soigneusement bouchées avec de vieux chapeaux, de mauvais jupons, et des chiffons de toute espèce. Derrière les quatre qui subsistaient encore, on voyait les attributs de la profession du maître du logis, Patrice O'Donnell, des verres ébréchés, et des pots sans anse, artistement rangés de manière à attirer les yeux des passans. Il avait eu soin de badigeonner environ six pouces du mur extérieur tout autour de la croisée, et la porte avait recu le même ornement ; mais jamais il n'avait songé à faire subir la même opération au reste de la muraille, dont la noirceur offrait à l'œil un contraste frappant. Dans l'intérieur, on apercevait partout des prétentions à la propreté, mais on n'y voyait rien qui fût propre.

L'hôtesse s'empressa d'essuyer deux chaises pour les nouveaux venus, et demanda des nouvelles de mistress et de miss Géoghégan avec une politesse qui surprit Mortimer. Près du feu étaient assis deux hommes d'un âge avancé,

mais encore vigoureux. Ils saluèrent Géoghégan en se découvrant la tête, et continuèrent ensuite leur conversation, comme s'ils eussent été seuls. Leur entretien devint bientôt intéressant pour Mortimer, car il roulait sur Atkins, dont ils ne faisaient pas le panégyrique.

« Vous n'avez pas droit de vous plaindre, Paddy, disait l'un d'eux ; vous avez obtenu le renouvellement de votre bail, et à meilleur marché qu'aucun des autres fermiers de sir William Conway ; Dieu veuille avoir son ame.

» — Et à qui en suis-je redevable ? répondit Paddy ; à moi seul. Trois ans avant l'expiration de mon bail, Atkins vint me demander vingt livres à emprunter ; je lui en prêtai trente. Depuis ce tems, je lui envoyai régulièrement tous les œufs que pondaient deux douzaines de poules, et les couvées de six dindes ; et quand mon bail tira à sa fin, j'allai lui en demander un nouveau, et je lui glissai dans la main, par forme d'honoraires, sa reconnaissance de trente livres déchirée, et vingt autres bonnes livres. « Paddy, me dit-il, vous êtes un brave homme, et vous aurez votre nouveau bail sans augmentation. » Je le remerciai comme de droit ; mais

quand je tins une fois mon bail, je dis à ma femme d'envoyer au marché mes œufs et mes dindons, et maintenant quand je rencontre Atkins, je lui ris au nez. »

L'orage étant fini, les deux amis se remirent en marche, et ils ne tardèrent pas à arriver à Woodbine-Cottage. Henry présenta Mortimer à sa mère et à sa sœur, qui lui firent un accueil tel qu'il aurait pu l'attendre d'anciennes connaissances. L'heure du dîner était arrivée, on le servit sur-le-champ, et mistress Géoghégan ne fit pas de sottes excuses pour ne pas avoir fait de cérémonies.

Après le dîner, on passa dans le salon, et miss Anna Géoghégan, avec modestie, mais sans se faire prier, chanta, en s'accompagnant sur le piano, quelques airs nationaux que préférait son frère, et quelques mélodies de Moore qu'elle préférait elle-même. Elle proposa ensuite à son frère une promenade dans le jardin, et demanda à M. Mortimer s'il voulait les accompagner. Il était impossible qu'il refusât une jeune personne aussi jolie qu'aimable, et elle prouva dans la conversation que ses talens ne se bornaient pas à la musique. On rentra pour prendre

le thé ; on causa de nouveau ; on fit encore de la musique, et quand Mortimer se fut retiré dans l'appartement qui lui était destiné, il sentit une émotion de plaisir qu'il n'avait jamais éprouvée. « Quelle charmante jeune personne ! pensa-t-il ; elle m'a convaincu que les Dryades des poètes ne sont pas des créatures de leur imagination, car jamais ils n'en ont peint une seule sous des couleurs si aimables. Il faut que je la quitte ; il serait dangereux de la voir et de l'entendre plus long-tems. Oui, je partirai demain bien certainement. »

Le lendemain arriva, et Mortimer remit son départ au jour suivant. Le jour suivant, on fit la partie d'aller voir celui d'après l'abbaye de Newtown, et Mortimer s'y rendit avec Henry et Anna Géoghégan. En voyant la demeure majestueuse de ses ancêtres, son imagination, en se figurant les scènes de gaîté, de plaisir et d'hospitalité qui y avaient eu lieu autrefois, ne put s'empêcher d'y faire contraster le sombre silence et la solitude mélancolique qui y régnait alors. Ils ne purent entrer dans le bâtiment, car Atkins avait la précaution d'en tenir les portes et les fenêtres bien fermées ; mais il était évi-

dent que c'était le seul soin qu'il en prenait, car quelques parties de l'édifice commençaient à se ressentir des ravages du tems, et les murailles en étaient couvertes de mousse et de lichen.

Pendant qu'il satisfaisait sa curiosité, Mortimer vit arriver un personnage qui le frappa comme étant l'objet le plus étrange qu'il eût jamais aperçu. C'était un de ces êtres qu'on trouve dans la cuisine de presque tous les grands personnages en Irlande, et que les paysans appellent *gomaleaux*, ce qui signifie moitié fou, moitié fripon. Jemmy demeurait chez le procureur Atkins, où il gagnait sa nourriture en portant des lettres et en faisant d'autres commissions, ce dont il s'acquittait avec une promptitude et une ponctualité extraordinaires. Jemmy ne portait jamais ni bas, ni souliers; et ni la chaleur de l'été, ni le froid de l'hiver, ne pouvaient le décider à couvrir sa tête d'un bonnet ou d'un chapeau. Ses vêtemens, quoique formés de pièces de rapport, comme une mosaïque, tombaient en lambeaux, et l'on y voyait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mortimer le regardait avec surprise, et cette

surprise augmenta quand il vit l'adresse avec laquelle Jemmy fit entendre à Henry Géoghégan qu'il avait à lui parler en particulier. Voulant les laisser en pleine liberté, il adressa la parole à miss Anna pour porter son attention sur un autre objet.

« Quel dommage, lui dit-il, que les propriétaires irlandais aient assez peu de sagesse et de patriotisme pour abandonner des habitations semblables à l'abbaye de Newtown!

» — J'en ai toujours été surpris, lui répondit son aimable compagne, sans aucun mélange d'affectation, car je ne conçois pas de plus grand bonheur que la possession d'une pareille demeure, avec les moyens qu'elle doit fournir de faire du bien aux autres.

» — Quoi! s'écria vivement Mortimer, consentiriez-vous donc à donner votre cœur et votre main au jeune propriétaire de ce domaine?

» — C'est aller un peu vite, répondit Anna en souriant; ce motif seul ne suffirait certainement pas pour m'y faire consentir. »

Mortimer était sur le point, dans l'enthousiasme du moment, de lui avouer son nom, et

le sentiment qu'elle lui avait inspiré, quand Henry vint les rejoindre. L'heure du dîner approchant, ils retournèrent chez mistress Géoghégan, Anna recevant un salut et une bénédiction de chaque paysan près duquel elle passait.

Dans le cours de la soirée, Henry trouva l'occasion d'être seul avec Mortimer. Ils avaient contracté l'un pour l'autre une amitié qui est toujours sincère quand elle est fondée sur la ressemblance des goûts, et la conformité des sentimens; Henry n'hésita donc pas à confier son secret à son ami. Il avait fait à Dublin la connaissance d'une jeune personne à laquelle il s'était attaché, et cet attachement partagé était déjà devenu trop fort pour qu'il pût le surmonter, quand il avait appris qu'elle était fille unique du seul ennemi de sa famille. Son père était Atkins, qui, non-seulement avait conduit le procès qui avait presque ruiné le frère aîné de Henry, mais qui, après l'avoir gagné, avait acheté le domaine qui en était l'objet. Henry pensait trop bien pour rendre la fille responsable des fautes de son père. Dans le fait, elle

méritait toute son affection, et elle avait prouvé son désintéressement et sa fidélité, en continuant à l'aimer, quoique avec la certitude que son père, attendu le peu de fortune de Henry, ne consentirait jamais à leur union. Elle avait chargé le *gomaleau* de remettre à Henry un billet où elle lui donnait un rendez-vous pour ce soir même dans le jardin de son père; et pour lui en faciliter l'entrée, elle lui avait envoyé la clé d'une porte de derrière.

Mortimer donna inutilement quelques avis à son ami; Henry avoua qu'il avait peut-être tort, mais avec la volonté bien ferme de persister dans ses erreurs; et les deux amis allèrent ensemble au lieu du rendez-vous. L'impatience de Géoghégan lui avait fait devancer l'heure indiquée; Atkins ne s'était pas encore retiré dans sa chambre, et Létitia n'osait descendre dans le jardin avant que son père fût endormi. Il fallut attendre; les aboiemens d'un chien donnèrent l'alarme à quelques suppôts de la police qu'Atkins payait pour défendre ses propriétés, et qui arrivèrent en force supérieure. La résistance était hors de question; les deux amis s'enve-

loppèrent de leurs grands manteaux pour ne pas être reconnus, et se laissèrent conduire comme prisonniers dans la cuisine du procureur. L'esprit coupable d'Atkins ne rêvait que meurtre et assassinat; il n'osa pas même faire paraître devant lui les deux intrus qui s'étaient introduits dans son jardin; et il donna ordre qu'on les conduisît à la prison du comté, qui était à six milles de distance.

Mortimer et Géoghégan, déjà unis par les nœuds de l'amitié, furent alors joints ensemble par des liens de fer. Six officiers de police se chargèrent de les conduire à leur destination, et les plaçant au milieu d'eux, ils leur firent traverser à grands pas l'avenue qui conduisait à la maison. Mais à peine étaient-ils entrés dans la grande route, qu'une foule de paysans tomba sur eux à l'improviste, et en un clin d'œil les suppôts de la police furent désarmés et mis en fuite, et les deux prisonniers délivrés furent portés en triomphe jusque dans la petite auberge de Patrice O'Donnell, où ils apprirent que le *gomaleau*, voyant dans quelle situation se trouvaient les amis de sa jeune maîtresse, s'é-

tait hâté d'en porter la nouvelle dans cette auberge, où il savait qu'un grand nombre de paysans s'étaient rassemblés pour travailler pendant la nuit au déménagement d'un fermier qui était menacé d'une saisie. On ne perdit pas un instant pour courir à leur secours, car interrompre le cours des lois est devenu par habitude un plaisir et un besoin pour les paysans irlandais.

Mortimer, en entrant dans l'auberge, au milieu d'un tumulte qu'il serait impossible de décrire, ne savait que penser des intentions des gens qui composaient ce rassemblement; mais en jetant les yeux sur Henry, il vit bien clairement sur sa physionomie qu'ils n'avaient rien à craindre. Jamais il n'avait vu un pareil spectacle; et il lui semblait qu'il se trouvait au milieu des représentans de tous les bandits des quatre parties du monde. Cependant, ayant appris de son ami quel était l'objet de cette réunion, il lui témoigna le désir de voir jusqu'à la fin cette scène extraordinaire.

« Volontiers, lui dit Géoghégan, nous assisterons aux opérations nocturnes de ces gens, et

nous serons peut-être assez heureux pour pouvoir prévenir quelqu'un des crimes qui sont souvent la suite de pareils attroupemens. En ce moment, ils n'ont d'autre but que de secourir un de leurs compagnons. Ils n'examinent pas si son inconduite est la cause du malheur qu'il est sur le point d'éprouver; ils ne voient en lui qu'une victime que la loi va immoler, et ils ont résolu de la lui arracher. Leur ignorance les rend excusables jusqu'à un certain point, mais ces hommes ainsi rassemblés se séparent rarement sans s'être portés à des excès plus condamnables. »

On se rendit alors sur la scène de l'action, c'est-à-dire, dans la maison d'un petit fermier, d'un fermier de sir Charles Conway. Il remercia ses voisins de leur prompte assistance ; leur dit qu'il avait offert le matin à Atkins le paiement de la moitié de ses fermages, mais que le procureur avait été inexorable, et lui avait dit que s'il n'en payait la totalité dans la journée, son mobilier serait saisi le lendemain. Ce court exposé fit tomber sur la tête d'Atkins mille malédictions plus énergiques les unes que les autres. Mortimer avait grande envie de mettre fin à tout

en se faisant connaître; mais la découverte prématurée de son nom aurait nui à ses projets, et il garda le silence.

On commença sur-le-champ l'enlèvement du mobilier, et Mortimer était frappé d'étonnement en voyant avec quelle promptitude on chargeait et l'on faisait disparaître des charrettes d'avoine, de paille et de pommes de terre. En moins d'une heure, le déménagement fut terminé; on emporta jusqu'aux portes et aux fenêtres, et il ne resta dans la ferme que les murailles et le toit de chaume.

« Vous voyez, dit Henry à son ami, tandis qu'ils s'en retournaient, quelle est la cause de la misère et de l'indolence du paysan écossais. La facilité qu'il trouve à se soustraire aux poursuites de la justice émousse pour lui l'aiguillon de l'industrie, et l'empêche de faire des efforts qui le mettraient en état de pouvoir se passer des secours illégaux qu'il est sûr de trouver. De cette habitude de se mettre en opposition aux lois naît insensiblement une disposition à se livrer aux crimes; et les châtimens qu'il a à craindre ne font que l'endurcir sans l'intimider.

Tous ces maux ne cesseront que lorsque les grands propriétaires de ce pays reviendront habiter leurs domaines, encourageront le travail, exciteront l'industrie, et convaincront le peuple que les lois sont faites pour la protection et la sûreté de tous. »

Tandis qu'il parlait ainsi, une clarté extraordinaire se répandit autour d'eux. Ils se retournèrent pour voir quelle en était la cause, et ils virent que la maison qu'ils venaient de quitter n'offrait qu'une masse de flammes. Ils apprirent ensuite qu'après que la plupart des paysans s'étaient retirés, un de ceux qui restaient avait proposé à ses compagnons, puisque la maison n'était plus bonne à rien, de se divertir en en faisant un feu de joie, proposition qui fut accueillie et exécutée sur-le-champ. Quelques jours après la baronnie fut déclarée en état d'insurrection, et l'on promit une récompense considérable à quiconque dénoncerait ceux qui avaient incendié la ferme, et *les assassins* qui s'étaient introduits chez M. Atkins dans le dessein d'attenter à sa vie.

Ces différentes scènes firent faire bien des

réflexions à Mortimer. Il reconnut la justesse des observations de Henry Géoghégan, déplora l'absence des riches propriétaires d'Irlande, absence qui abandonnait le paysan à ses passions, et le laissait à la merci d'agens avides et sans pitié, et finit par se dire : « C'est ici qu'ont vécu mes ancêtres, et la nature m'impose le devoir d'y fixer aussi mon domicile. Ceux au travail et à la sueur desquels je dois ma richesse, ont droit à mes soins et à ma reconnaissance. Je les vois poussés au désespoir et entraînés vers le crime par un homme qui les tyrannise et qui me vole en même tems ; il faut mettre fin à cet état de choses, délivrer mes fermiers d'un oppresseur, et me débarrasser d'un fripon. »

Tout en prenant cette délibération, il jetait les yeux sur l'abbaye de Newtown, et son imagination active regretta la faute qu'avait commise son père en abandonnant un séjour où il était si facile de trouver toutes les jouissances de la vie. La chaîne de ses idées se reporta alors sur lui-même. Quel serait son bonheur s'il pouvait avoir pour compagne dans une pareille

demeure un être si aimable, si séduisant, si vertueux ! Ses affaires étaient à la vérité embarrassées ; il ne pouvait songer à se marier qu'après avoir pris des mesures pour les remettre en meilleur ordre ; ce dont il résolut de s'occuper sans délai.

Il ne perdit donc pas un instant pour prendre tous les renseignemens dont il avait besoin, et chaque jour lui donna de nouvelles preuves de l'inconduite et de la mauvaise foi d'Atkins. Alors, il se rendit chez lui, lui déclara son nom, et lui apprit le motif de son arrivée en Irlande. Le procureur fut déconcerté ; il voulut recourir à quelques subterfuges, mais le ton ferme de sir Charles Conway lui en imposa, et il se réduisit à demander quelques jours pour préparer le compte de sa gestion.

Atkins avait été procureur plus de trente ans, et il s'était élevé de la plus humble pauvreté par des moyens dont l'examen scrupuleux ne lui aurait pas fait grand honneur. On remarquait qu'il réussissait dans presque tous les procès dont il se chargeait, mais que le client pour lequel il travaillait perdait presque toujours sa fortune

en gagnant son procès, le mémoire des frais s'élevant ordinairement plus haut que la valeur de la contestation. Vingt ans auparavant il avait forcé un client, à qui il avait prêté de l'argent, à lui donner sa fille en mariage, en le menaçant de l'envoyer en prison s'il n'y consentait pas. Sa femme était morte au bout d'un an de mariage, en donnant le jour à Létitia; il l'avait fait élever avec grand soin dans une des meilleures pensions de Dublin, d'où il l'avait retirée à l'âge de dix-huit ans pour la faire vivre chez lui dans une solitude absolue, et sous la contrainte la plus sévère.

L'arrivée inattendue de sir Charles Conway, et la résolution qu'il avait prise de fixer son domicile à l'abbaye de Newtown, furent pour Atkins un coup de foudre qui renversa tous ses projets. A la mort de sir William, le procureur avait formé un plan pour faire passer en sa possession les domaines du défunt. Sir Charles était jeune, par conséquent il devait être dissipateur, imprudent, sans expérience; il serait facile de le dégoûter de ses biens en Irlande en le tenant à court d'argent, et en lui persuadant que la si-

tuation du pays était telle, qu'il était impossible d'obliger les fermiers à payer leurs loyers; et il se trouverait trop heureux de donner l'abbaye de Newtown, et le beau domaine qui en dépendait, pour le quart de leur valeur, et peut-être moins. La lettre qu'il lui avait écrite n'était qu'un premier pas pour l'exécution de ce projet, qui se trouvait déjoué par la présence et le caractère de sir Charles.

Que pouvait-il donc faire maintenant? Il était impossible de présenter à sir Charles des comptes inexacts, car une seule visite faite à un fermier aurait suffi pour en démontrer l'infidélité; mais tandis qu'il cherchait dans la profondeur de son astuce les moyens de tromper un jeune homme qu'il ne regardait plus comme un extravagant et inexpérimenté, il était destiné à apprendre qu'un malheur ne marche jamais seul.

Sachant que l'individu qu'il avait fait envoyer en possession du domaine qui aurait dû appartenir au capitaine Géoghégan, ne le possédait qu'en vertu de titres défectueux, il l'avait forcé à le lui vendre à vil prix, en le menaçant de dévoiler ses manœuvres à la partie adverse. L'u-

surpateur, courroucé, jura de se venger, et, après avoir fait auprès du procureur des tentatives inutiles pour en obtenir un supplément de prix, il remit à mistress Géoghégan une pièce qui établissait complètement les droits de sa famille, et qu'il avait eu l'adresse de conserver entre ses mains. Atkins apprit cette nouvelle le jour même où il avait reçu la visite de sir Charles.

Tandis que cet heureux événement répandait la joie à Woodbine-Cottage, le capitaine Géoghégan y arrivait désespéré, tous les avocats qu'il avait consultés à Londres ayant été d'avis que le jugement rendu contre lui ne pouvait être attaqué avec succès. On peut donc aisément juger avec quel plaisir il apprit le changement survenu en son absence. A peine y était-il assis que Mortimer reconnut en lui l'Irlandais qui avait pris la défense de sa patrie contre un Ecossais au café de Peele. Ils renouèrent connaissance et une intimité parfaite ne tarda pas à s'établir entre eux.

Un soir que cette famille intéressante et maintenant heureuse se promenait dans le jardin, et que le capitaine demandait à Mortimer son avis

sur quelques changemens qu'il se proposait de faire dans le domaine dont il allait rentrer en possession, il ajouta que la fortune le favorisait d'autant plus à propos qu'il avait fait à Londres la connaissance de la fille de feu sir William Conway, et que cette circonstance lui donnait le droit d'aspirer à sa main.

« Oui-dà ! dit sir Charles, en se tournant vers mistress Géoghégan ; savez-vous, lui dit-il, quelle est la belle-fille que le capitaine veut vous donner ?

» — Non, répondit ma mère, en le regardant avec des yeux brillans de curiosité.

» — Ma sœur, dit sir Charles.

» — Votre sœur ! s'écria le capitaine.

» — Ma sœur, répéta sir Charles ; et vous n'obtiendrez sa main de moi qu'autant que vous m'aiderez à obtenir celle de votre aimable sœur. » Sir Charles ayant expliqué les motifs qui l'avaient engagé à cacher son nom, il prit la main d'Anna, dont la rougeur modeste n'annonçait pas un refus, et le double mariage fut arrêté dans la même soirée.

Cependant, le jour où Atkins devait présen-

ter son compte à sir Charles devait arriver; mais il fut appelé auparavant à en rendre un autre dont la juridiction s'étend sur tous les hommes; la colère dont le transporta le double coup dont il venait d'être frappé en même tems lui ayant occasioné une attaque d'apoplexie à laquelle il succomba, sa fille, restée sa seule héritière, épousa l'année suivante Henry Géoghégan.

Sir Charles, heureux époux d'Anna, a banni de son domaine la misère et le mécontentement, y a répandu un esprit de paix et d'industrie, et a prouvé ainsi que les reproches qu'on fait si souvent aux malheureux paysans d'Irlande, devraient plutôt s'adresser aux propriétaires qui les abandonnent.



— N° XXII. —

LES PAYSANS.

« Dieu a tout fait pour l'Irlande, l'homme n'a rien fait pour elle, » disait le célèbre lord Chesterfield, lorsqu'il était lord lieutenant de cette île. L'Angleterre, après avoir conquis ce pays, se conduisit, en général, comme si elle n'avait eu d'autre but que d'ajouter un vaste territoire à sa domination. On peut même citer plusieurs époques où, en le gouvernant, elle semblait inspirée du même esprit qui animait les Espagnols dans le Nouveau-Monde. L'enfer ou le Connaught, pour les Irlandais, était devenu un proverbe sous Cromwell. C'est sans doute pour cette raison que, tandis que la situation des paysans s'est considérablement améliorée, depuis deux siècles, en Angleterre, en Ecosse, et presque sur tout le continent européen, on les trouve encore en

Irlande presque sur le même échelon de civilisation qu'alors. Ils sont les mêmes dans toute l'étendue de l'île ; un peu moins de nonchalance dans les comtés du nord, un peu plus de malpropreté dans ceux du midi, sont à peu près toute la différence qu'on y trouve, et l'on remarque dans ceux de l'ouest une ressemblance frappante avec la physionomie des Espagnols, dont on prétend que des colonies nombreuses vinrent s'établir en ce pays dans des tems déjà bien éloignés de nous.

On peut juger, presque sans crainte de se tromper, quel est le comté qu'habite un paysan par la couleur des vêtemens qu'il porte. Le gris domine dans le comté de Limerick, le bleu foncé dans celui de Cork, le bleu pâle dans celui de Kerry. Le rouge était adopté de prédilection dans plusieurs autres ; mais, depuis l'insurrection de 1798, cette couleur est presque proscrite, parce que c'est celle de l'uniforme des soldats anglais. Une mante fait une partie indispensable du costume des femmes, et le capuchon dont elle est garnie tient lieu du chapeau qui couvre invariablement la tête des Anglaises, quelle que puisse être leur condition. Celles qui

ne sont pas assez riches pour s'en procurer la remplacent en retroussant le pan de leur robe, ou y substituent un tablier, quelquefois même la couverture de leur lit. Une robe brune, un jupon vert et des bas bleus forment la mise de celles qui sont à leur aise; mais ni les bas, ni les souliers ne sont jugés de première nécessité, et elles les réservent souvent pour le dimanche. Cependant elles attachent un grand prix à une paire de boucles et à une agrafe d'argent, et ces ornemens se transmettent avec soin de la mère à la fille.

Leurs chaumières sont en général, et surtout dans le sud et l'ouest, tout ce que l'imagination peut se figurer de plus misérable. Elles ne sont ordinairement composées que d'une seule pièce, obscure, enfumée, sans autre plancher que la terre, et dont le toit livre presque toujours passage à l'eau du ciel. Ces chaumières, construites en terre, ne sont éclairées que par une fenêtre, ou, pour mieux dire, par un trou d'environ un pied carré; souvent même la clarté du jour n'y pénètre que par la porte, qui reste toujours ouverte pour faciliter la sortie de la fumée. Les femmes restent assises sur le seuil avec leur tricot

ou leur rouet, et sont obligées de se lever pour tous les allans et venans, et toutes les fois qu'il plaît au cochon, qui partage leur habitation, d'entrer ou de sortir. Je représentais un jour à un paysan qu'il ne lui en coûterait que bien peu de peine pour construire un logement séparé à cet animal immonde : « Et pourquoi, me répondit-il, n'a-t-il pas droit de rester dans la maison, puisque c'est lui qui en paiera le loyer ? »

Ce loyer n'est pourtant pas bien cher, car la location annuelle d'une de ces chaumières n'excède guère quarante à cinquante schellings, en y comprenant le petit jardin qui y est ordinairement attaché, et dans lequel on ne trouve que des pommes de terre et quelques choux ; car rarement un paysan pensera à semer une fleur, et plus rarement encore à planter un arbre fruitier.

Leur nourriture consiste presque exclusivement en pommes de terre ; un peu de farine d'avoine fait le régal du dimanche, et le morceau de lard se réserve pour les jours de grandes fêtes. Ce régime simple et frugal est une double cause de l'indolence qu'on leur reproche. D'abord, y étant habitués dès l'enfance, ils y bor-

nent tous leurs désirs ; il leur faut peu de travail pour se procurer ce nécessaire ; quelques verres de *potteen*, c'est-à-dire d'eau-de-vie distillée en fraude, sont le seul superflu qu'ils connaissent ou qu'ils souhaitent, et cette liqueur est toujours à bon marché ; ils s'accoutument donc ainsi à une vie d'inaction qui devient pour eux une seconde nature. Telle est la cause morale de leur nonchalance, et l'on peut y en joindre une physique, qui est qu'une nourriture si peu substantielle ne leur donne pas les forces nécessaires pour se livrer à des travaux pénibles et constans.

On se tromperait pourtant si l'on regardait les paysans irlandais comme constitutionnellement paresseux. Ils le deviennent faute de pouvoir trouver à s'occuper. Fournissez-leur les occasions et les moyens de travailler, et ils déploieront autant et plus de courage et d'activité que les paysans d'aucun autre pays. Depuis quelques années qu'on a entrepris en Irlande un petit nombre de travaux d'utilité publique, on a vu les paysans accourir de toutes parts pour demander de l'ouvrage, et il a même été impossible d'en donner à tous ceux qui se présentaient.

Tous les ans, à l'époque de la moisson, une

foule de paysans quittent l'Irlande pour aller travailler à la récolte en Angleterre et en Ecosse, où ils sont généralement préférés aux journaliers du pays, et ils entreprennent ce voyage uniquement dans l'espoir de pouvoir épargner quèlques schellings pour les aider à passer l'hiver. Mais leur prévoyance ne va pas plus loin; elle ne se porte jamais d'une année à l'autre, et s'il arrive une mauvaise récolte de pommes de terre, la plupart sont réduits à la mendicité.

Mais à l'exception des cas d'une disette générale qui répande des ravages dans des comtés tout entiers, et même sur toute la surface de l'île, comme on l'a vu en 1822, la misère partielle du pays ne la laisse pas tout-à-fait au dépourvu. A la vérité, il n'existe pas en Irlande, comme en Angleterre, une taxe dont le produit est destiné à subvenir aux besoins des pauvres; point de ces établissemens connus sous le nom de *work house*, où l'on reçoit, ou, pour mieux dire, dans lesquels on renferme les indigens qui se trouvent sans ressources; mais ces misérables cabanes, où l'on trouve à peine le nécessaire, sont le séjour de la charité et de l'hospitalité. Le voyageur ou le mendiant qui ouvre le loquet

qui en ferme la porte, est sûr d'y obtenir tout ce que peut lui offrir la pauvreté de ceux qui l'habitent. On lui donne la meilleure place au feu et à table, et le plat de pommes de terre destiné au repas de la famille est divisé de manière à laisser une portion pour l'étranger. Cet esprit d'hospitalité est essentiellement irlandais; il est diamétralement opposé à cette réserve hautaine qui caractérise l'Anglais, et il se retrouve dans tous les rangs. On voyait autrefois sur la grande route, près de Macroom, une grosse pierre sur laquelle était gravée une inscription en irlandais, pour avertir tous les passans qu'ils pouvaient recevoir l'hospitalité, s'ils en avaient besoin, chez M. Mac Swiney. Un des descendans de cet homme généreux fit renverser cette pierre, qu'on voit encore dans un fossé, et les habitans du canton prétendent qu'à compter de ce moment la vie de cet individu ne fut qu'une suite de traverses et de malheurs.

L'unique appartement dont ces chaumières sont composées, non-seulement sert de logement à toute la famille; mais il arrive même quelquefois, dans les rangs les plus pauvres, qu'il en contient deux ou trois. Toutes nos idées de

décence en sont blessées; mais les idées de décence sont purement conventionnelles, car elles ne sont pas les mêmes dans tous les pays, et la pureté du cœur n'est pas souillée par la vue de ce que les yeux sont habitués à voir. L'innocence et la vertu habitent ces chaumières; il est infiniment rare qu'il s'y passe quelques désordres, et ces vices qui dégradent l'espèce humaine y sont entièrement inconnus.

Mais malgré sa misère et sa pauvreté, le paysan irlandais n'est pas sans orgueil et sans ostentation. Celui dont la chaumière est divisée en deux appartemens par une mauvaise cloison en terre, donne au second le nom de *salon*, et le sentier boueux qui traverse le champ de pommes de terre qu'il appelle son *jardin*, prend celui de *grande route*. J'ai eu une servante qui refusait de s'acquitter de certains ouvrages de domesticité, parce qu'elle aurait cru, en s'en chargeant, dégrader le sang des rois de Connaught, dont elle se prétendait descendue.

Les déprédations que commettent les paysans d'Irlande sont causées par un fanatisme politique ou religieux. On les verra se réunir en troupes pour aller enlever de force les armes qu'ils sup-

posent devoir se trouver dans différentes maisons; ils assassineront le délateur qui a traduit en justice et qui a fait condamner un de leurs complices, et le collecteur des dîmes qui a mis trop de sévérité dans l'exercice de ses fonctions; ils incendieront la maison ou la grange du fermier qui a supplanté un de leurs voisins dans l'exploitation de sa ferme; mais le vol est inconnu parmi eux. J'ai vu le propriétaire d'une manufacture dans l'Uster, qui employait journellement trois cents ouvriers, se coucher toutes les nuits sans fermer les portes ni de sa maison, ni de ses ateliers, et jamais la moindre chose n'en disparut.

On reproche aux paysans d'Irlande leur penchant pour la boisson, leur humeur vindicative et leurs dispositions querelleuses : ces reproches ne sont pas sans fondement. Le *potteen* distillé en fraude est à si bon marché, et il est si facile de s'en procurer, que c'est une tentation à laquelle il leur est difficile de résister. Il arrive souvent qu'ils sont eux-mêmes honteux de leur ivresse, et qu'ils font serment de ne plus y retomber. *Serment d'ivrogne* est un proverbe qui n'est pas applicable à l'Irlande, car tout serment s'y exécute à la lettre; mais c'est cette exécution

littérale qui leur fournit des moyens d'évasion. Par exemple, un d'eux ayant fait vœu de ne plus boire de whiskey chez lui ni hors de chez lui, se mettait sur le seuil de sa porte, tenant en main un verre de ce breuvage séducteur, et il le buvait en toute sûreté de conscience, un pied hors de sa maison et l'autre dans l'intérieur. Ils regardent le vin comme une panacée universelle pour toutes les maladies; la porte des riches est assaillie par une foule de pauvres qui viennent, une petite fiole à la main, en demander pour un vieillard, une jeune fille ou un enfant malade; il est impossible de leur faire comprendre qu'il est certains cas ou le vin serait un poison; ils vous accusent de dureté de cœur si vous leur en refusez.

Les foires et les fêtes patronales se passent rarement sans querelle, et la moindre dispute entre deux individus se termine souvent par un combat général. C'est un dénouement auquel il semble qu'on s'attende, et sans lequel la fête ne serait pas complète. Si rien ne rompt l'harmonie, on imagine quelque moyen de la troubler, plutôt que de se séparer sans se battre. On a vu, en pareil cas, un homme ôter son habit, le

prendre par les manches, le traîner par terre, et défier qui que ce soit d'en marcher sur les pans; il se trouve alors quelque mauvaise tête qui veut se faire une réputation de bravoure en acceptant ce défi, et en moins d'une minute tous les *schilelahs* sont en l'air.

Des querelles de famille à famille et de village à village se perpétuent quelquefois pendant de longues années. Les Lynchs et les Twomeys de Ballivourney étaient ainsi divisés depuis plus de quarante ans, et les individus de ces deux familles ne se rencontraient jamais sans se battre. Enfin ils convinrent d'une bataille générale qui devait avoir lieu le dimanche 21 juillet 1816, au sortir de la messe. Il se trouvait de chaque côté plus de cent hommes, armés de fusils, de pistolets, de fourches, de faux et d'autres armes, et le combat avait déjà commencé quand le shérif, qui avait été averti, arriva avec quelques dragons pour rétablir la tranquillité. Qu'en résulta-t-il? les hostilités cessèrent sur-le-champ, les deux partis se réunirent, attaquèrent le détachement militaire, le mirent en fuite, et leur réconciliation fut la suite de cet exploit.

J'ai déjà parlé ailleurs de la croyance des

paysans irlandais à différentes espèces d'esprits ; j'ajouterai ici qu'ils ont aussi diverses pratiques superstitieuses. La dernière nuit de l'année, le chef de la famille sort de sa chaumière et jette un morceau de pain contre la porte pour en bannir la famine pendant l'année qui va commencer Si un meurtre a été commis en plein air, tous ceux qui passent près du lieu où il a été commis croiraient s'exposer à quelque malheur s'ils n'y jetaient pas une pierre, et il s'y forme ainsi avec le tems de petites montagnes qu'on appelle *clogh-breegh*, c'est-à-dire pierres de chagrin. Il n'y a point de maladie qu'on ne s'imagine pouvoir guérir en gravissant la montagne escarpée qui porte le nom de Saint-Patrice ; mais la superstition la plus ridicule et la plus dégoûtante est celle qui porte de sottes femmes à croire qu'en touchant leur lait avec la main coupée à un cadavre, elles lui font produire plus de crême.

Cette tribu errante, connue dans tout l'univers sous le nom d'*Egyptiens*, de *Bohémiens*, et plusieurs autres, ne se montre pas en Irlande, mais sa place est remplie par une classe particulière de mendians qu'on nomme *Buckaugh*,

c'est-à-dire invalides, quoiqu'il s'y trouve des jeunes gens vigoureux. Ils ont les mêmes habitudes et mènent la même vie que cette peuplade singulière; la seule différence, c'est qu'ils ne vont jamais en troupes. On les rencontre seuls tantôt sur la grande route, tantôt dans les endroits les moins fréquentés, ayant une longue barbe, un habit en lambeaux, plusieurs sacs sur les épaules et sur les bras, et portant en main un bâton ferré se terminant en pointe.

Les *Buckaughs* sont toujours les bienvenus dans une chaumière. La plupart savent lire et écrire et servent de secrétaires et de messagers aux fermiers; les jeunes gens trouvent en eux des entremetteurs pour leurs intrigues amoureuses, et ils sont souvent choisis pour arbitres par les paysans dans leurs querelles. Ils reçoivent de nombreuses charités, et quand leurs sacs sont bien remplis, ils se débarrassent de leur superflu en le vendant à bon marché aux pauvres des villes.

— N° XXIII. —

BILL LE PROTESTANT.

La résolution et le courage peuvent rendre vertueux en un instant; mais ce n'est jamais que par degrés qu'on devient vicieux. On peut rester innocent, faute de tentations; mais ce n'est que par une suite progressive de fautes qu'on devient incorrigiblement criminel. Cette vérité peut se démontrer par l'histoire de William Palmer, mieux connu dans la partie méridionale du comté de la Reine, sous le nom de *Bill* le Protestant*, sobriquet qu'il devait moins à son attachement à l'église protestante, qu'à sa haine contre les catholiques.

Bill n'avait que dix ans quand il perdit son père, qui trouva une mort prématurée dans une rencontre avec quelques-uns de ces brigands

* Abréviation du nom William.

qui ont été de tems en tems le fléau et la malédiction de l'Irlande; et comme tous ces misérables, presque sans exception, professent, du moins extérieurement, la religion catholique, l'attachement filial de Bill concourut avec d'autres circonstances pour lui faire détester profondément les principes qui, suivant lui, avaient influé sur la conduite de ceux qui avaient donné la mort à son père.

Les premières impressions sont toujours durables, et quand l'esprit reçoit une direction particulière, il trouve, ou il se crée, des motifs pour se confirmer dans des idées qui ne doivent leur première existence qu'à des préventions et à des préjugés. Ce fut ce qui arriva à William Palmer, car ses parens, désirant lui donner quelque éducation, furent obligés de l'envoyer à l'école la plus voisine, où il ne se trouvait que des enfans catholiques. Là, le jeune William devint un objet de mépris ou de ridicule pour ses compagnons, qui ne cessaient de lancer des sarcasmes contre sa religion, qu'il n'était pas en état de défendre, et qui lui donnèrent, comme une marque d'ignominie, le surnom de Bill le Protestant, qu'il conserva jusqu'à sa mort. La

plupart des préjugés qui divisent en Irlande les catholiques et les protestans prennent leur source dans les écoles, parce que les localités sont cause que les enfans des deux sectes n'y sont jamais en proportion égale; il en résulte que le parti nombreux devient persécuteur, et que la minorité persécutée en conçoit une rancune qui influe même sur un âge plus avancé.

La haine qu'il avait ainsi conçue dès son enfance contre les catholiques prit une nouvelle force dans les devoirs qu'il eut ensuite à remplir. Toutes les fonctions publiques, depuis les plus élevées jusqu'aux dernières, sont exercées par des protestans, la loi interdisant les unes aux catholiques, et l'usage constant étant de ne pas leur confier les autres. Bill, jaloux de prouver que sa loyauté ne le cédait en rien à celle de son père, s'enrôla dans un corps de milice avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans. Comme il vivait à une distance assez considérable de la ville de Ballinakill, qui était le rendez-vous général pour les exercices militaires, il prit sagement le parti d'entrer dans la cavalerie, afin de remplir ses devoirs avec le moins de gêne possible pour lui-même.

La nature n'avait pas fait de Bill un bel homme, et il ne se donnait aucune peine pour paraître ce que la nature n'avait pas voulu le rendre. Cependant, sous son costume habituel, il n'avait rien d'extraordinaire, et l'on était accoutumé à le voir. Mais quand il mettait de grandes bottes qui lui montaient jusqu'à mi-cuisse, des culottes de peau blanche qui criaient comme des gonds mal huilés, un surtout bleu orné de brandebourgs, un bonnet de dimensions formidables, orné d'une queue de cheval qui flottait sur le dos du guerrier, et qu'il était monté sur un cheval dont les os perçaient la peau, chacun, en le voyant passer, faisait des éclats de rire comme si c'eût été le chevalier de la Triste Figure.

Bill était mécontent de n'être qu'un objet de ridicule quand il s'imaginait avoir droit au respect; mais il ne tarda pas à imposer silence aux rieurs. Sa régularité aux parades et aux autres exercices militaires, et sa loyauté transcendante le firent remarquer par le commandant de son corps, qui lui donna le grade de sous-officier, et dont la protection lui obtint bientôt après la place de premier constable de la baronnie. Cette

double fonction lui donna une nouvelle importance, et cette importance s'accrut encore quand la baronnie fut déclarée en état d'insurrection, attendu quelques désordres qui s'y étaient passés. Comme il arrive à tous les petits tyrans, l'augmentation de son pouvoir augmenta son insolence. La haine qu'on lui portait s'accrut dans la même proportion, mais on n'osait plus le haïr qu'en secret, car toute manifestation publique de ce sentiment général eût été dangereuse. L'esprit de vengeance privée n'en devint que plus actif, car le ressentiment comprimé n'en acquiert que plus d'élasticité. On forma une conspiration contre lui, mais à l'instant où elle allait éclater, il en fut averti par un maître d'école, nommé O'Leary. Il en fit arrêter les auteurs, les traduisit en justice, et ils furent condamnés à la déportation.

Cet acte de sévérité redoubla la terreur que Bill inspirait, et ce qui y ajouta encore, ce fut qu'il devint peu après receveur des taxes, et percepteur des dîmes. Il n'en fut encore que plus haï; mais il se vit alors courtiser par tous ceux qui le redoutaient. Il profita de cette disposition des esprits pour faire des marchés avantageux aux dépens de tous ses voisins, qui n'auraient

osé lui refuser aucune de ses demandes, et, s'arrondissant ainsi peu à peu, il devint un personnage de quelque importance dans le canton qu'il habitait. Il songea alors qu'il était tems qu'il se procurât un héritier à qui il pût transmettre ses propriétés mal acquises, et, ayant passé en revue dans son esprit tous les partis qui pouvaient lui convenir, il fixa son choix sur la fille unique d'un de ses voisins, nommé William Byrne, qui, indépendamment d'une fortune très-honnête, avait la qualité que Bill regardait comme indispensable dans la femme qui deviendrait son épouse, celle d'être protestante.

William Byrne était du petit nombre de ces honnêtes gens dont la religion ne se fait connaître que par leur bienfaisance. Entouré de villageois catholiques, auxquels il rendait tous les services qui dépendaient de lui, il n'appréhendait rien, malgré la différence de religion, d'hommes qu'il voyait remplir fidèlement tous les devoirs de la vie. Jamais il n'eut lieu de se repentir de sa confiance, car le paysan irlandais montre toujours un respect inviolable pour les propriétés de ceux qu'il ne regarde pas comme ses ennemis. L'effet de cette heureuse tranquil-

lité était visible dans la rotondité de Byrne, qui aimait deux choses par dessus tout au monde, sa fille Susanne et le punch au whiskey.

Il ne faut pourtant pas en conclure que William Byrne fût sans affection pour son fils John, qui avait deux ans de plus que sa sœur; mais Susanne était la compagne constante de son père, elle était l'image vivante de sa mère, dont William pleurait la perte depuis plusieurs années, quoique, de son vivant, elle le contrariât quelquefois dans son penchant favori : il n'était donc pas étonnant que l'amour paternel en lui eût une tendance imperceptible à se diriger particulièrement vers sa fille.

John se destinait à l'étude de la médecine, et, pour se mettre en état d'en suivre les cours à l'université, il s'appliquait avec ardeur au grec et au latin, en prenant les leçons du père Cullen, homme pieux et instruit et curé du village. Un neveu de cet homme respectable, qui désirait le voir entrer dans l'état ecclésiastique, était le compagnon d'études de John. Ils devinrent amis inséparables, et ils passaient tout leur tems soit chez le père Cullen, soit à la ferme de Belgrove. Le jeune Ryan ne put voir long-tems Susanne

sans sentir sa vocation s'ébranler, et le mariage lui parut un chemin vers le ciel plus facile et plus doux que la prêtrise. Susanne partagea son attachement. La différence de leur religion semblait mettre obstacle à leur union ; mais cet obstacle n'était pas insurmontable, car le père Cullen et William Byrne, quoique sincèrement attachés chacun à leurs principes, étaient trop raisonnables pour les regarder comme une barrière qui dût séparer irrévocablement les deux amans. Ryan se disposait donc à faire l'aveu de son amour tant à son oncle qu'au père de Susanne, quand des événemens auxquels il était bien loin de s'attendre vinrent s'opposer à l'accomplissement de ses désirs.

William Palmer, c'est-à-dire Bill le Protestant, arriva un jour à Belgrove pour solliciter la main de Susanne. Il est inutile de dire qu'elle le refusa sans hésiter, et son père l'aimait trop tendrement pour la presser d'accepter pour époux un homme qu'il méprisait lui-même, et qui, à force d'injustices et de vexations, avait rempli de troubles un canton qui avait été si paisible auparavant. Depuis que Bill était premier constable de la baronnie, il envoyait dans la prison de

Maryborough plus d'accusés que n'en fournissait tout le reste du comté. La plupart étaient ensuite déclarés innocens par le jury, mais ils n'en avaient pas moins subi plusieurs mois d'emprisonnement, et les malédictions de leurs familles s'accumulaient sur la tête de leur persécuteur, et étaient répétées par tous leurs voisins.

Bill avait trop de fierté pour se montrer mortifié ou courroucé de ce refus. Il le soutint avec la froide dignité d'un homme qui plaint l'aveuglement d'êtres assez insensés pour ne pas sentir l'honneur qu'on veut bien leur faire. Mais malgré le calme qu'il affectait, il méditait déjà de nouveaux moyens pour faire réussir son projet.

Quoique John fût parti depuis quelque tems pour aller suivre ses études à Dublin, Ryan n'en faisait pas moins de fréquentes visites à Belgrove, où William Byrne le recevait avec plaisir comme l'ami de son fils, comme le neveu d'un homme qui avait aplani pour ce fils le chemin d'une profession honorable. Il y alla le lendemain du jour où Bill le Protestant avait fait la demande de la main de Susanne, et, quoiqu'il y fût allé bien déterminé à ouvrir son cœur à celui qu'il désirait pouvoir appeler son

père, cette nouvelle, que Susanne trouva moyen de lui apprendre en secret, bouleversa toutes ses idées, et lui ferma la bouche.

Il se retira à la chute du jour, et Susanne le reconduisit jusqu'au bout d'une longue avenue qui séparait la maison de son père de la grande route; mais lorsqu'ils arrivèrent à la petite barrière qui la terminait, quatre hommes, ayant la figure couverte d'un crêpe noir, se présentèrent tout à coup; l'un d'eux asséna par derrière un coup de bâton si violent sur la tête de Ryan, qu'il tomba par terre, privé de tout sentiment, et ils entraînèrent Susanne tremblante, éplorée, et presque sans connaissance.

Dans un pays sans cesse agité de troubles comme l'Irlande, un enlèvement n'est pas une chose très-extraordinaire. L'amour et la haine, la vengeance et la cupidité y ont plus d'une fois commis ce crime; mais le mal qu'on a vu souffrir aux autres n'en paraît pas moins un mal quand on en est attaqué soi-même. Ryan ne recouvra la connaissance que pour se livrer au désespoir en songeant à ce qui venait de se passer. Il retourna à la hâte chez William Byrne, qui ne put s'imaginer quel était le but de ceux qui

venaient de commettre un tel attentat. Animés par la douleur et par le désir de la vengeance, ils prirent les armes à l'instant, et, suivis de quelques paysans bien armés, ils passèrent toute la nuit et une partie de la journée suivante à faire des recherches infructueuses.

Pendant que Ryan continuait sa poursuite, le père, inconsolable, alla trouver Bill le Protestant. Il n'avait aucun soupçon contre lui; comment croire que celui qui, comme premier constable, était chargé de faire respecter les lois, eût pu les violer de cette manière! Il savait que Bill avait plusieurs fois réussi à découvrir les auteurs d'attentats commis dans les ténèbres, et il réclama ses soins pour retrouver sa fille. Bill les lui promit, mais il y mit pour condition que, s'il y parvenait, la main de Susanne serait sa récompense. Le malheureux père y consentit, comme il aurait consenti à donner toute sa fortune s'il la lui avait demandée.

Les recherches de Bill eurent plus de succès que celles du père et de l'amant. Il aurait pu dire, comme César : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, » car, dans le cours de la nuit sui-

vante, il remit Susanne entre les bras de son père. Elle était à demi-morte d'inquiétude, de chagrin et de fatigue ; car, du reste, elle n'avait éprouvé aucun mauvais traitement de la part des brigands qui l'avaient enlevée, et qui avaient toujours conservé leur crêpe noir. Vers le milieu de la nuit, ils lui avaient accordé une heure de repos dans une chaumière isolée, et, quand ils s'étaient remis en marche, ils avaient menacé ceux qui y demeuraient d'incendier leur maison et de les massacrer s'ils parlaient de la visite qu'ils venaient de recevoir, menace qui suffit toujours pour assurer la discrétion des paysans d'Irlande, à qui l'expérience a appris que les brigands qui commettent leurs déprédations pendant la nuit sont toujours plus forts que les lois qu'ils violent. Enfin on s'était remis en marche, et ce n'était qu'au point du jour qu'on s'était arrêté dans une autre chaumière qui semblait inhabitée depuis long-tems ; on l'y avait gardée à vue toute la journée, et l'on se préparait à la conduire encore plus loin quand l'arrivée de Bill, à la tête de quelques hommes armés, avait déterminé ses ravisseurs à prendre la fuite.

Bill le Protestant ne manqua pas de réclamer la récompense qui lui avait été promise; Byrne n'osait manquer à sa parole, Susanne n'osait ni désobéir à son père, ni paraître manquer de reconnaissance envers celui qu'elle regardait comme son libérateur. Le mariage fut donc déterminé; mais il fut suspendu par une heureuse maladie que fit Susanne, et qui était la suite de la frayeur et de la fatigue qu'elle avait éprouvée. Cependant, cette indisposition se prolongeant plus que Bill ne l'aurait voulu, il soupçonna bientôt que ce n'était qu'une feinte à laquelle Susanne avait recours pour retarder son mariage, en attendant qu'elle trouvât quelque moyen pour le rompre, et, n'ignorant pas que Ryan était son rival, il résolut de le perdre, afin de n'avoir plus d'obstacles à redouter de ce côté.

Un matin, on apprit que la maison de Bill le Protestant avait été incendiée pendant la nuit, et qu'il venait de faire arrêter le jeune Ryan, en l'accusant d'avoir été à la tête des scélérats qui avaient commis ce crime. Ce double événement répandit la consternation dans tout le canton; Ryan jouissait de la meilleure réputation, et per-

sonne ne pouvait croire qu'il fût coupable d'un tel forfait. Il n'en fut pas moins conduit en prison à Maryborough, pour y attendre l'ouverture des assises.

Nous avons déjà parlé d'un maître d'école nommé O'Leary. Il était entré dans l'association de paysans insurgés, connus sous le nom de *whiteboys;* mais ce n'était que pour connaître leurs desseins et en instruire Bill le Protestant, qui, par ce moyen, parvenait à les déjouer, et livrait les coupables à la justice. Les whiteboys s'aperçurent de la trahison d'O'Leary, et l'ayant surpris un soir dans un lieu écarté, ils le maltraitèrent si cruellement qu'ils le laissèrent comme mort sur la place. Il resta toute la nuit en cet endroit, et, quand on l'y eut trouvé le lendemain matin, et qu'on l'eut reporté chez lui, le médecin qu'on appela déclara qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre.

Les approches de la mort changent souvent les dispositions des plus grands criminels, et leur inspirent, sinon le repentir de leurs fautes, du moins la crainte du jugement qu'ils sont sur le point de subir. O'Leary sentit l'influence de

ce moment terrible, et demanda qu'on fît venir un magistrat pour recevoir ses aveux. Il est inutile d'entrer dans le détail de tous les crimes qu'il avoua; il nous suffira de dire qu'il ne mourut qu'après avoir déclaré que c'était lui qui avait enlevé Susanne Byrne, par ordre de Bill le Protestant, qui voulait se donner le mérite d'être son libérateur, et qui avait ensuite, de concert avec lui, mis le feu à sa maison. Bill avait un double motif pour commettre ce crime. D'abord il se débarrassait d'un rival qui lui était odieux, en l'en accusant, et en appuyant son accusation sur le faux témoignage que devait rendre O'Leary; ensuite sa maison étant vieille, il savait que s'il pouvait prouver qu'elle avait été brûlée par les *whiteboys*, on lui en construirait une neuve aux dépens du comté.

Après avoir reçu cette déposition, le magistrat décerna un mandat d'arrêt contre Bill le Protestant, qui alla tenir compagnie à sa victime dans la prison de Maryborough. L'ouverture des assises arriva enfin; l'innocence de Ryan fut pleinement reconnué; mais pendant la nuit qui précéda le jour où Bill devait être mis en juge-

ment, celui-ci trouva le moyen de s'évader de prison, aidé peut-être par le regret qu'on avait d'être obligé de condamner un si zélé protestant. On ignore ce qu'il devint depuis ce tems, mais il ne reparut jamais dans les environs de Belgrove, où l'on ne tarda pas à célébrer les noces de Ryan et de Susanne.



— N° XXIV. —

LA RIVIÈRE DE LEE.

—

La superstition et la curiosité sont deux motifs qui font entreprendre un pélerinage à la source du Lee, par deux classes de personnes très-différentes. Les unes y sont attirées par la sainteté que la tradition attache à cet endroit, les autres par le désir de voir les localités, et d'être témoins des cérémonies religieuses qui s'y observent.

Le Lee, qui est le Luvius de Ptolémée, prend sa source à environ trente-trois milles à l'ouest de Cork, dans un lac nommé Gougaun Barra, c'est-à-dire l'hermitage de Barry, saint Fineen Barry y ayant vécu en hermite avant d'avoir fondé la cathédrale de Cork. Une légende populaire attribue la fondation de cet édifice à la

circonstance suivante. Saint Patrice, dit-on, lorsqu'il bannit d'Irlande tous les animaux venimeux, oublia d'en expulser un monstre énorme, qu'on représente comme un dragon ou serpent ailé, qui dévastait tous les environs. Fineen Bar ou Barry, anachorète qui demeurait sur les bords de ce lac, reçut alors du ciel le pouvoir de noyer le monstre dans ses eaux, à condition qu'il construirait une église à l'endroit où le Lee rencontre le flux de la mer. Il en fit le vœu, et, après la mort du dragon, il l'accomplit en fondant la cathédrale de Cork.

La vue des bords du lac n'offre pas de beautés qui puissent dédommager un artiste du voyage qu'il ferait pour les voir. Les montagnes escarpées et élevées qui l'entourent, lui donnent, à la vérité, un air de grandeur sauvage; mais leur aridité y ajoute un caractère de désolation. Vers le milieu du lac est une petite île, jointe à la terre par une étroite chaussée qui est l'ouvrage des hommes, et qui a été construite pour faciliter l'arrivée des pélerins qui s'y rendent en foule tous les ans le jour de Saint-Jean.

Ce qu'on trouve de plus remarquable dans

cette île, est un mur aussi épais que solide, de forme circulaire, dans l'épaisseur duquel sont creusés neuf renfoncemens auxquels on donne le nom de chapelles, dont chacune est sous l'invocation d'un saint, et où une pierre plate, posée sur deux appuis, remplit les fonctions d'autel. Au centre de l'espace enclos par ce mur, et sur une petite élévation couverte de verdure et ombragée par quelques beaux arbres, s'élève une grande pièce de bois, dont la partie transversale, qui formait une croix, a été renversée depuis bien long-tems. Ceux qui ont été guéris par la vertu miraculeuse des eaux de la source du Lee, y suspendent des rubans et des morceaux d'étoffe pour attester leur guérison, leur reconnaissance et leur piété. On y voit aussi les cordes à l'aide desquelles on y a amené des bestiaux pour les guérir de quelque maladie contagieuse. En dehors de ce cercle, on voit encore les ruines d'une cellule que s'était construite autrefois un saint hermite nommé O'Mahony, qui, s'étant retiré du monde, y passa vingt-huit ans dans la solitude, et y fut enterré après sa mort. Le mur qui soutenait la cheminée est encore de-

bout; les autres sont écroulés, et les débris en sont couverts par des mousses et des lichens.

Voulant voir la scène religieuse, ou, pour mieux dire, les pratiques superstitieuses qui ont lieu en cet endroit le jour de saint Jean, je partis du petit village d'Inchegeela dès le premier rayon de l'aurore. J'avais sept milles à faire, et, pendant les trois derniers, le chemin, ou plutôt le sentier qu'il fallait suivre, m'obligea à gravir des montagnes où j'étais arrêté à chaque pas par d'énormes blocs de schiste qui m'obligeaient à faire un circuit considérable, et doublaient ainsi la fatigue et la distance. Vues à une certaine distance, ces montagnes semblaient couvertes de ruines d'anciens bâtimens.

Enfin j'arrivai à une élévation, d'où je vis sous mes pieds le lac de Gougaun Barra, et la petite île qui en fait le centre. Une multitude innombrable, rassemblée sur un seul point, ne paraissait de cette distance qu'une masse noire et informe, agitée par un mouvement irrégulier. A mesure que je descendis, les objets se dessinèrent et devinrent plus distincts, et j'en étais encore à plus d'un demi mille, quand mes oreilles

furent assaillies par les cris confus de cette foule réunie.

Ce ne fut pas sans difficulté que je me frayai un chemin jusqu'au bord du lac; j'en éprouvai encore davantage à traverser l'étroite chaussée qui conduit dans l'île, et j'eus la plus grande peine ensuite à pénétrer dans l'espace renfermé par la muraille circulaire. Il était rempli d'un concours immense de paysans des deux sexes et de tout âge, qui tous cherchaient à avancer vers une des neufs chapelles dont j'ai déjà parlé. Ceux qui étaient assez heureux pour pouvoir y entrer, se jetaient à genoux, priaient à voix haute en levant leurs mains jointes vers le ciel, ou récitaient à voix basse leur chapelet en en comptant les grains. Quelques-uns, qui n'en avaient pas, comptaient leurs prières en faisant une entaille avec un couteau, à la fin de chacune, sur un morceau de bois qu'ils tenaient en mains, ou faisaient passer de petits cailloux d'une main dans l'autre.

J'étouffais dans cette foule, et, pour me tirer de la presse, je me rapprochai des bords du lac. Près de la chaussée dont j'ai déjà parlé, à l'en-

droit où l'excédant du lac trouve un écoulement et donne naissance à la rivière de Lee, on a entouré de murailles une portion assez étroite du lac, de manière à en former une espèce de piscine, et c'est exclusivement en cet endroit que se trouve l'eau qui opère des miracles. La porte qui y conduit est si étroite que deux personnes peuvent à peine y entrer à la fois, aussi n'était-il pas facile d'y arriver. Pour une personne qui en sortait, une centaine s'en disputaient l'entrée. L'aveugle, le boiteux, l'infirme se poussaient les uns les autres pour y arriver les premiers, et les ulcères les plus dégoûtans étaient exposés à la vue pendant des heures entières, dans l'espoir d'une guérison parfaite, s'ils pouvaient toucher l'eau purifiante. Des femmes et des enfans allaient puiser de cette eau souillée dans des bouteilles, des écailles, des tessons de cruches cassées, et la vendaient ensuite à ceux à qui leur âge ou leurs infirmités ne permettaient pas d'en approcher. Les acheteurs ne manquaient pas : ils en jetaient une partie sur le siége de leur maladie, et avalaient avec empressement le reste de cette potion dégoûtante. Je vis dans la foule des femmes portant un enfant nu, et attendant

avec impatience l'instant où elles pourraient le plonger dans l'eau sainte, comme Thétis plongea son fils Achille dans le Styx.

Si tout s'était borné à ce que je viens de décrire, on aurait pu avoir compassion d'un sentiment de piété mal dirigé, et on l'aurait du moins respecté. Mais au milieu des êtres amenés par une dévotion mal entendue, on voyait une foule d'hommes ivres, et de femmes vouées au libertinage, et le bruit des blasphèmes et des propos indécens l'emportait sur le son des prières.

Sur les bords du lac s'élevaient un nombre prodigieux de tentes, qui auraient pu donner l'idée d'un campement d'Egyptiens; elles étaient formées de branches d'arbres, et couvertes, de la manière la plus grotesque, de la redingote du mari, du jupon et du tablier de la femme, de draps et de couvertures de lit, et quelquefois d'un peu de paille. Un pot était suspendu devant la porte pour annoncer qu'on y vendait de la bière et du whiskey, ou un vieux soulier pour avertir qu'on y dansait, amusement pour lequel les classes inférieures sont passionnées en Irlande.

La danse la plus en vogue était le *rincafudah*,

danse nationale dont les mouvemens ne sont ni sans grâce, ni sans élégance. Les femmes choisissaient toujours leurs danseurs, et, quand la danse était finie, ceux-ci allaient jeter une petite pièce de monnaie de cuivre dans un vieux chapeau déposé aux pieds du joueur de violon, qui continuait à jouer sans attendre un seul instant, et une autre danse commençait aussitôt. La seule interruption qu'éprouvât la musique était lorsqu'un des danseurs approchait un pot de bière des lèvres du musicien.

Mais sous les tentes, où l'on s'occupait principalement de boire et de fumer, le bruit prenait un caractère tout différent. D'abord c'était gaîté; on chantait des airs nationaux qu'on répétait en chœur et qui enflammaient tous les esprits d'un enthousiasme guerrier; on portait des toasts multipliés; bientôt chacun parlait, chantait et criait en même tems; peu à peu l'ivresse se mettait de la partie, et elle ne tardait pas à devenir générale. Alors les querelles commençaient, les bâtons se levaient; on se battait sous les tentes, on en sortait pour avoir un terrain plus vaste, et l'on ne voyait plus partout que des

scènes de tumulte et de désordre qui ne sauraient se décrire.

Les protestans ne manquent pas d'accuser de ces abus et de ces excès la religion catholique ; il est pourtant certain que le clergé catholique d'Irlande emploie tous les moyens possibles pour mettre fin à ces réunions tumultueuses, dont la dévotion n'est souvent que le prétexte, et, en 1818, le docteur Murphy, évêque de Cork, défendit même le pélerinage de Gougaun Barra.

On a remarqué que les eaux du Lee ne sont jamais troubles, même après les plus grandes pluies, jusqu'à Inchegeela, village situé à sept ou huit milles du lac, circonstance qu'il faut sans doute attribuer à la nature rocailleuse du lit sur lequel il coule.

En suivant le Lee depuis Inchegeela jusqu'à Cork, on rencontre ou l'on voit, à peu de distance, les ruines de plusieurs anciens châteaux forts, restes remarquables du tems où chaque petit chef était dans ce pays un souverain indépendant dans ses domaines. Les plus remarquables sont ceux de Carrinacurra et de Drumcaragh, construit par la famill O'Leary, qui, après

en avoir perdu et regagné plusieurs fois la possession, en fut définitivement privée par une sentence de confiscation rendue par Cromwell, en 1641; celui de Carrig à Phooky, ayant appartenu à celle de Mac-Carthy, et où une énorme tour de forme carrée offre encore dans son état de ruine un objet imposant; enfin celui de Carrig-Adrohid, appartenant jadis, suivant les uns, aux Mac-Carthy, et, suivant les autres, aux O'Leary. Ceux qui veulent concilier les deux traditions disent que les Mac-Carthy en firent présent aux O'Leary pour s'assurer leur fidélité : ce qui paraît d'autant plus vraisemblable que le clan des Mac-Carthy était le plus puissant de tous les environs.

Sur la rive méridionale de la Bride, qui se jette dans le Lee à Inniscarra, on voit l'abbaye de Kilcrea, fondée par Cormac lord Muskery, vers la fin du quinzième siècle, pour des Franciscains. La grandeur de cet édifice en fait le principal mérite, car l'architecture ne s'est pas mise en frais pour l'embellir. On y voit les tombeaux des principales familles qui florissaient jadis dans les environs, et une foule d'inscrip-

tions retracent les noms des Barrett, des Reardin, des Sweny, des Mac-Carthy, etc. On dirigea principalement mon attention sur le monument d'Arthur O'Leary, dont l'histoire offre des incidens qui pourraient fournir matière à plus d'un roman historique, et qui peuvent donner une idée de l'état dans lequel se trouvait l'Irlande le siècle dernier. C'est pour cette raison que j'en tracerai une esquisse très-abrégée.

Arthur O'Leary passa sa jeunesse au service de France. Il revint dans son pays natal, il y a environ cinquante ans, et le nom qu'il portait, joint à son mérite personnel, lui obtint tant d'influence parmi les paysans de tous les environs, qu'un riche voisin, nommé Morris, en devint jaloux et lui jura une haine mortelle.

O'Leary était connu comme excellent écuyer, et l'on savait qu'il avait le meilleur et le plus beau cheval qui fût dans le pays. Or, parmi les lois rendues contre les catholiques, il en existait une qui leur défendait d'avoir des chevaux dont la valeur excédât cinq livres sterling. Cette loi était tombée en désuétude; mais elle n'avait pas

été rapportée, et Morris résolut de la faire servir pour satisfaire sa haine.

Un jour qu'O'Leary se promenait, monté sur son excellent coursier, Morris, entouré d'un groupe d'amis, se présenta à lui et lui offrit cinq livres sterling de son cheval, car O'Leary était catholique, et, par conséquent, la prohibition s'étendait sur lui. Une querelle s'ensuivit, et ce dernier ne dut la vie qu'à la vitesse de l'animal qu'il montait.

Les ennemis d'O'Leary représentèrent cette rencontre comme un acte de rébellion contre les lois; le gouvernement le proscrivit, et sa tête fut mise à prix. Il n'en continua pourtant pas moins à se montrer publiquement dans tout le comté, ayant soin d'être toujours bien armé, et il poussa même l'audace jusqu'à entrer dans la ville de Cork, où il tira trois coups de pistolet contre Morris, qu'il aperçut à une fenêtre de sa maison.

Cet acte de violence rendit plus vives les poursuites qu'on faisait contre lui, et il fut obligé de se cacher, ce qui ne lui était pas difficile dans un pays où il n'existait pas un paysan qui

ne crût faire un acte méritoire et patriotique en lui donnant un asile. Il réussit ainsi pendant près de quatre ans à se soutraire à toutes les recherches ; mais enfin il fut surpris près de Macroom. Il parvint encore à s'échapper, laissa bien loin derrière lui ceux qui le poursuivaient, et, se croyant à une distance où il n'avait plus rien à craindre d'eux, il se retourna en agitant son chapeau en l'air pour les braver ; mais au même instant on fit feu sur lui, et il tomba mort le cœur percé d'une balle.



— N° XXV. —

LE PRÉJUGÉ VAINCU.

—

Malgré les efforts constans qu'a faits l'Angleterre, depuis qu'elle a subjugué l'Irlande, pour y établir le protestantisme ; malgré le système non interrompu de persécutions, de confiscations et de proscriptions, auquel elle a eu recours pour en extirper la religion catholique, elle n'a pu réussir à y propager les principes de Luther et de Calvin. Tout le midi de cette île est presque exclusivement catholique, et ce n'est guère que dans la province septentrionale d'Ulster qu'on trouve des protestans, autres que ceux qui occupent les places à la nomination du parlement. La raison de cette différence n'est pas difficile à découvrir. C'est dans l'Ulster que les Anglais ont d'abord affermi leur puissance

en Irlande ; ils y ont établi un grand nombre de manufactures ; des émigrations considérables y ont eu lieu tant d'Angleterre que d'Ecosse, et y ont importé la religion anglicane, le culte presbytérien, et les sectes sans nombre qui les subdivisent. Plus on avance vers le sud, plus on voit diminuer le nombre des protestans, et quand on entre dans la province de Munster, on n'en rencontre plus.

Il en résulte que les habitans de cette dernière province et ceux de l'Ulster, ont conçu, les uns contre les autres, des préventions qui vont jusqu'à une antipathie semblable à celle qui divise les Turcs et les Persans. Les *Orangistes* triomphent dans le nord, et les *Ribandmen* dans le midi, et une haine aveugle, des préventions sans fondement et une intolérance superstitieuse distinguent également les deux partis. Les préjugés cèdent pourtant quelquefois aux circonstances ; mais on ne pourrait en citer beaucoup d'exemples semblables à celui que je vais rapporter.

Sur la rive septentrionale du majestueux Shannon, une partie du comté de Clare, situé dans la province de Munster, forme une grande

langue de terre qui s'avance dans la mer, jusqu'à une distance de plusieurs milles, depuis Hag's-Head, jusqu'à Loop-Head. Entre ces deux points, et à environ six milles de Kilmurry, demeurait la veuve Fitzgérald. Dans un pays plus riche et plus policé, son humble habitation n'aurait pas attiré un seul regard ; mais dans le comté de Clare, où la maison du plus riche fermier n'est qu'une misérable cabane, tous les paysans des environs regardaient celle de mistress Fitzgérald comme une espèce de palais, et la montraient aux étrangers comme une réponse triomphante à tous les sarcasmes qu'on pouvait lancer contre la pauvreté du pays. Son peu d'élévation la mettait à l'abri des ouragans, fréquens sur cette côte ; les vieux arbres qui l'entouraient et le lierre qui en tapissait les murailles lui donnaient un air d'antiquité vénérable, et un jardin bien cultivé et rempli d'arbres fruitiers prouvait que ceux qui l'habitaient étaient, ou du moins avaient été, dans une situation plus prospère que les villageois du voisinage.

M. Fitzgérald descendait d'une longue ligne de respectables ancêtres, qui, depuis un tems

immémorial, avaient fait valoir eux-mêmes leur ferme de Nutgrove; mais il n'imita pas leur exemple. Il voyait que, depuis un certain tems, la vénération qu'on avait toujours eue en Irlande pour une généalogie remontant si haut qu'on ne pouvait en apercevoir le commencement, cédait à la considération qu'inspirait une fortune récemment acquise, et que la fierté de la naissance était éclipsée par l'orgueil de la richesse. Sa ferme ne pouvait lui fournir les moyens de s'élever à cette nouvelle importance qu'il désirait, surtout en repoussant, avec un esprit éminemment irlandais, le système d'amélioration que les Anglais avaient introduit dans la culture des terres : il loua donc sa ferme, alla s'établir à Limerick, et s'y occupa de spéculations commerciales.

La fortune le favorisa d'abord; ses premières entreprises réussirent; elles l'enhardirent à en former de plus importantes; il obtint du crédit et de la réputation dans le commerce, et il passa généralement pour un homme sage et prudent jusqu'au moment où sa banqueroute, annoncée dans la gazette, le fit regarder comme un fou et un extravagant. Le désappointement

est toujours en proportion de l'attente. Fitzgérald se réveilla de son rêve de brillante fortune, pour se trouver dans une pauvreté qu'il aurait pu éviter s'il se fût contenté de l'honnête médiocrité dans laquelle sa famille avait si longtems vécu. Ce choc était trop violent pour qu'il pût le supporter; une maladie aiguë l'emporta en quelques jours et le déroba à l'humiliation qui l'attendait. Sa veuve eut plus de courage; elle vendit la ferme, paya tous les créanciers, et il ne lui resta que quelques acres de terre avec la maison qu'elle occupait à Nutgrove avant les brillans projets de son mari, et où elle se retira avec ses deux enfans, Henry et Lucie.

Henry avait deux ans de plus que sa sœur, qui était alors dans sa dix-huitième année. Il avait reçu une bonne éducation; la littérature ne lui était pas étrangère, et, ce qui était encore plus important pour lui dans la situation où il se trouvait, il avait les connaissances nécessaires pour occuper une place dans une maison de banque ou chez un négociant. Il résolut donc de ne pas vivre dans l'oisiveté à Nutgrove, mais de chercher les moyens de se rendre utile à sa famille, et de s'avancer lui-même.

Après bien des démarches, et, grâce à l'intérêt que prit à lui un ami qu'il avait à Dublin, on lui proposa enfin une place de caissier chez un M. Mac-Arthur, riche fabricant de toiles, dont la manufacture était située à Ballymony, à douze milles d'Armagh, dans la province d'Ulster. Cette place était plus avantageuse qu'il n'aurait pu l'espérer; mais il fallait qu'il allât dans le nord; qu'il demeurât dans une famille protestante; qu'il vécût dans un canton où les Orangistes dominaient, et c'était un sujet de sérieuses réflexions tant pour lui que pour sa mère.

L'homme est esclave des circonstances; et celles dans lesquelles Henry se trouvait étaient assez impérieuses pour l'emporter sur ses préventions. Il se décida donc à accepter cette place, se promit d'éviter avec soin toute querelle de parti, toute controverse religieuse; et il se flatta que, quelque mépris que les protestans avec lesquels il allait vivre pussent avoir pour la religion qu'il professait, ils respecteraient sa modération. Sa mère, le voyant déterminé, eut grand soin de fortifier son esprit contre les attaques auxquelles elle supposait qu'il allait être

journellement exposé pour l'engager à renoncer à sa foi, et lui répéta bien souvent « qu'il ne sert à rien de gagner le monde entier si l'on perd son ame. » Sa sœur lui recommanda de lui écrire souvent, et lui prédit en souriant qu'il finirait par épouser une protestante.

Tous les objets prennent une teinte jaunâtre aux yeux de celui qui a la jaunisse. Pendant les premiers jours qu'Henry passa chez M. Mac-Arthur, il ne vit, dans la physionomie de tous ceux qui l'entouraient, que des traits d'Orangistes, quoique leur air de douceur et de bonté donnât un démenti formel à cette opinion. M. Mac-Arthur, quoique homme d'affaires, avait jusqu'à un certain point la légèreté d'esprit de ses compatriotes, et, quoiqu'il connût quelques catholiques qu'il aimait et qu'il estimait, il ne s'en croyait pas moins obligé, comme protestant, de les haïr en général. Il est vrai que toutes ses pensées se dirigeaient presque exclusivement sur les moyens de fabriquer ses toiles le plus économiquement possible; de leur donner la blancheur la plus parfaite, et d'en disposer ensuite de la manière la plus avantageuse; car, pour peu qu'il y eût réfléchi, il

avait assez de bon sens pour reconnaître qu'il était aussi absurde qu'injuste de haïr ses semblables, uniquement parce qu'ils professaient d'autres principes religieux que les siens, principes qu'il ne connaissait même pas. Il est pourtant à propos d'ajouter que cette haine existait dans sa tête plutôt que dans son cœur; qu'elle était spéculative et non pratique, et que personne ne pouvait être dans sa conduite plus tolérant, plus ennemi de toute persécution.

Tout avait réussi dans le monde à M. Mac-Arthur au delà de ses espérances. Il avait acquis une fortune considérable qui s'augmentait encore tous les jours; il jouissait d'une considération universelle; le seul malheur qu'il eût éprouvé était la perte de son épouse, qui était morte quelques années auparavant, en lui laissant dix enfans. Il en avait établi huit aussi avantageusement qu'il aurait pu le désirer, et les deux plus jeunes restaient avec lui. George, âgé de vingt-trois ans, était alors chargé de presque tous les détails de la manufacture, et Eliza, quoiqu'elle n'en eût pas encore dix-sept, était à la tête de la maison de son père, et l'aidait à en faire les honneurs. Son éducation n'a-

vait pas été plus négligée que celle de ses sœurs; mais, ayant été le dernier rejeton de la tendresse de ses parens, elle avait été ce qu'on appelle un enfant gâté, n'avait appris que ce qu'elle voulait et comme elle le voulait, et semblait aussi légère et aussi indomptable que le daim des montagnes. Elle se vantait d'être l'élève de la nature, et si le cœur le plus innocent et le plus généreux, le caractère le plus gai et le plus aimable, les traits les plus intéressans et les plus animés donnent des droits à ce titre, personne ne le méritait mieux qu'elle. Elle ne connaissait aucune espèce d'affectation; toutes les pensées de son cœur arrivaient à ses lèvres; sa gaîté s'exerçait sans jamais blesser personne, et elle n'employait son esprit que pour amuser les autres, sans le moindre désir d'obtenir des applaudissemens. « Juste ciel! s'écria Henry, après quelques jours de connaissance; quel dommage qu'elle soit protestante! »

L'hospitalité est le caractère général de tous les Irlandais. Dans le sud, on trouve une profusion qui bannit l'économie; dans le nord, une générosité qui ne va jamais jusqu'à l'extravagance. Dans le Munster comme dans l'Ulster,

les réunions sociales sont fréquentes ; mais dans la première de ces deux provinces, on sacrifie à l'ostentation, et dans la seconde on consulte davantage l'élégance : les habitans de l'une ne songent qu'à imiter la prodigalité de leurs ancêtres, sans s'inquiéter des suites qu'elle peut avoir ; ceux de l'autre, devant, pour la plupart, leur fortune au commerce, sont assez sages pour ne pas dissiper en folles profusions ce qu'ils doivent à une prudente industrie. Des réunions de famille, auxquelles étaient admis quelques étrangers, avaient souvent lieu chez M. Mac-Arthur ; Henry s'y vit accueilli avec franchise et amitié, et, s'il éprouvait quelque embarras quand la conversation tombait sur la politique ou la religion, ce qui est presque inévitable en Irlande, Eliza ne manquait pas de l'en tirer par une diversion ingénieuse, ou par une apologie charitable. Cette intervention, aussi généreuse qu'inattendue, fit qu'Henry examina de plus près Eliza, et, à chaque bonne qualité qu'il découvrait, à chaque nouvelle vertu qu'il reconnaissait en elle, il se demandait : « Comment est-il possible qu'elle soit protestante ! »

George Mac-Arthur et Henry Fitzgérald tra-

vaillaient toute la journée dans le même bureau; le premier rédigeant toute la correspondance commerciale, et le second tenant la comptabilité. George s'était fait recevoir de bonne heure dans la société des Orangistes; occupé du commerce dès son enfance, il n'avait eu que peu de tems à donner à la lecture, et le peu de livres qu'il avait lus étaient de nature à le confirmer dans les préjugés absurdes que ses compagnons lui avaient inspirés. Il avait lu l'histoire de Derry, dans Hume et Léland; l'idée d'intolérance et d'inhumanité était inséparable dans son esprit de celle du catholicisme; il accusait les *papistes*, nom que les protestans aiment à donner aux catholiques, d'être cruels et intolérans, et leur reprochait même de manquer de courage; il citait contre eux les batailles de Derry, de la Boine et d'Aughram, et il oubliait celles de Limerick, du Shannon, et de Wexford. Il avait appris à admirer la bravoure et l'énergie de Walker; mais il n'avait jamais entendu parler de la conduite héroïque de l'évêque catholique de Clonmel, lors du siége de cette ville par Clonmel. Il tournait en ridicule la vénération des

catholiques pour la vierge et les saints, et il croyait fermement à toutes les superstitions de son pays. Avec de tels sentimens, il s'attendait à trouver, dans le nouveau caissier de son père, une espèce de monstre papiste, et il eut peine à revenir de sa surprise, quand il fut obligé de lui reconnaître de la raison et de l'amabilité. Comme ses préjugés ne prenaient pas leur source dans son cœur, ils ne l'empêchèrent pas de rendre justice à son compagnon; et il ne se passa pas long-tems avant qu'Henry devînt son meilleur ami.

Eliza, de son côté, rendait de fréquentes visites au bureau dans lequel les deux amis travaillaient. Tantôt il lui fallait une plume ou du papier, tantôt elle avait quelque chose à demander à son père ou à son frère. La présence d'Henry ne la gênait nullement, car elle n'avait pas tardé à se familiariser avec lui. Quand les affaires du commerce appelaient M. Mac-Arthur à Armagh ou à Belfast, elle interrompait souvent la besogne du bureau, et, au lieu de s'occuper à faire des calculs et des lettres, les deux jeunes gens étaient obligés de danser et de

chanter avec elle. Les mélodies de Moore étaient ce qu'elle préférait; elle demandait souvent à Henry celle qui commence par

« Laissons là les points de croyance,
Mes amis, buvons à longs traits, etc. »

et elle riait de tout son cœur en lui faisant répéter ce dernier couplet.

« Faut-il fuir la belle hérétique
Dont les yeux ont su m'embraser,
Pour la volupté canonique
D'un plus orthodoxe baiser?
Non, ce serait sottise pure
Que de renoncer à mon choix:
L'amour, la valeur, la nature,
Se gouvernent par d'autres lois. »

L'amitié avait déraciné les préjugés, et il fut encore plus facile à l'amour de dissiper ceux d'Henry. Deux ans se passèrent ainsi, Ballymony présentant toujours une scène non interrompue d'industrie et de prospérité. A cette époque, les intérêts du commerce exigèrent que George partît pour New-York, sur un navire chargé d'une cargaison de toiles, et, pendant

son absence, Henry se chargea des fonctions de son ami et des siennes. Le bâtiment mit à la voile de Belfast, et doubla le cap de Land's-End le troisième jour; mais en ce moment une tempête furieuse le repoussa considérablement vers l'ouest; elle dura toute la nuit, et, au point du jour, on aperçut la côte méridionale de l'île d'Aran, tandis qu'un vent irrésistible poussait le navire vers celle de Loop-Head, où il toucha un des rochers à fleur d'eau qui bordent cette côte dangereuse. L'eau remplit la cale en un instant; le secours des pompes fut reconnu insuffisant; on jeta la barque à la mer; ceux qui purent y trouver place s'y précipitèrent à la hâte et s'éloignèrent du navire dévoué au naufrage, sans écouter les plaintes de leurs compagnons; mais à peine étaient-ils à cent toises, qu'ils furent engloutis sous les flots.

Cependant le navire, en coulant à fond, fut soutenu par les rochers, de manière que les vergues étaient encore à fleur d'eau, et le petit nombre de ceux qui y étaient restés, et parmi lesquels était George, n'eurent d'autres ressources que de s'y accrocher, ainsi qu'aux cor-

dages, et telle est la force quedonne à l'homme l'amour naturel de la vie, qu'ils y étaient encore suspendus par leurs doigts fortement serrés, quand ils ne conservaient plus aucune connaissance de l'état dangereux dans lequel ils se trouvaient, et que le délire se fût emparé de leur esprit. Quelques pêcheurs, témoins du naufrage, vinrent à leur secours, dès que la fin de la tempête leur permit de mettre leurs barques en mer, et, avec l'hospitalité irlandaise, ils se partagèrent entre eux les malheureux naufragés pour leur donner les soins dont ils avaient un pressant besoin.

Après avoir vu George passer deux jours dans une fièvre violente, la bonne femme a qui il était tombé en partage, convaincue que le vin était une panacée universelle contre toutes les maladies, alla en demander à mistress Fitzgérald. La bonne dame, craignant que le remède ne servît qu'à empirer le mal, chargea sa fille d'aller voir le malade, car il n'y avait pas de médecin à plus de vingt milles de Nutgrove. Lucie reconnut aisément que le jeune naufragé n'était pas un marin ordinaire; elle en eut la

plus vive compassion, et, pendant plusieurs jours, elle eut pour lui les soins d'une sœur. Pendant les intervalles de la fièvre, George avait remarqué plusieurs fois l'ange de charité qui lui donnait des soins. La beauté ne nous paraît jamais plus intéressante que lorsqu'elle s'occupe à nous secourir, et George était déjà épris de sa garde avant d'avoir recouvré assez de forces pour demander à qui il était redevable de sa conservation.

La fièvre se dissipa enfin, et mistress Fitzgérald, apprenant que le malade était en état d'être transporté, accompagna sa fille un matin pour l'inviter à venir passer sa convalescence à Nutgrove, où il serait moins mal logé, et où il pourrait plus promptement recouvrer ses forces et sa santé. Ce mot Nutgrove suffit pour lui apprendre qu'il était en présence de la mère et de la sœur, et elles ne furent pas moins surprises en apprenant que celui qu'elles avaient secouru était le fils de M. Mac-Arthur. Une fois à Nutgrove, sa convalescence fit des progrès rapides. Ses promenades, qui s'étaient d'abord bornées au jardin, s'étendirent bientôt jusqu'au verger,

et même jusqu'au bout de l'avenue, qui conduisait à ce qu'on appelait la grande route ; cependant il prétendait toujours être trop faible pour pouvoir marcher sans le secours de Lucie, quoiqu'il ne pût appuyer le bras sur le sien sans un tressaillement qui se communiquait à son cœur. Ses préjugés religieux étaient alors bien loin ; il s'était déjà promis de n'avoir jamais d'autre épouse que miss Fitzgérald ; mais quoiqu'il eût formé mille fois la résolution de lui avouer la passion qu'elle lui avait inspirée, sa langue se trouvait comme paralysée chaque fois qu'il voulait l'effectuer.

Comptant sur le bonheur qui avait accompagné toutes ses entreprises, M. Mac-Arthur avait négligé de faire assurer ses toiles. En conséquence, dès que sa santé le lui permit, George fit quelques démarches pour apprendre si l'on avait pu sauver quelque chose de la cargaison. Les gardes côtiers, à qui il s'adressa, lui apprirent que les paysans des environs, profitant de la marée basse, avaient pillé le navire avant qu'on eût pu prendre aucune mesure pour mettre en sûreté les marchandises. Il communiqua cette mauvaise nouvelle à mistress Fitzgérald, qui

chercha à le consoler, en lui disant que tout n'était peut-être pas perdu.

Le dimanche suivant, elle l'engagea à l'accompagner avec sa fille à la chapelle ; car, en Irlande comme en Angleterre, le nom d'église est réservé pour les bâtimens destinés au culte de l'église anglicane. Il y consentit, curieux de voir quelles étaient les cérémonies d'un culte dont il avait tant entendu parler, et il fut édifié de la piété et de l'attention de la congrégation nombreuse qui s'y trouvait réunie. Après l'Evangile, le prêtre se tourna vers ses paroissiens pour leur adresser un discours. Comme il parlait en langue du pays, pour se mettre à la portée de son auditoire, George ne put suivre parfaitement tout ce qu'il disait, mais il en comprit assez pour être assuré qu'il leur parlait du naufrage, et qu'il insistait sur la nécessité de la restitution.

Chacun connaît l'influence des prêtres catholiques en Irlande : pour peu qu'ils joignent d'adresse à l'exercice de leur autorité, il est très-rare qu'ils ne se fassent pas obéir. Au bout de quelques jours, George fut fort surpris d'obtenir, sans peine et sans embarras, la restitution de presque toute la cargaison. Quelques

individus allèrent même jusqu'à rendre une portion de la toile qu'ils s'étaient indûment appropriée, déjà métamorphosée en draps et en chemises. On croira peut-être que cette dernière circonstance est une fiction éclose dans le cerveau romanesque d'un hermite; mais c'est un fait, un fait constant, et qui pourrait être attesté par cent témoins dans les environs de Loop-Head.

Avant qu'il eût eu le tems d'annoncer cet heureux événement à son père, il en reçut un gros paquet qui contenait une lettre de M. Mac-Arthur à mistress Fitzgérald, dans laquelle il lui exprimait toute la reconnaissance des soins qu'elle avait pris de son fils, et la priait de permettre à miss Lucie d'accepter l'invitation qu'Eliza lui faisait dans une autre lettre de venir passer quelque tems à Ballymony, et de lui procurer le plaisir de faire connaissance avec celle à qui son frère était redevable du retour de sa santé. Lucie aimait passionnément Henry; il y avait deux ans qu'elle ne l'avait vu; et l'invitation fut acceptée.

En arrivant à Ballymony, Lucie fut aussi

surprise que l'avait été son frère, en se trouvant avec des protestans qui n'étaient ni intolérans, ni persécuteurs. Sa jeunesse, sa beauté, mais surtout sa douceur mêlée de gravité, en firent bientôt la favorite de toute la famille Mac-Arthur. Le vieux père lui-même, qui touchait alors à sa soixante-dixième année, ne put résister à son influence, et en devint sérieusement épris; mais ce fut d'un amour raisonnable, car, au lieu de songer à l'épouser lui-même, il résolut de la donner pour épouse à son fils, dont il ne connaissait pas encore les sentimens.

Un soir qu'il était seul avec ses deux enfans, « George, dit-il à son fils, la jeunesse aime la beauté, la vieillesse préfère le bon sens; mais on trouve en miss Fitzgérald la réunion de ces deux avantages. Si elle consent à vous accepter pour époux, et que vous n'ayez pas de répugnance à ce mariage, il ferait le bonheur du peu de tems qu'il me reste à vivre. » George tomba aux genoux de son père, et lui avoua que cette proposition comblait tous ses désirs. Mais avant qu'il eût eu le tems de se relever, Eliza, regardant Mac-Arthur en face, lui dit d'un air

malin : « Ne croyez-vous pas, mon père, que les qualités dont vous venez de faire l'éloge dans une femme seraient aussi une recommandation favorable pour un homme?

» — Sans contredit, ma chère, répondit le vieillard.

» — Et en ce cas, mon père, ne croyez-vous pas qu'Henry me conviendrait pour mari?

» — A vous, jeune folle! Et quel est l'homme de bon sens qui voudrait prendre pour femme une pareille étourdie?

» — Je vous assure, mon père, qu'encore hier soir Henry me disait que si je n'étais pas sa femme, il n'en aurait jamais d'autre, et je vous ai entendu bien des fois faire l'éloge de son bon sens.

» — Oui-dà! Eh bien, eh bien, laissez moi d'abord marier votre frère, et je verrai ensuite ce que je pourrai faire pour vous. »

L'attente ne fut pourtant pas aussi longue que les deux amans le craignaient, car, dès le lendemain de cette conversation, Henry apprit la nouvelle de la mort d'une vieille tante fort riche qui lui avait laissé tous ses biens, et le double mariage

eut lieu dès que le décorum le permit. George resta chez son père à Ballymony, où il continua à exercer son honorable industrie; Henry conduisit son épouse à Nutgrove, où, peu de tems après, il racheta la ferme de ses pères, et, quand l'un d'eux entend quelques mauvais esprit dénigrer la religion de son ami, il répond qu'il n'y a de bonne religion que celle qui inspire la tolérance et la charité, et que les protestans et les catholiques d'Irlande, pour s'aimer et s'estimer, n'ont besoin que de se mieux connaître.



— N° XXVI. —

FORÊTS SOUTERRAINES.

« Tout est sujet au changement ; les empires, les royaumes, les états, les provinces, dit quelque part le célèbre doyen Kirwan, le Massillon de l'Irlande ; Dieu, du sommet de son immutabilité, se joue de toutes les choses humaines, et, pour nous prouver combien peu nous devons nous y attacher, il a décrété que rien ne sera permanent ici bas, si ce n'est l'inconstance qui nous agite et nous tourmente. » Que l'Irlande ait été autrefois couverte de forêts, c'est un fait dont il est impossible de douter, et qui est attesté par une multitude de cornes d'élans qu'on y trouve, et de restes d'autres animaux qui vivent dans les forêts. Mais ce qui prouve que ces forêts en ont disparu dans un tems déjà bien éloigné de nous, c'est la sévérité des peines que

prononçaient les anciennes lois du pays contre quiconque couperait un arbre, un arbrisseau et même des broussailles appartenant à un autre, car une pareille rigueur ne peut avoir été occasionée que parce que les bois étaient déjà devenus rares, et qu'on voulait en prévenir la destruction totale. D'ailleurs les animaux dont on rencontre encore fréquemment les restes ont disparu d'Irlande depuis un tems immémorial.

Mais si la surface de l'Irlande n'est plus couverte de ces belles forêts qu'on voit en Suède et en Russie, la terre en recèle encore dans son sein, qui sont une nouvelle preuve de leur ancienne existence, et qui offrent un problème dont la solution a échappé jusqu'ici à toutes les recherches, un phénomène dont l'explication paraît presque impossible à trouver.

J'ai déjà parlé des marécages d'Irlande, qu'il ne faut pas prendre pour des amas de boue liquide. Ce sont de vastes terrains incultes, dans lesquels il est dangereux de s'engager sans bien les connaître, parce que dans le moment où vous vous trouvez sur un sol capable de vous supporter, vous pouvez être voisin d'un endroit présentant aux yeux la même apparence, et où vous

pourriez enfoncer jusqu'à mi-corps : ici la superficie n'offre qu'une croûte nue ; là elle est couverte d'herbes et d'arbrisseaux qui y croissent naturellement. On voit même quelquefois des bestiaux y paître, et leur instinct leur apprend à éviter les endroits dangereux.

Les terrains qui couvrent ces marécages portaient autrefois, pour la plupart, de superbes forêts, et ces forêts sont encore aujourd'hui ensevelies dans leur sein. Sous leur surface, à une profondeur plus ou moins considérable, on trouve les arbres renversés, conservant leurs branches, mais séparés de leurs racines, qui restent encore enfoncées dans le terrain, et qui semblent avoir été détachées par l'action du feu. La nature de la masse qui les couvre est tellement antiseptique, que les chênes, les sapins et les ifs qu'on y trouve constamment, et qui sont, depuis des siècles, dans cette situation, bien loin d'avoir perdu de la qualité primitive de leur bois, semblent l'avoir améliorée, et on les préfère en général aux arbres que le bûcheron vient d'abattre. J'ai vu de très-beaux escaliers, faits, ainsi que les rampes qui les garnissaient, avec le chêne déterré dans les marécages ; l'if

sert à faire des meubles, et le sapin s'emploie comme bois à brûler, et l'on en fait même des torches.

Les paysans, quand ils en obtiennent la permission du propriétaire du sol, sont dans l'habitude de faire des fouilles dans les marécages pour y chercher ces forêts souterraines. Comme je l'ai déjà dit, on n'en trouve point partout, mais le travail de ceux qui s'en occupent n'est jamais entièrement perdu, car la tourbe qu'ils coupent en creusant leur en offre une indemnité. Cependant, comme la tourbe se trouve partout à la superficie, pour ne pas avoir l'embarras de creuser inutilement, ils commencent par enfoncer de longues piques dans les parties du marécage où le sol est plus pénétrable, et ils sentent les troncs d'arbres quand ils ne sont pas enterrés à une trop grande profondeur. Alors ils ouvrent une large tranchée avec la certitude de rencontrer l'objet de leur recherche. Il arrive pourtant quelquefois que leur tranchée, au lieu d'être ouverte parallèlement aux troncs d'arbre, leur est transversale, et ils ne peuvent s'en emparer qu'en ouvrant d'autres tranchées à angles droits avec la première, et si leur nonchalance

ne leur permet pas de se livrer à ce nouveau travail, ils ont recours à la hache pour couper les portions d'arbres qui sont à découvert ; mais ils en retirent beaucoup moins de profit. Ils ont encore à vaincre d'autres obstacles ; tantôt l'eau remplit leurs tranchées ; tantôt elles sont comblées par l'éboulement des terres des deux côtés, et il en résulte que ceux qui suivent cette occupation y trouvent en général moins de profit que s'ils se livraient à tout autre genre d'industrie.

On trouve de ces marécages dans toute l'Irlande, mais leur étendue varie considérablement. Le plus grand est celui d'Allen, qui traverse plusieurs comtés et qui contient environ trois cent mille acres de terre. On y a trouvé de ces forêts souterraines partout où l'on a creusé à une profondeur suffisante. Lorsqu'on creusa le lit du canal royal, qui devait traverser le marécage de Cappagh, entre Dublin et Kilcock, on y trouva, à environ vingt-six pieds, de superbes sapins qui semblaient avoir été plantés en avenues régulières. En dessous était un marécage semblable à celui qui les couvrait, et, à quatorze pieds plus bas, on trouva une couche de chênes placés sur une terre solide. Le marécage de

Monela, situé à quelques milles de celui d'Allen, offre un phénomène encore plus singulier, car on y a trouvé trois forêts successives, séparées par autant de couches de tourbe, la première à une profondeur de dix à quinze pieds de la superficie, et les deux autres à une distance à peu près égale.

On ne peut concevoir le moindre doute que ces forêts, ensevelies à dix, vingt et quarante pieds dans les entrailles de la terre, n'en aient autrefois décoré la surface. Mais combien de siècles se sont-ils écoulés depuis que la première forêt du marécage de Monela y a été engloutie; qu'une seconde lui a succédé pour la suivre, et à été remplacée par une troisième qui a eu le même sort? Par quelle étonnante convulsion de la nature, soit subite, soit progressive, ces chênes habitans des airs se sont-ils trouvés assimilés aux métaux que la terre cache dans son sein? La nature a-t-elle fait jaillir de ses réservoirs des matières qui ont formé la tourbe qui les couvre; ou les eaux de la mer ou des torrens les ont-elles couvertes en entraînant avec elles un limon, qui, en se desséchant, a formé la croûte épaisse sous laquelle elles sont enterrées?

Mais quelque solution que la physique puisse trouver pour ces premières questions, celles qui restent sont encore plus difficiles à résoudre. Pourquoi ces arbres n'ont-ils pas conservé leur position verticale, soit que la matière qui les couvre soit sortie de la terre, et se soit élevée progressivement le long de leurs troncs, soit qu'elle soit tombée sur leurs branches et ait comblé peu à peu tout l'intervalle qui les séparait du sol? Pourquoi sont-ils tous uniformément couchés dans une position horizontale ? Mais surtout pourquoi, sans une seule exception, dans quelque partie de l'Irlande que ce soit, les racines de ces arbres restent-elles enfoncées dans la terre, tandis que les troncs qui en sont détachés semblent en avoir été séparés par l'action du feu? Dira-t-on que les matières qui les ont couverts avaient une force ignée ou corrodante capable d'opérer cette séparation, et de laisser les marques qu'on y voit encore, après un espace de tems qui excède tous les calculs de l'imagination? Mais pourquoi l'action de ces matières, quelle que soit la nature qu'on veuille leur supposer, ne s'est-elle fait sentir qu'à un seul endroit du tronc, à celui où il a été séparé de la

racine? On dira peut-être que, dans quelques parties de la Suède, les paysans, au lieu d'employer la hache pour abattre de gros arbres, allument un grand feu autour du tronc et le font tomber par ce moyen. Mais il est impossible de supposer que les anciens habitans de l'Irlande en aient fait autant, et la raison en est toute simple. On ne peut avoir que deux motifs pour abattre une forêt; le premier, c'est le besoin qu'on peut avoir de bois, soit pour brûler, soit pour construire; mais, dans aucun de ces deux cas, on ne laisse sur la terre les arbres qu'on a abattus, n'importe qu'on ait employé, pour les abattre, le feu ou la coignée. Le second, c'est le désir de rendre à la culture le terrain qu'elle couvre; alors non-seulement on enlève les arbres abattus, mais on en extirpe avec soin toutes les racines. Aucune de ces suppositions ne peut donc servir à résoudre ce problème, et comme il ne convient pas à un humble hermite de Cunnemarra de chercher à expliquer ce qu'il ne peut comprendre, je me bornerai à dire avec Pline qu'il existe dans la nature *multa incognita, multa abscondita*.

On regarde en général les marécages comme

une masse de putréfaction exhalant des miasmes pestilentiels, funestes à la santé de ceux qui en habitent les environs. Il n'en est pas ainsi de ceux d'Irlande. Aucune maladie endémique ne règne dans leur voisinage, et ceux qui y demeurent jouissent d'une santé aussi vigoureuse, aussi florissante que les habitans des autres parties de cette île. Bien loin que ces marécages soient malsains, ils semblent doués d'une vertu conservatrice, ce que prouvent non-seulement les arbres qui y sont enterrés depuis des siècles, et dont le bois n'a subi aucune détérioration; mais divers autres corps qu'on y a trouvés de tems en tems, et qui s'y sont également bien conservés, des ornemens d'or et d'argent pour les bras, les jambes et la tête, d'une forme inconnue, mais travaillés avec un art qui donne une haute idée du goût et de l'adresse des anciens Irlandais; des cors de chasse en cuivre, des morceaux de cuir, des souliers; on y a même trouvé le corps entier d'un homme aussi bien conservé que s'il eût été embaumé.

La tradition cite plusieurs exemples de marécages qu'on a vus se mouvoir et changer de

place. Le dernier arriva le 7 juin 1697, près de Charleville, dans le comté de Limerick. Quelque tems auparavant on entendit dans la terre un bruit sourd semblable à la fin d'un éclat de tonnerre; l'air fut agité par des vents qui soufflaient en directions opposées; enfin, à sept heures du soir, un marécage, qui s'étendait du nord au sud, se souleva avec un mouvement semblable à l'ondulation des vagues, se dirigea vers des prairies qui étaient sur un des côtés, et les couvrit jusqu'à la hauteur de seize pieds. On explique ce phénomène en l'attribuant à un immense volume d'eau qui sortit tout à coup avec violence du sein de la terre, et entraîna le marécage qui la couvrait. Si la prairie eût été un bois, les arbres auraient pu être brisés et renversés; mais en admettant que telle ait été la formation des forêts souterraines d'Irlande, rien n'explique les traces de feu qu'on remarque uniformément à l'endroit où le tronc a été séparé de la racine.

C'est un fait assez remarquable que le plus grand nombre de ruines de couvens, de prieurés et d'abbayes qu'on voit en Irlande, et il s'y

en trouve beaucoup, sont dans les environs des marécages. On n'aurait pas choisi cette situation si elle eût été jugée insalubre.

Depuis un certain tems on a commencé à rendre à la culture quelque portion de marécages, et l'essai a réussi. Le sol que couvre la tourbe ne manque pas de fertilité quand on l'en a dégagé; mais il faut avoir le plus grand soin de le tenir bien sec par des fossés et des canaux, sans quoi il ne tarde pas à reprendre sa première nature de marécage.



— N° XXVII. —

TURNCOAT WATT,

OU

L'APOSTAT.

Johnson a dit avec raison qu'on peut croire à la sincérité du protestant qui se fait catholique, parce qu'il n'est obligé de renoncer à aucun des points de son ancienne croyance, et qu'il n'a besoin que d'y en ajouter quelques autres; mais qu'on peut suspecter les motifs du catholique qui devient protestant, parce qu'il faut qu'il abjure les dogmes et les principes qu'il avait jusqu'alors regardés comme sacrés. En général, on voit en Irlande très-peu de catholiques embrasser le protestantisme, et leur apostasie est presque toujours occasionée par l'intérêt plutôt que par la conviction. L'histoire suivante en fournira un exemple.

Le village de Ballyburn est situé dans la partie septentrionale du comté de Connaught, à peu de distance d'Iniscrone. Les habitans en sont catholiques, à l'exception du receveur des taxes, du collecteur des dîmes, du constable, du juge de paix et du ministre protestant payé par le gouvernement anglais pour être un pasteur sans troupeau; aussi ne croit-il pas devoir s'astreindre aux règles canoniques de la résidence, et il est presque inconnu dans sa paroisse. Le père O'Sullivan, au contraire, avait un grand nombre d'ouailles, qui se réunissaient d'autant plus volontiers dans sa chapelle le dimanche, qu'ils savaient que le sermon du bon prêtre ne les y retiendrait pas trop long-tems. La foi du charbonnier était celle du père O'Sullivan, et il n'exigeait d'autre profession de la part de ses paroissiens que le *credo quia credo*. Une courte exhortation sur quelque point de morale lui tenait lieu des longs discours dogmatiques des prédicateurs protestans; il n'exigeait pas à la rigueur le paiement de ce qui lui était dû pour les baptêmes et les mariages, quand il s'agissait de conférer ces sacremens à des pauvres, et, ne dédaignant pas de prendre place, le diman-

che, à la table des villageois, et de partager leur humble chère, il buvait leur *potteen* sans s'informer s'il avait été distillé en fraude.

Le pasteur et le troupeau vivaient ainsi mutuellement satisfaits l'un de l'autre; mais la paix générale fut enfin troublée par un événement imprévu. Un M. Graham, homme d'une quarantaine d'années, acheta un domaine situé sur le territoire de Ballyburn, et vint s'y établir avec ses deux sœurs, qui avaient quelques années de moins que lui, et une pupille âgée de dix-huit ans, nommée Sophie Lindsay, et qui, à sa majorité, devait avoir une assez belle fortune. On aurait pu prendre Sophie pour un être d'un autre monde, que le hasard aurait jeté dans celui-ci, car elle avait la beauté et la piété d'un ange; mais élevée par ses cousines dans les principes sévères et outrés du méthodisme, elle avait contracté tout l'enthousiasme, et l'on pourrait dire la dévotion frénétique de cette secte; elle était absorbée dans les méditations d'une vie contemplative, et croyait que tout instant qui n'était pas employé à des réflexions religieuses était perdu pour ce monde et pour l'éternité.

M. Graham partageait le zèle et les opinions

de ses sœurs, et il était comme elles possédé de la manie du prosélytisme. Quoiqu'il n'eût pas encore réussi à convertir un seul individu aux dogmes de sa secte, il crut que sa nouvelle situation à Ballyburn pouvait lui procurer plus de succès. Les vieux papistes, pensait-il, sont trop enracinés dans leurs préjugés et leurs superstitions pour écouter la voix de la raison, mais il sera plus facile de la faire entendre aux enfans. En conséquence, il fit bâtir une école près de sa maison, prit chez lui un ministre méthodiste pour prêcher, instruire et convertir; congédia tous ceux de ses domestiques qui n'appartenaient pas à cette secte, et promit monts et merveilles aux paysans qui enverraient chez lui leurs enfans pour y recevoir leur éducation.

Tous les efforts de M. Graham furent infructueux; les pieuses exhortations de ses deux sœurs, et même les aumônes charitables de Sophie n'eurent pas de succès; l'école resta déserte, et les sermons du prédicateur méthodiste n'eurent pour auditeurs que les membres de la famille Graham. C'était un endurcissement qu'on ne pouvait attribuer qu'à l'influence du père O'Sullivan sur ses ouailles, et, à compter de ce

moment, des bruits scandaleux commencèrent à se répandre sur sa conduite dans tous les environs. On lui reprochait de négliger l'instruction religieuse des paysans, d'être trop familier avec eux, de rentrer souvent chez lui le dimanche soir, *non compos mentis*, quand il avait dîné chez eux : ces propos, vrais ou calomnieux, arrivèrent jusqu'aux oreilles de l'évêque catholique, et, comme il ne faut pas que l'épouse de César soit même soupçonnée, le prélat suspendit de ses fonctions le pauvre O'Sullivan, et nomma un autre prêtre pour les remplir.

Les habitans de Ballyburn ne concevaient pas trop que l'évêque eût le droit de les priver d'un pasteur auquel ils étaient attachés, et dont ils étaient satisfaits ; du moins, pensèrent-ils, il n'a pas celui de nous forcer à en accepter un autre, et, en conséquence, ils résolurent de s'opposer à l'installation du nouveau prêtre. Le dimanche où M. Kéhoé devait prendre possession de l'église, ils se réunirent devant la porte, la fermèrent et se disposèrent à lui en disputer l'entrée. Un d'entre eux, nommé Watter Murrough, plus communément appelé par abréviation Watt Murrough, était celui qui montrait le

plus d'ardeur, et, le dos appuyé contre la porte de l'église, il semblait dire au nouveau prêtre quand il arriva : « Vous n'entrerez dans le sanctuaire qu'en me marchant sur le corps. »

M. Kéhoé avait été élevé au séminaire de Mainooth. Il avait autant de fermeté d'ame que de piété, et il connaissait parfaitement l'esprit des paysans irlandais, et leur respect habituel pour quiconque a reçu le caractère de la prêtrise. Il s'avança au milieu de ses ouailles réfractaires, se fraya un chemin jusqu'à la porte de l'église, et Watt Murrough refusant de quitter son poste, il le prit par les épaules, le poussa de côté, demanda d'un ton d'autorité la clé de la porte, qu'on n'osa pas lui refuser, et, l'ayant ouverte, il adressa aux paysans avec douceur quelques remontrances sur leur conduite. Watt lui répondit avec insolence, et M. Kéhoé, qui était arrivé à cheval, levant la houssine qu'il tenait encore en main, lui en appliqua quelques coups sur les épaules et entra dans l'église.

Mes lecteurs seront portés à croire que cet événement assura la victoire à M. Graham ; que tous les habitans abandonnèrent la chapelle catholique et coururent écouter le prédicateur mé-

thodiste. Point du tout. M. Kéhoé joignait le bon sens à l'éloquence, l'esprit à l'érudition; il ouvrit lui-même une école chez lui pour l'instruction des enfans de ses paroissiens, et il obtint bientôt d'eux autant d'estime et d'amitié qu'en avait jamais obtenu le père O'Sullivan, et peut-être même plus de respect. Cependant son arrivée fut suivie d'un petit événement qui fut un grand triomphe pour la famille Graham.

Watter ou Watt Murrough tenait la seule boutique qui existât à Ballyburn, et cependant les profits en étaient forts modiques, car il lui fallait six semaines pour débiter une carotte de tabac, six mois pour se débarrasser d'une grosse de rubans de fil. Aussi ne changeait-il jamais un schelling sans le balancer un quart-d'heure sur son doigt du milieu, et sans le regarder bien des fois comme un ami à qui l'on regrette de faire ses adieux. Il avait trente ans, et, depuis plusieurs années, il songeait à se marier; mais le mariage était pour lui une spéculation dans laquelle l'amour n'entrait pour rien. Parmi les jeunes personnes de sa connaissance, les unes lui avaient été refusées parce qu'elles étaient trop riches, et il en avait refusé d'autres parce

qu'elles ne l'étaient pas assez. Enfin il avait consulté le père O'Sullivan, qui lui avait proposé une de ses nièces, à qui il promit de donner en mariage une somme qui satisfît les vues intéressées de Murrough. Le mariage fut fixé aux fêtes de Pâques suivantes, car Watter n'était pas homme à prendre une femme dont la dot ne consisterait qu'en promesses, et le bon père ne pouvait compléter la somme qu'il devait donner à sa nièce que lorsqu'il aurait reçu ses offrandes pascales.

Mais avant cette époque arriva la suspension du père O'Sullivan, et ce fut cette circonstance qui inspira à Murrough l'esprit d'opposition si décidé qu'il avait montré à l'installation de M. Kéhoé. On juge bien qu'il ne songea plus à ce mariage; mais il songea long-tems aux coups de houssine qu'il avait reçus en cette occasion, et aux reproches que lui firent ensuite les paysans de la manière insolente dont il avait parlé à leur nouveau prêtre, et ce furent deux puissans motifs qui le convertirent au méthodisme. Il possédait pourtant à un degré trop éminent l'adresse qui caractérise les Irlandais, pour vouloir que cette conversion parût trop subite.

M. Graham entrait quelquefois dans sa boutique, et, suivant l'esprit de sa secte, il ne pouvait acheter deux onces de tabac, ou une main de papier sans y mêler quelque pieuse éjaculation. Watt feignit de désirer savoir quels étaient les points de différence entre sa croyance et celle de M. Graham; celui-ci ne voulut pas perdre cette occasion de triompher de M. Kéhoé en lui enlevant une de ses ouailles; il travailla avec ardeur à la conversion du néophyte, lui fit des visites fréquentes, et, à chaque entrevue, il paraissait avoir déraciné un des vieux préjugés de Murrough. Enfin le rusé marchand avoua qu'il était convaincu, mais que l'intérêt le retenait encore dans son ancien bercail; car, s'il embrassait le méthodisme, il ne lui resterait pas une seule pratique dans tout le village. Cette objection parut un peu mondaine à M. Graham; mais pour la faire disparaître il donna une ferme à loyer à son disciple docile, à des conditions avantageuses, lui promit que s'il perdait la pratique des pauvres paysans du village, il gagnerait celle de tous les riches protestans des environs, et lui donna des lettres de recommandation pour des marchands de Dublin, qui lui fournirent à

crédit de quoi mettre sa boutique sur un pied plus respectable. Quinze jours après Murrough fit abjuration publique et solennelle du catholicisme entre les mains du ministre méthodiste, qui demeurait chez M. Graham.

L'entrée des Gaulois dans Rome, celle des Turcs dans Constantinople, celle des armées combinées de l'Europe dans Paris, causèrent probablement moins de commotion dans ces trois villes que n'en occasiona dans le village de Ballyburn l'apostasie de Watt Murrough. Chacun l'évita comme s'il eût été frappé de la peste; personne n'entra plus dans sa boutique; les vieillards baissaient la tête d'un air consterné, et se détournaient quand ils le rencontraient dans la rue; les enfans le montraient au doigt; les femmes se privaient de thé plutôt que d'en acheter chez lui, et les jeunes gens ne le désignèrent plus que par le sobriquet de *Turncoat* Watt *, nom qu'il conserva tant qu'il resta dans le vil-

* On donne ce nom à ceux qui renoncent aux principes qu'ils ont autrefois professés, soit en religion, soit en politique. Le mot *Turncoat* signifie littéralement un homme qui retourne son habit, qui le met à l'envers.

lage. Enfin le dimanche suivant, après la messe, tous les habitans se réunirent en procession solennelle pour promener dans toutes les rues du village un mannequin de paille couvert d'un costume semblable à celui que Watt portait habituellement, et qu'ils finirent par brûler sur la place publique au milieu des acclamations générales de tous les spectateurs.

Watt ne fit que rire de toutes ces démonstrations d'indignation publique, car il voyait s'accroître chaque jour sa fortune et son importance. Son apostasie lui avait valu non-seulement la protection déclarée de M. Graham, mais les bonnes grâces du petit nombre de protans qui se trouvaient à plusieurs milles à la ronde, et qui l'indemnisèrent amplement des pertes que lui faisait éprouver le ressentiment de ses anciennes pratiques. Grâce à leur influence, il fut nommé successivement constable de la paroisse et ensuite de la baronnie, puis suppléant du juge coroner *. On créa même pour lui une

* On nomme juge coroner, l'officier public chargé de faire une enquête sur les causes de toute mort subite ou violente, probablement parce qu'il juge *cum coronâ populi.*

place de directeur de la poste à Ballyburn, quoiqu'il n'y arrivât pas deux lettres par mois.

Mais, malgré cette victoire, l'école de M. Graham restait déserte, et il voyait chaque jour passer devant sa porte tous les jeunes garçons du village pour se rendre à celle de M. Kéhoé. Il eut même la mortification d'en voir établir une autre pour les filles, grâce à la bienfaisance d'une riche dame catholique. Cependant il ne se relâchait pas dans ses efforts pour faire des prosélytes, et il était secondé par le zèle de ses sœurs et de sa pupille, qui distribuaient aux paysans des Bibles et des Traités religieux que ceux-ci acceptaient à cause des autres présens qui les accompagnaient, et dont ils se servaient utilement ensuite pour allumer leur feu. Sophie Lindsay était celle qui obtenait en apparence le plus de succès; sa beauté, sa jeunesse et sa douceur faisaient qu'on l'écoutait avec patience et complaisance, et elle attribuait à la conviction le silence avec lequel on entendait ses raisonnemens, tandis qu'il n'avait pour cause que le respect et la compassion qu'elle inspirait. Mais les deux sœurs Graham n'obtenaient pas la même déférence, et, quand elles entamaient une controverse religieuse, il était

rare qu'elles en sortissent à leur honneur; car les paysans irlandais ne répondent à une question qu'en en faisant une autre, et elles se trouvaient souvent dans l'impossibilité d'y répondre.

Trois ans se passèrent ainsi; Turncoat Watt continuait à prospérer; il était reçu chez M. Graham, et le bruit courait même qu'il épouserait une de ses sœurs. Mais on reconnut enfin la fausseté de cette conjecture, en apprenant un beau matin que miss Lindsay avait quitté, pendant la nuit, la maison de son tuteur; que Watt avait également disparu du village, et qu'on les avait rencontrés ensemble dans une chaise de poste sur la route de Dublin, où ils se marièrent en y arrivant. M. Graham fut doublement courroucé de ce trait d'ingratitude, car il avait des projets pour lui-même sur la main de sa riche pupille, et, se voyant à Ballyburn exposé à la dérision générale, il vendit son domaine et alla s'établir avec ses sœurs dans un autre canton, où ils sont encore tous trois possédés, dit-on, d'une pieuse rage pour la conversion des catholiques, quoique leurs efforts n'y soient pas couronnés de plus de succès.

Turncoat Watt, ou Watter Murrough ne reparut plus à Ballyburn. J'ignore ce qu'il devint

ensuite, et je présume que mes lecteurs s'en inquiètent tout aussi peu que moi. La conclusion qu'ils peuvent tirer de cette histoire, sans crainte de se tromper, c'est que le petit nombre de conversions de la religion catholique, à celle protestante, qu'on voit en Irlande, ont presque toujours pour motif secret l'intérêt ou l'ambition.



— N° XXVIII. —

LES TOURS RONDES.

Les antiquités que renferme l'Irlande ne remontent pas à une époque aussi reculée que celles de l'Italie et de la Grèce ; mais il n'existe aucun pays où l'on en voie un si grand nombre. On y trouve encore aujourd'hui les ruines de sept à huit cents édifices autrefois consacrés au culte catholique, couvens, abbayes, prieurés, églises, chapelles, et les châteaux ruinés y sont peut-être encore plus nombreux, car, du haut de certaines élévations, j'en ai quelquefois aperçu une douzaine. Toutes ces ruines sont encore aujourd'hui dans le même état où on les voyait il y a cent cinquante ans, ou, si elles ont subi quelque nouvelle dégradation, elle est l'ouvrage du tems et non celui de la main des hommes ; car le paysan qui habite dans leur voisinage et qui a besoin de se bâtir

une chaumière se garde bien d'y prendre une pierre pour la faire servir à sa construction. Il regarde ces ruines avec un respect religieux ou avec une crainte superstitieuse, parce qu'il attribue la fondation de ces édifices renversés tantôt aux diables, tantôt aux fées, quelquefois aux anciens héros du pays, et plus souvent encore à quelqu'un des dix mille saints dont l'Irlande a été la patrie.

La gloire d'avoir couvert l'Irlande de ruines doit se partager entre les Anglais et les naturels du pays. Ce sont les Anglais qui, dans leur zèle furieux pour le protestantisme, à peu près semblable à celui des musulmans pour la foi de leur prophète, ont détruit les édifices qui servaient au culte catholique ; mais c'est aux Irlandais eux-mêmes qu'est due la destruction des châteaux forts.

Avant la conquête de leur île par les Anglais, les Irlandais ne connaissaient pas l'usage des places fortes. Leurs chefs les plus puissans habitaient des chaumières semblables à celles qu'habitent encore aujourd'hui les paysans, ou qui, du moins, n'en différaient que par leur grandeur. Les conquérans, après avoir usurpé les

possessions des naturels du pays, ne pouvant s'y maintenir que par la force, construisirent des châteaux pour se défendre plus aisément contre leurs attaques, et, toutes les fois que ces attaques réussissaient, le vainqueur, au lieu de s'établir dans la forteresse du vaincu, ne songeait qu'à la détruire.

En général, les chefs irlandais préféraient vivre dans les bois et sur les montagnes, plutôt que de s'enfermer entre les murs de châteaux fortifiés. Sir John de Courcy, un des premiers Anglais qui s'établirent en Irlande, y ayant construit un grand nombre de châteaux, en donna deux à un chef nommé Mac-Mahon, pour se concilier son amitié; mais dès que celui-ci en fut en possession, il les fit abattre, en donnant pour raison qu'il aimait mieux de la terre que des pierres. Long-tems après, en 1584, des chefs irlandais, qui s'étaient emparés de quelques châteaux forts, les avaient conservés parce qu'ils en avaient enfin reconnu l'utilité; mais ils avaient fait construire tout à côté une chaumière en terre, suivant l'usage du pays, et ils y demeuraient tant qu'ils étaient en paix.

On reconnaît encore aujourd'hui le même

esprit dans les paysans d'Irlande. Si un propriétaire place un fermier dans une maison couverte en tuiles, le premier soin de celui-ci est d'en découvrir le toit pour y substituer du chaume, et, si on lui en demande la raison, il répond que les tuiles sont trop froides Et cependant sa couverture en chaume est faite avec tant de négligence que le vent et la pluie passent à travers.

La plupart de ces châteaux, qu'on disait forts dans un tems où la science de l'artillerie était encore dans son enfance, ne consistaient qu'en une tour carrée, élevée de trois ou quatre étages, dont chacun n'était composé que d'une seule pièce, autour de laquelle des espèces de cellules, pratiquées dans l'épaisseur des murs, servaient de chambres à coucher. Ce fut principalement le règne d'Elisabeth qui vit la destruction de la plupart de ces édifices.

La vue de ces ruines inspire naturellement la mélancolie; mais elle n'excite jamais l'admiration. Les plus belles abbayes n'offraient qu'une masse énorme et confuse de bâtimens massifs, souvent sans ornemens et toujours sans goût; les architectes qui les ont construites ne consultaient d'autres règles que leur imagination froide

ou déréglée, et l'on remarque souvent dans le même bâtiment les particularités qui distinguent les genres d'architecture grec et mauresque, saxon et gothique.

Mais il existe en Irlande d'autres monumens beaucoup plus curieux et d'une antiquité si reculée qu'on ne peut ni fixer la date de leur construction, ni déterminer bien précisément à quel usage ils étaient destinés. Je parle ici de ce qu'on appelle les *Tours rondes*, dont on compte encore plus de soixante en Irlande, et dont la forme, la grandeur et la construction se ressemblent tellement, qu'on serait tenté de croire qu'elles sont l'ouvrage du même architecte.

La hauteur de ces tours varie de quatre-vingt-dix à cent trente pieds; l'épaisseur des murs de deux à quatre; la circonférence de la base de quarante-cinq à soixante, et le diamètre de l'édifice diminue progressivement en s'approchant du sommet, qui se termine ordinairement en forme de cone. La porte en est toujours située à une certaine distance du sol, au moins à neuf pieds, et quelquefois à vingt-quatre; il est donc probable qu'on n'y entrait que par le moyen d'une échelle. Elles sont construites en pierres

taillées et assemblées avec grand soin, et jointes ensemble par un ciment très-dur. Quelques-unes de ces pierres, faisant saillie dans l'intérieur à diverses hauteurs, semblent avoir été destinées à soutenir un plancher pour les diviser en étages, et cette division paraît même encore plus clairement indiquée dans quelques-unes par une ceinture de pierres, se projetant à l'extérieur. On en compte cinq à la tour d'Ardmore. Ces édifices sont éclairés par un petit nombre d'ouvertures fort étroites ; mais elles sont plus larges dans ce que j'appellerai le dernier étage, et, en cet endroit, il s'en trouve ordinairement quatre. Cependant ces tours sont complètement vides à l'intérieur, et il n'y reste rien qui puisse prouver positivement qu'elles aient été divisées autrefois en divers étages, ni même qu'il s'y soit trouvé des escaliers pour monter jusqu'au sommet. Une de ces tours, celle d'Ardfert, s'écroula tout á coup, il y a trente ou quarante ans, et une circonstance assez singulière, c'est que toutes les pierres tombèrent dans l'intérieur, et formèrent un amas de ruines sur le sol même qu'elle occupait.

L'origine de ces Tours rondes est couverte

d'autant et peut-être même de plus d'obscurité que celle des pyramides d'Egypte. Les paysans qui habitent quelqu'un de ces bâtimens ont toujours quelque légende qui en attribue la construction au diable ou à un saint, à une fée ou à un géant, à qui il n'en a coûté qu'un seul jour de travail. Un fait certain, c'est que ces tours existaient lors de l'invasion de l'Ecosse par Henri II, et, comme il est impossible de supposer qu'elles aient été construites par un peuple dont les chefs mêmes n'avaient d'autres demeures que des huttes de terre, il est nécessaire d'en fixer la fondation à une époque beaucoup plus reculée.

On juge bien que les antiquaires n'ont pas manqué de s'exercer sur un aussi beau champ, et que la question de savoir qui a élevé ces tours, quand elles ont été construites, à quel usage elles étaient destinées, les a souvent occupés. Mais c'est ici le cas d'appliquer l'adage *quot capita, tot sensus*, et leurs diverses conjectures, n'étant appuyées sur aucun fait, il est encore permis d'en former d'autres, qui n'approcheront peut-être pas davantage de la vérité.

Les uns en reculent l'origine jusqu'avant l'ère chrétienne, et supposent que ces bâtimens furent

érigés pour placer le feu sacré sur leur sommet, et l'exposer de plus loin à la vénération de ses adorateurs ; les autres en attribuent la fondation aux anciens chefs du pays, qui, suivant eux, plaçaient des sentinelles sur le haut pour être avertis à tems de tous les mouvemens de leurs ennemis ; la plupart en font honneur aux premiers missionnaires qui introduisirent le christianisme en Irlande, et cette opinion est peut-être la plus vraisemblable, car ces missionnaires, venant de pays où les bâtimens en pierres étaient en usage général, ont pu avoir l'idée d'en élever de semblables dans une île où ils étaient inconnus. Il est pourtant difficile d'expliquer comment ils ont pu trouver des architectes et des ouvriers capables d'ériger ces édifices avec une solidité qui a résisté aux efforts de tant de siècles.

Quoi qu'il en soit, et en admettant la vérité, ou la possibilité de ce fait, il reste à expliquer quel motif eurent ces missionnaires pour faire construire ces tours, et ici nous avons encore des opinions divergentes. On suppose, d'une part, que ces tours étaient des piliers au haut desquels se retiraient, comme saint Siméon Sty-

lite, de pieux anachorètes qui voulaient se livrer au jeûne, à la prière et à la méditation; d'un autre, que c'étaient des lieux de pénitence, où l'on enfermait, à un étage plus ou moins élevé, suivant la nature de leur crime, ceux qui étaient coupables de quelque contravention aux canons de l'église; enfin d'autres supposent que ces tours étaient destinées à servir de beffroi, et qu'une cloche était suspendue dans la partie la plus élevée, pour appeler les fidèles à la prière.

Plusieurs circonstances se réunissent pour donner quelque probabilité à cette dernière conjecture. D'abord toutes ces tours se trouvent dans le voisinage immédiat de quelques églises, auxquelles elles pouvaient servir de clocher, supposition d'autant plus permise qu'on trouve encore en Danemarck et en Suède un grand nombre d'églises dont le clocher, quoiqu'il ne soit pas en forme de tour ronde, en est entièrement détaché. Ensuite le haut de ces édifices se terminant par un cone fermé ou par une plateforme, quoique la plupart soient découverts aujourd'hui, les ouvertures plus larges et plus multipliées qui se trouvent dans la partie supérieure des murs, semblent destinées à faciliter

la propagation du son. Enfin ce qui paraît achever de démontrer l'origine religieuse de ces bâtimens, c'est que chacune de ces tours a encore maintenant son saint patron, dont la légende est conservée dans tous les environs comme dans les vieilles chroniques. Saint Colman et saint Déclan sont les patrons des tours de Cloyne et d'Ardmore.

En admettant cette conjecture, on ne peut faire remonter la construction des Tours rondes d'Irlande plus haut que l'an 400, époque où, suivant Polydore Virgile, on commença à suspendre les cloches. Mais les cloches non suspendues étaient en usage dans ce pays long-tems auparavant, car les anciens historiens de cette île parlent, sous le nom de *Keol* et *Keolan*, de celles dont se servaient les prêtres païens dans leurs cérémonies religieuses; mais elles n'avaient pas la même forme que celles de nos jours, car on en a trouvé plusieurs en creusant dans les marécages, qui étaient carrées et oblongues, ayant de douze à dix-huit pouces de hauteur, et garnies d'un marteau en fer pour les frapper.

Les anciennes légendes irlandaises parlent beaucoup des vertus admirables de la cloche de

saint Patrice et des miracles qu'elle opéra. Celle de saint Muling n'est pas moins merveilleuse, car, ayant été volée en Irlande, et emportée en Allemagne, et, se trouvant sans doute attaquée du mal du pays, elle en revint en flottant sur la mer.

La première de ces tours que je vis fut celle de Glendaloch. Je demandai à un vieux paysan, qui me servait de cicerone pour me faire voir tous les environs, s'il savait pour quel usage elle avait été construite. « Oui, sans doute, votre honneur, me répondit-il avec toute la malice irlandaise, il y a eu de bonnes raisons pour cela. — Et quelles sont-elles ? — C'était pour faire tourner l'esprit de ceux qui voudraient les deviner. »



— N° XXIX. —

LE LAC DE KILLARNEY.

L'IRLANDE est le pays des lacs ; mais de tous les lacs d'Irlande, le plus beau, le plus pittoresque, le plus romantique, est sans contredit celui de Killarney, situé presque au centre du comté de Kerry. Ce lac en forme réellement trois, le lac inférieur, beaucoup plus grand que les deux autres, le lac de Turck, séparé du précédent par une péninsule et quelques petites îles, et ayant deux milles de longueur sur un de largeur, et le lac supérieur, le plus petit des trois, qui en est à environ trois milles, mais s'y réunissant par une rivière qui a deux embouchures, dont l'une se jette dans le lac inférieur, et l'autre dans celui de Turck. C'est un vaste réservoir pour les eaux des ruisseaux et des torrens qui descendent des montagnes voisines, et

dont le seul écoulement est la rivière de Laune, qui part du lac inférieur pour aller se jeter dans l'Océan atlantique.

Le lac inférieur et celui de Turck, qui n'est véritablement qu'une division du premier, présentent le même aspect. D'un côté on voit une chaîne de montagnes, dont quelques-unes sont les plus élevées de toute l'Irlande, qui s'étendent jusqu'à la mer, les unes nues, stériles et escarpées; les autres faciles à gravir et couvertes de beaux arbres. Celles-ci sont peuplées de troupeaux de chèvres appartenant aux montagnards, et d'une foule de daims dont la tranquillité est rarement troublée. Des ruisseaux qui y serpentent paisiblement avant d'apporter au lac le tribut de leurs eaux; des torrens qui viennent s'y précipiter avec impétuosité, des cascades et des chutes d'eau ajoutent encore au pittoresque de ce tableau, qui est varié de l'autre côté par un terrain qui semble nivelé, et qui se compose de vertes prairies et de terres bien cultivées. Le lac supérieur a un air plus agreste et plus sauvage, qui ne déplaît pas aux amateurs du romantique; il est entouré de toutes parts de montagnes bien boisées, et la rivière étroite qui en

opère la jonction avec les deux autres est bordée de grands arbres dont les branches se touchent presque, de manière que la barque qui la descend se trouve sous un dais de feuillage.

Près des bords de cette rivière est une haute montagne qu'on nomme Eagle's-Nest, ou le nid de l'aigle, parce que le roi des oiseaux y établit constamment son aire. On prétend qu'on ne trouve en Irlande que l'orfraie, ou l'aigle de mer; mais j'en ai vu d'autres espèces sur les montagnes du Kerry. Comme ils font de grands ravages parmi les volailles et les agneaux, les paysans cherchent à les détruire; mais, en dépit de leurs efforts, on assure que le nombre n'en fait qu'augmenter. A peu de distance de cette montagne, est un endroit où les curieux ne manquent jamais de s'arrêter pour en admirer les échos. Le son d'une flûte y est répété distinctement jusqu'à douze fois.

Parmi les petites îles qui se trouvent dans le lac supérieur, on peut distinguer celle de Ronayn, à laquelle a donné son nom un Anglais qui y a fini ses jours après avoir vécu plusieurs années dans une retraite absolue. S'y était-il retiré par amour pour la solitude ou par dégoût du

monde? c'est ce qu'on n'a jamais su. Il ne voyait personne, et ne sortait de sa cabane que pour s'occuper de la pêche et de la chasse, qui paraissaient être ses principaux moyens d'existence. J'ai vu les restes à demi-ruinés de l'habitation qu'il s'était construite lui-même au milieu des rochers : ils ont disparu depuis ce tems; mais son nom est encore respecté dans tous les environs.

Il est possible de faire à pied le tour des trois lacs, quand les pluies n'ont pas fait déborder les rivières qui s'y rendent; mais c'est une tâche qu'on ne doit pas entreprendre, si l'on ne se sent autant de vigueur que d'activité, et à peine est-il possible de l'accomplir en un jour, car les rochers et les montagnes qui les bordent en bien des endroits opposent des obstacles qui ne sont pas faciles à surmonter. D'ailleurs on voit avec plus d'avantage les beautés qu'ils présentent en en suivant les côtes sur une barque, et en gravissant ensuite les hauteurs qui offrent les points de vue les plus remarquables.

La navigation sur le lac inférieur n'est pourtant pas toujours sans danger. Les barques qu'on y emploie sont conduites avec la rame, et il est rare qu'on s'y hasarde à déployer une voile. Les

marins, habitués à braver les flots de l'Océan, riront du danger qu'on peut courir dans un bassin d'environ six milles carrés; mais les ouragans sont fréquens dans les montagnes, et quand le vent arrive avec fureur par les défilés étroits qui les séparent, ils soulèvent les eaux du lac à une hauteur prodigieuse, et leur donnent même quelquefois l'apparence d'une trombe. On court un autre danger quand les eaux sont considérablement au dessus ou au dessous de leur niveau habituel. Dans le premier cas, les rochers qui s'élèvent ordinairement au dessus de l'eau, en sont couverts et exposent à un péril caché; dans le second, ceux qui sont à une assez grande profondeur pour que les barques puissent passer au dessus sans y toucher, quand l'eau n'a pas baissé, se rapprochent de la surface et deviennent autant d'écueils. Or, les côtes de ce lac sont bordées d'un si grand nombre de ces rochers, que le batelier le plus expérimenté peut quelquefois commettre une méprise. Cependant de pareils accidens sont infiniment rares.

Un assez grand nombre de ruines se voient sur les bords du lac, ou en sont à très-peu de distance. Celles de l'abbaye de Mucruss sont

particulièrement remarquables, parce que plusieurs parties de cet édifice sont encore bien conservées. Le cloître n'a souffert aucune dégradation. Il forme un carré parfait de quarante-six pieds entouré d'arcades couvertes, ayant six pieds de largeur, et dont la voûte et les piliers sont de marbre bleu et rouge. Au dessus de ces arcades étaient les cellules des moines, et quelques-unes sont encore en bon état. Au centre du cloître est un vieil if dont le tronc s'élève à quatorze pieds, et dont les branches touffues et majestueuses, s'étendant ensuite jusqu'aux cellules des moines, répandent une telle obscurité qu'on voit souvent les chauves-souris voler sous les arcades en plein midi.

Ces ruines sont un objet de vénération pour les paysans des environs, et l'on en voit souvent qui viennent offrir au ciel leurs prières sur les tombeaux qui se trouvent encore sur le local qui était autrefois l'église. Ils attachent une grande importance à se faire enterrer dans l'ancien cimetière de cette abbaye; on y apporte les morts de vingt milles à la ronde, et à peine se passe-t-il un jour sans qu'on y puisse voir quelque enterrement.

Presque en face de Mucruss, on voit sur le lac deux petites îles, l'une bien boisée, nommée *l'île des Hérons*, attendu qu'elle est fréquentée par un grand nombre de ces oiseaux; l'autre, aride et stérile, nommée *le Roc de l'orfraie*, et qu'on aurait mieux fait d'appeler *le Roc des Cormorans*, car on y en voit toujours plusieurs occupés à guetter leur proie. Une chose remarquable, c'est que ces deux espèces d'oiseaux semblent avoir fait un pacte pour respecter mutuellement leur territoire, et qu'on ne voit jamais les uns empiéter sur l'île que les autres se sont appropriée.

En remontant les bords du lac on trouvait sur un roc isolé la forteresse de Castle-Lough; mais elle fut si complètement détruite par l'armée parlementaire de Comwell, qu'à quelque distance, les ruines qui en restent se confondent avec la surface du rocher qu'elles couvrent.

Depuis cet endroit jusqu'à Aghadoé, ce qui comprend à peu près la cinquième partie de la circonférence du lac inférieur, les rives n'offrent à la vue qu'un pays plat, et ce n'est que dans le lointain qu'on aperçoit des montagnes. Celle

d'Aghadoé, située à peu de distance du lac, présente les ruines d'une abbaye, à laquelle, d'après les monumens historiques, on donnait déjà, en 1231, l'épithète de vieille. Il n'en reste aujourd'hui qu'une partie des murs de l'église, qui, comme celle de Mucruss, est un objet de vénération religieuse pour tous les alentours.

Dans un coin de cette église est une pierre de sept pieds de longueur sur laquelle sont gravés des caractères inconnus qu'on croit être l'écriture mystique nommée Ogham, dont on croit que se servaient les anciens prêtres païens d'Irlande. Les manuscrits irlandais font souvent mention de cette écriture; mais on ne croyait pas à son existence jusqu'à la découverte de cette pierre, qui ne remonte qu'à une quarantaine d'années. Elle fit faire d'autres recherches, et l'on en trouve quatorze autres, portant de semblables caractères, dans le comté de Kerry, l'une desquelles est un pilier terminé en pointe arrondie, que quelques antiquaires regardent comme un de ces symboles vivifians, connus sous le nom de *Phallur*, de *Lingam* et de *Muidhr.*

Mais la clé de cette langue mystérieuse étant perdue, cette découverte n'a fait qu'exciter la curiosité sans pouvoir la satisfaire.

Près de l'église d'Aghadoé sont les restes d'une de ces tours rondes dont j'ai déjà parlé ; mais, élevée sur une montagne et exposée à la fureur des vents, elle n'a pu résister aux ouragans ; la partie supérieure en a été renversée il y a déjà long-tems, et elle ne s'élève plus qu'à environ quinze pieds du sol. Le mot *Aghadoé*, étant composé de deux mots irlandais *Agh* et *Daigh*, qui tous deux signifient *feu*, les antiquaires qui prétendent que ces tours sont des monumens consacrés à l'adoration du feu y trouvent une base pour appuyer leur système, et, traduisant *Aghadoé* par *le feu des feux*, ils soutiennent que cette tour était destinée au culte du soleil, et, trouvant dans la langue beaucoup de mots qui semblent venir de l'arabe et de l'hébreu, ils en concluent que quelque colonie orientale, composée d'adorateurs du feu, est arrivée en Irlande, dans un tems bien reculé, et y a élevé ces monumens. Ils ajoutent que, s'ils se trouvent toujours dans le voisinage des édi-

fices consacrés au culte catholique, c'est parce que les premiers chrétiens, en construisant leurs églises, ont voulu profiter de ces tours pour en faire des beffrois. C'est une question sur laquelle je n'entreprendrai pas de prononcer.

Sur une autre montagne, située à peu de distance, on trouve sept pierres énormes formant un cercle de quarante-un pieds de diamètre, et entourées d'un autre cercle en terre, dont le diamètre est de soixante-douze. A soixante pieds de ce dernier cercle sont deux autres grosses pierres, placées de champ, dont la plus grande a onze pieds de hauteur sur dix-huit de circonférence. L'exacte ressemblance de ce monument avec ceux d'Anglesea, et d'autres endroits reconnus pour être l'ouvrage des druides, fait qu'on est généralement porté à le leur attribuer aussi. Mais c'est encore un point sur lequel les antiquaires ne sont pas d'accord; et sur quoi le sont-ils? Il en est qui assurent que les druides n'ont jamais mis le pied en Irlande, et, se divisant ensuite d'opinion, les uns prétendent que ces neuf pierres ont été placées ainsi en l'honneur de Budth, qui est l'Apollon des anciens Irlan-

daïs, et qui est supposé avoir subi neuf incarnations; les autres n'y voient qu'un emblème allégorique du système planétaire, qu'ils attribuent aux adorateurs du soleil; enfin il en est qui maintiennent que ce lieu était destiné à l'inauguration des rois et des chefs, et à la promulgation des lois. Toutes ces conjectures, fondées sur des raisonnemens dont on pourrait faire un volume, peuvent être amusantes en théorie; mais elles ne fournissent aucune lumière qui puisse être utile à l'historien.

En continuant à suivre les rives du lac inférieur, on arrive à la rivière de Laune, dont j'ai déjà parlé, et qui en est au nord-ouest; les eaux en sont fort claires; elle est poissonneuse et l'on y pêche surtout d'excellentes truites.

En redescendant ensuite vers le sud, on trouve ce qu'on appelle le pays de Macarthy-More, c'est-à-dire le Grand. C'était un chef qui vivait sous le règne d'Elisabeth, et qui, ne voyant aucun moyen de résister aux armes victorieuses de cette reine, fit sa soumission et lui abandonna tous ses domaines. Il en fut récompensé par le titre de comte de Glencar, et par

la donation des mêmes biens qui lui appartenaient légitimement. Là se termine le pays plat, et l'on retrouve toutes les beautés des bois et des montagnes.

On trouve, en plusieurs endroits, dans les montagnes qui bordent ce lac, des carrières de marbre que l'on continue encore à exploiter aujourd'hui, et des mines de différens métaux dont la plupart ont été abandonnées depuis long-tems, les unes parce que le bénéfice couvrait à peine la dépense, les autres parce que la trop grande affluence d'eau en gênait l'exploitation. En 1804, on voulut reprendre les travaux des mines de cuivre, situées près du château de Ross, et deux ingénieurs qui examinaient le local conçurent le projet de dessécher le lac et d'en rendre le terrain à la culture; mais à peine eurent-ils émis cette idée qu'il s'éleva un cri général contre eux, les paysans et les bateliers qui en habitent les bords, craignant déjà de voir disparaître la foule de curieux qui y affluent tous les ans et qui leur procurent des moyens d'existence. Les deux spéculateurs firent une prompte retraite, et ils n'avaient peut-être que cette

seule voie pour échapper à l'indignation populaire.

On fit pourtant, quelque tems après, une tentative pour faire baisser le niveau des eaux du lac, dans l'espoir de pouvoir dessécher ainsi les mines de cuivre, de cobalt et de malachite de la presqu'île de Mucruss, inondées depuis long-tems. On creusa un nouveau lit pour la rivière de Laune, près du château de Dunloé, dans l'espoir qu'en évitant un grand banc de sable, une plus grande quantité d'eau s'échapperait du lac. Cet essai ne réussit pas, et, si le niveau baissa véritablement, la diminution fut insensible. Le seul moyen d'obtenir du succès à cet égard serait d'élargir considérablement le lit de la rivière à l'endroit où elle sort du lac; mais heureusement pour les admirateurs de cette belle nappe d'eau, la profondeur du lac et la quantité d'eau qu'y versent les torrens qui descendent des montagnes dans la saison des pluies, sont des obstacles invincibles qu'a mis la nature à ce qu'il puisse être desséché par des moyens aussi faciles.

Parmi les îles qui peuplent le lac inférieur, on

doit distinguer celle d'Innisfallen, dont les bois offrent le paysage le plus délicieux que l'imagination puisse se figurer. Non-seulement elle attire l'attention des étrangers qui vont visiter le lac de Killarney; mais, dans la belle saison, toute la noblesse des environs y va faire des parties de plaisir et y donne des fêtes champêtres. Une si belle situation ne pouvait échapper à l'œil connaisseur des moines; aussi y voit-on les ruines d'une abbaye fondée vers la fin du sixième siècle par saint Finan, fils d'un roi du Munster, et qui appartint ensuite aux moines de l'ordre de Saint-Augustin. Ces ruines sont dans l'état le plus déplorable de dégradation.

Mais je ne dois pas oublier trois petites îles qui n'ont guère de remarquable que le nom qu'elles portent, et qui sont situées des deux côtés de l'île de Ross, sur laquelle est le château du même nom, dont j'ai déjà parlé; ce sont la Table, le Cheval et la Prison d'O'Donaghoé.

Dans quel siècle vécut ce monarque illustre dont la renommée a publié les vertus et les grandes qualités, et a transmis le souvenir de

génération en génération? c'est ce qu'il ne serait pas facile de dire : mais qu'un prince de ce nom ait régné autrefois sur les bords du lac de Killarney, c'est un fait si bien établi par une tradition constante et non interrompue, que le secours de l'histoire est inutile pour le confirmer.

On le représente sous les mêmes traits que les demi-dieux dont parle l'histoire fabuleuse de la Grèce, méprisant tous les dangers, ennemi de l'oppression, admirateur passionné de tout ce qui était grand et honorable. La sagesse, la bienfaisance et la justice distinguèrent son règne, et le bonheur de ses sujets en fut le résultat naturel. Ses vertus pacifiques l'illustrèrent autant que ses exploits belliqueux, et son respect pour les lois était tel, qu'il relégua son propre fils sur le rocher qu'on nomma depuis ce tems la prison d'O'Donaghoé, pour y avoir contrevenu.

Quoique de pareils rois soient rares, l'histoire prouve qu'il en peut exister. On peut donc, sans être accusé de trop de crédulité, croire à tout ce qui précède; mais ce qui va suivre n'est plus qu'une légende à laquelle ont donné nais-

sance l'esprit superstitieux de nos bons ancêtres, et leur goût prononcé pour tout ce qui est surnaturel.

La fin de ce grand homme, dit-on, car je parlerais incorrectement si je disais sa mort, fut aussi singulière que mystérieuse. Un jour qu'il donnait une de ces fêtes splendides qui avaient contribué à le rendre célèbre, entouré des principaux seigneurs de sa cour, il fut saisi d'un esprit prophétique, et fit le récit des événemens qui devaient arriver en Irlande pendant les siècles à venir, leur traçant, dans les termes les plus énergiques, le tableau de l'héroïsme, des vertus, des souffrances et des malheurs de leurs descendans. Quand il eut fini ses prédictions, il se leva de son trône, s'avança d'un pas lent, solennel et majestueux vers le bord du lac, et marcha sur sa surface sans que l'eau cédât sous ses pieds, et sans que, malgré ce miracle, ses courtisans fussent tentés de le suivre. Quand il fut arrivé à peu près au centre du lac, il s'arrêta, se retourna vers ses amis d'un air riant comme pour leur faire ses adieux, et disparut dans le sein des eaux.

Mais, malgré cette disparition, O'Donaghoé, du fond de sa demeure aquatique, ne cesse pas prendre intérêt à la prospérité de son royaume, et il en sort tous les ans le premier jour de mai pour visiter ses anciens domaines. Lorsque les premiers rayons du soleil levant dorent le sommet du Gléna, l'eau du lac devient tout à coup violemment agitée près de la rive orientale du lac, quoique le reste de sa surface puisse être aussi lisse qu'un marbre bien poli. Une vague écumante s'élève au dessus des autres et se dirige vers les monts Tomies. Derrière elle paraît un guerrier d'une taille majestueuse, armé de toutes pièces, et monté sur un cheval blanc, qui marche sur les eaux avec la même facilité que s'il était sur une plaine. Son casque d'acier brillant est surmonté d'un panache blanc, et ses épaules sont ornées d'une écharpe bleu de ciel. Ce guerrier est O'Donaghoé, et il est suivi d'une troupe de jeunes gens des deux sexes qui portent des guirlandes de fleurs, et qui font retentir les airs des chants les plus délicieux. Quand il approche vers la rive occidentale, il se détourne à gauche, dirige sa marche vers la baie

de Gléna, entre le canal étroit formé par l'île de Dénis, et y disparaît avec toute sa suite.

Un tel spectacle, ayant lieu tous les ans, le premier de mai, est un fait qui devrait être constaté par mille et mille témoignages; mais malheureusement il n'est visible que pour ceux qu'O'Donaghoé veut spécialement favoriser, et quoiqu'une foule de gens attestent que leur grand-père ou leur bisaïeul en a été témoin, on ne trouve personne aujourd'hui qui ait vu ce miracle.

Le nom d'O'Donaghoé se retrouve encore dans la ville de Killarney et dans les environs. Ceux qui le portent prétendent descendre en ligne directe de ce héros, et ils se croiraient insultés si quelqu'un, en leur parlant, ajoutait à ce mot celui de Monsieur; le nom d'O'Donaghoé leur paraissant au dessus de tous les titres honorifiques.

Avant de quitter le lac de Killarney, je fis plusieurs excursions sur les montagnes les plus remarquables des environs. Je me bornerai à parler de deux. La première fut sur celles qu'on appelle Magillicuddys-Reeks, et qui passent pour les

plus hautes de l'Irlande. On varie sur leur hauteur; mais il paraît constant que la plus élevée, qui est le pic de Gheraun-Tuel, a environ trois mille quatre cents pieds. C'était celle que je me proposais de gravir. Je pris donc deux guides pour m'y conduire, et je partis avec eux de la ville de Killarney au lever du soleil, par un beau jour de juin.

Chaque chaîne de montagnes est située au nord-ouest du lac inférieur, au delà du château de Durloé. A un demi-mille de cet endroit, nous commençâmes à gravir une montagne si escarpée, que c'était une espèce d'escalade à laquelle il aurait été presque impossible de réussir sans l'aide des arbres qui croissent dans les crevasses. Le sommet s'en terminait par une grande plaine couverte d'arbres et de bruyères, sur laquelle d'innombrables troupeaux étaient à paître. Ce n'était pourtant que le marche-pied d'une autre montagne encore plus élevée, et dont la rampe, quoique sur un plan plus incliné, devenait très-difficile par suite des pierres détachées qui s'éboulaient sous les pieds, et des crevasses larges et profondes qu'on rencontrait

à chaque instant. Les seuls êtres vivans que nous rencontrâmes furent des aigles, et ils étaient si nombreux que j'en comptai une fois jusqu'à douze à portée de fusil.

Enfin nous gagnâmes le haut de cette montagne, et, après encore une heure de marche très-pénible, nous arrivâmes sur le sommet du pic le plus élevé. Il me serait impossible de peindre la beauté du spectacle que j'avais alors sous les yeux. Placé comme sur un point au milieu des airs, et entouré de toutes parts de précipices presque sans fond, je voyais d'un côté l'Océan atlantique qui bornait l'horizon à une grande distance; d'un autre l'intérieur du pays, orné de beaux bois, arrosé de rivières et de lacs sans nombre, parmi lesquels celui de Killarney se faisait remarquer par son étendue; tandis qu'ailleurs la vue était arrêtée par d'énormes montagnes semblables à celle sur laquelle je me trouvais. J'en distinguai une qui me parut encore plus élevée d'une couple de centaines de pieds, et j'en fis l'observation à mes guides, qui me répondirent sans hésiter que j'étais sur le point le plus élevé de toute la chaîne; que c'était une

illusion d'optique, et que si j'étais sur la montagne que je leur montrais, celle où nous étions me paraîtrait à son tour la plus élevée. Cette explication ne me satisfit pas complètement; mais j'étais séparé par des précipices inabordables du point que j'aurais voulu atteindre; il aurait fallu descendre les montagnes que je venais de gravir, pour en monter ensuite encore d'autres; j'aimai donc mieux croire mes guides sur parole, et je me rendis au hameau de Carrigu-line, où je comptais passer la nuit, pour éviter d'avoir à retourner jusqu'à Killarney.

Pendant que je mangeais de bon appétit une truite que m'avait servie pour mon dîner le propriétaire d'une chaumière où logent les voyageurs qui visitent ce canton, je lui dis que j'avais gravi le pic de Gheraun-Tuel. Le vieillard secoua la tête, et me dit que cela était difficile à croire, attendu que je n'aurais pu en revenir de si bonne heure. Je me levai de table, j'allai à la porte de son humble habitation, d'où l'on apercevait une partie de la chaîne de Magillicuddy's-Reeks, et reconnaissant la montagne d'où je venais de descendre, je la lui montrai. Il me

dit sur-le-champ que ce n'était pas le pic de Gheraun-Tuel; qu'on ne pouvait l'apercevoir de cet endroit, et qu'il était beaucoup plus élevé. Ce fait m'ayant été confirmé par plusieurs montagnards présens à cette discussion, j'en conclus que mes guides, que j'avais payés et congédiés, ou m'avaient trompé pour s'éviter quelque fatigue, ou ne connaissaient pas le pays.

Le vieillard me dit alors que le pic de Gheraun-Tuel était difficile à gravir, et qu'aucun des étrangers qui venaient tous les ans au lac de Killarney, ne l'avait jamais entrepris. C'était un motif de plus pour m'y déterminer, et mon hôte m'ayant offert de me donner son fils pour guide, je résolus d'en faire du moins la tentative le surlendemain; car un jour de repos me paraissait prudent et nécessaire.

Etant partis au point jour, nous traversâmes d'abord des vallées arrosées par plusieurs petits lacs, joints ensemble par une rivière, et ce ne fut qu'après avoir fait plus de quatre milles que nous commençâmes à monter. La première montagne que nous eûmes à gravir était fort escarpée, et cependant elle n'offrait pas de grandes

difficultés, parce que le sol en était ferme et n'était pas couvert de pierres mobiles. Elle se terminait par une grande plaine, d'où j'aperçus le pic de Gheraun-Tuel; mais nous eûmes encore environ cinq milles à faire avant d'en obtenir une vue complète.

Cette montagne s'élève, en forme de cône régulier, du fond d'un abîme profond. Elle est isolée, excepté d'un côté, où elle se joint à celle sur laquelle nous étions par une espèce d'isthme, qui, vu de l'endroit où j'étais, me paraissait à peine assez large pour qu'on pût y passer sans danger. Cependant, en y arrivant, je reconnus qu'il avait environ soixante pieds de largeur; mais les précipices qui le bordaient des deux côtés étaient si effrayans, qu'à peine se croyait-on en sûreté en marchant avec précaution dans le milieu. De cet endroit jusqu'au sommet du pic, la distance ne paraissait pas très-grande; ce ne fut pourtant qu'après une heure de marche que nous y arrivâmes.

Gheraun-Tuel est composé de pierre de corne grise, de pierre d'ardoise, de quartz, de feldspath, et de porphyre d'un rouge pâle. Toutes

ces pierres sont très-dures et ne présentent aucune apparence de dissolution. Le sommet du pic est une plate-forme d'environ trente pieds de diamètre, qui se termine de tous côtés par une rampe uniforme. La vue, du côté de la mer, est magnifique; on voit au nord-est la baie de Dingle et toute la côte jusqu'au Shannon, et au sud-ouest la rivière de Kenmare, la baie de Bantoy et plusieurs autres : celle de l'intérieur est moins intéressante, attendu qu'elle est arrêtée de différens côtés par plusieurs montagnes, faisant partie de cette chaîne, et qu'on ne peut apercevoir qu'un très-petit nombre de lacs et de vallées. Je reconnus, à une assez grande distance, la montagne que j'avais gravie deux jours auparavant, et, malgré l'illusion d'optique dont mes anciens guides m'avaient parlé, elle me parut beaucoup moins haute que le point sur lequel je me trouvais.

Après avoir fait une halte d'environ une heure en cet endroit, tant pour jouir du spectacle qu'il présentait, que pour me reposer, je songeai au retour; il était évident que nous n'arriverions au gîte que long-tems après minuit. Mon guide me dit alors qu'on pouvait descendre de la

montagne par un chemin plus court, mais plus difficile, et je le préférai. Après être arrivé à l'isthme dont j'ai déjà parlé, il me montra un précipice d'environ soixante pieds de profondeur, et me dit qu'il fallait y descendre. La rampe qui y conduisait était taillée presque à pic, et l'entreprise me paraissait hasardeuse; mais il me montra l'exemple, et, s'asseyant sur le bord, il se laissa glisser jusqu'en bas, en s'accrochant aux grandes herbes qui croissaient dans les crevasses du rocher, pour retarder la rapidité de sa chute. Je suivis son exemple sans hésiter, et je me trouvai au fond sans accident. Nous en descendîmes encore plusieurs autres de la même manière, et nous arrivâmes à Carriguline un peu avant dix heures du soir.

Ma seconde excursion fut à Mangerton, montagne située au sud-est du lac de Killarney, et la plus haute des environs, à l'exception des pics de Magillicuddy's-Reeks. Quoiqu'elle soit escarpée en plusieurs endroits, il est beaucoup plus facile d'y monter, et les chevaux du pays y sont habitués; aussi peu d'étrangers oublient de la visiter. Le principal objet de curiosité qui

y attire est un lac situé à environ trois cents pieds du sommet, nommé le *Bol de Punch du Diable*. Les habitans prétendent qu'il est impossible d'en trouver le fond. L'eau en est claire, et de la plus grande fraîcheur. Cette montagne se termine par une plaine immense, couverte d'herbes et de bruyères, et sur laquelle on ne trouve pas une seule pointe de rocher. On y jouit d'une belle vue, mais qui n'est pas comparable à celle que présente Gheraun-Tuel. Une partie de cette plaine est couverte de marécages dangereux à traverser pendant l'obscurité.

Les montagnes voisines contenant beaucoup de gibier, j'avais pris mon fusil pour chasser. Mais, dans l'après-midi, je fus surpris par un brouillard qui devint bientôt si épais, que je ne pouvais distinguer les objets à cinquante pas devant moi. Je dis à mon guide de prendre le chemin le plus court pour retourner à Killarney, dont nous étions à environ six milles; mais, après une couple d'heures de marche, je le vis s'arrêter tout à coup, ôter son habit, le retourner et le mettre à l'envers. Surpris de cette conduite, je lui en demandai l'explication, et il

ne paraissait pas se soucier de me la donner. Cependant, à force de le presser, j'en tirai l'aveu qu'il avait perdu son chemin, et que c'était un charme qu'il employait pour le retrouver. Cette nouvelle était alarmante, car le jour tirait à sa fin, et je courais le risque de passer la nuit sur la montagne ou de m'embourber dans un marécage. Heureusement nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau, et, comme il devait nécessairement descendre dans la plaine, je résolus d'en suivre le cours. Nous rencontrâmes plus d'une difficulté, mais nous les surmontâmes, et nous regagnâmes avant la nuit la route de Killarney, ce dont mon guide ne manqua pas de faire honneur à son habit retourné.



— N° XXX. —

LA DOUBLE VENGEANCE.

—

L'ANECDOTE tragique et trop véritable que je vais rapporter à mes lecteurs peut servir à prouver en même-tems l'esprit de vengeance qui anime les paysans irlandais, et la haine qu'ils portent aux délateurs.

William Kilpatrick faisait valoir une ferme que sa famille occupait depuis un tems presque immémorial. Le bail était sur le point d'en expirer, mais comme il avait toujours exactement payé ses loyers, il ne doutait pas qu'il n'en obtînt le renouvellement. Malheureusement il avait pour propriétaire un de ces hommes qui, abandonnant leur pays natal, laissent le soin de leurs intérêts et l'administration de leurs biens à un de ces agens, de ces *middlemans*, comme on les appelle, qui sont le fléau de l'Irlande. Un

riche fermier du voisinage, nommé Macshane, alla trouver cet agent, et le convainquit, par des argumens irrésistibles, qu'il trouverait plus d'avantage à lui louer la ferme, qu'à la laisser au vieux Kilpatrick. En conséquence, quelques jours avant l'expiration de son bail, l'ancien fermier reçut une sommation de déguerpir.

Ce brave homme, subissant la peine prononcée contre Adam et sa postérité, vivait à la sueur de son front. En perdant sa ferme, il perdait tout ce qu'il possédait au monde, mais il était d'un caractère doux et tranquille ; il se résigna à son sort, et, ramassant le peu de mobilier qu'il avait, il alla se réfugier dans une grange que lui prêta un voisin, jusqu'à ce qu'il eût pu prendre un parti. Cependant la résignation n'empêche pas le chagrin, le chagrin lui occasiona une maladie violente, et cette maladie fut bientôt suivie de la mort. Les derniers mots qu'il prononça furent pour recommander à Ned Kilpatrick, son fils aîné, de ne pas chercher à se venger de Macshane, s'il faisait cas de la bénédiction de son père.

Ned était âgé de vingt-deux ans à cette époque, et il était sur le point d'épouser Judith

Rourke, fille d'un fermier voisin, lorsqu'il éprouva le double malheur de perdre en même tems sa ferme et son père. Il aimait Judith depuis long-tems ; mais pouvait-il songer à lui faire partager sa misère, maintenant qu'il n'avait plus même un asile à lui offrir? Cette idée redoublait son désespoir, il maudissait Macshane, auteur de toutes ses calamités, et il ne respirait que vengeance, quoiqu'il n'en eût encore formé aucun projet.

Judith, au contraire, ne perdit pas courage. Elle aimait Ned, Ned l'aimait : pourquoi leur mariage ne pourrait-il avoir lieu? Elle était sûre que son père, dont elle était fille unique, ne s'y opposerait pas, et, s'ils étaient pauvres, ils avaient du courage et de la santé, ils travailleraient et seraient heureux.

Ce fut dans ces sentimens qu'elle se rendit à la veillée des morts que la veuve du défunt fit célébrer, suivant l'usage, pour son mari, avant de procéder à son inhumation. Lorsqu'elle arriva, Ned entendait quelques voisins, qui, causant entre eux à demi-voix, plaignaient le sort d'une famille respectable, qui, ayant toujours joui de l'estime générale, se trouvait tout à coup ré-

duite à la misère, et chargeaient de malédictions ceux qui en étaient la cause. En voyant entrer Judith, il ne put s'empêcher de faire contraster la cérémonie lugubre qui occasionait cette réunion, avec la joie dont aurait joui son père, si, dans des circonstances plus heureuses, il avait pu être témoin du mariage de son fils avec Judith. Un signe qu'elle lui fit pour l'inviter à venir s'asseoir près d'elle, interrompit ces tristes réflexions, et il s'y rendit sur-le-champ. Rien n'est plus doux dans l'affliction que la voix consolatrice d'une femme; c'est la manne qui tombe dans le désert, la source d'eau pure qui sort du sein du rocher. Judith para l'avenir de couleurs moins sombres aux yeux de son amant, et, quoiqu'elle ne lui parlât pas d'amour, ses yeux étaient si éloquens que Ned ne put se refuser à l'espoir de voir des jours plus heureux.

L'assemblée dura jusqu'au jour; alors quelques-uns de ceux qui la composaient se retirèrent pour aller se livrer à leurs travaux ordinaires; les autres restèrent pour accompagner, avec la famille, le corps du défunt, d'abord à l'église et ensuite au cimetière. Lorsque vint le moment de le déposer dans la fosse, la veuve et

ses deux filles poussèrent des gémissemens qui excitèrent la pitié générale, et les yeux de Ned ne restèrent pas secs. Les amis qui l'entouraient le persuadèrent de laisser aux femmes qui s'empressaient autour de sa mère et de ses sœurs le soin de les reconduire dans la grange qui leur servait de domicile, et, l'entraînant avec eux, ils le conduisirent dans un cabaret, où ils tâchèrent de noyer son chagrin dans de copieuses libations de whiskey.

La conversation ne roula que sur l'infamie de Macshane, qui avait ruiné une honnête famille en allant sur ses brisées, crime que les paysans irlandais pardonnent rarement. Toutes les voix s'élevèrent pour représenter à Ned Kilpatrick qu'il devait venger la mort de son père, et, à mesure que les têtes s'échauffaient, chacun s'offrit de contribuer à sa vengeance. Il fallait forcer Macshane à quitter la ferme qu'il avait illégalement usurpée; rien n'était plus juste, rien n'était plus facile. Ned ne crut pas devoir refuser l'aide que lui offraient ses amis; il conçut l'espoir flatteur de rentrer dans sa ferme, d'y établir Judith; enfin il fut résolu que la nuit suivante on rendrait une visite à Macshane, pour

le menacer d'incendie et de meurtre s'il ne quittait sur-le-champ sa nouvelle ferme.

Ned alla rejoindre sa mère et ses sœurs, l'esprit occupé de ce projet, et se livrant aux plus belles espérances. Cependant il ne leur parla de rien, voulant les étonner par un succès dont il ne doutait pas; mais il se rendit chez le père de Judith afin de lui demander son avis sur l'entreprise qu'on méditait. Bill Rourke était un de ces hommes qui ne pensent qu'au présent, sans jamais s'inquiéter de l'avenir, et, quand le jour du paiement de ses loyers arrivait, il n'était jamais prêt à l'effectuer. Il était donc toujours arriéré tant avec l'agent de son propriétaire qu'avec le percepteur des taxes; il venait précisément de recevoir une visite de celui-ci, qui l'avait menacé de le poursuivre suivant toute la rigueur des lois, ce qui ne l'avait pas disposé à les respecter beaucoup : d'ailleurs, il savait que sa fille aimait Ned Kilpatrick; il avait consenti à leur mariage, mais il aurait bien voulu que la ferme accompagnât l'anneau nuptial. Il dit que Macshane ne serait pas le premier que la crainte aurait fait renoncer à un bien mal acquis, donna son approbation la plus complète au projet qu'on

avait formé, exhorta son gendre futur à y persister, et lui promit de faire lui-même partie de l'expédition. Judith, occupée des affaires du ménage, resta, comme la mère et les sœurs de Ned, dans l'ignorance de ce qui se passait.

La nuit arriva : le jeune Kilpatrick se rendit au lieu de la réunion qui avait été convenu, et y trouva Rourke et ses amis couverts d'une chemise blanche passée par dessus leurs vêtemens, et le visage noirci, disposés à l'accompagner chez Macshane. Ils étaient armés les uns de fusils et de pistolets, les autres de pioches et de fourches ; car, quoiqu'ils eussent dessein, pour cette fois, de s'en tenir aux menaces, ils voulaient intimider plus efficacement en montrant qu'ils étaient en état de passer aux voies de fait, si l'on voulait leur opposer quelque résistance.

Macshane, connaissant l'esprit des paysans irlandais, s'attendait à une pareille visite, et il prenait tous les soirs la précaution de barricader avec soin sa porte et même ses fenêtres. Quand il s'entendit appeler au milieu de la nuit par une foule de gens qui le sommaient de leur ouvrir, il comprit sur-le-champ ce dont il s'agissait, et il ne répondit à cet appel qu'en tirant un coup

de fusil par une fenêtre percée dans le toit, pour leur apprendre qu'il était sur ses gardes. Les assaillans, courroucés, firent feu à leur tour; un second coup partit de la même croisée, et blessa Rourke au bras gauche. On y riposta par une autre décharge, et, un morceau de bourre enflammée étant tombée sur le toit, qui était couvert en paille, y mit le feu. Il faisait beaucoup de vent, le feu s'étendit rapidement, et, en quelques instans, toute la maison fut enveveloppée de flammes.

Des cris de terreur et d'angoisse se firent entendre dans l'intérieur, et Ned, dont le cœur n'était nullement endurci, fut saisi d'horreur et de compassion. Il s'approcha des fenêtres du rez-de-chaussée, mais elles étaient trop bien barricadées pour qu'il pût les ouvrir. Il courut à la porte, il entendit les habitans de la maison, rassemblés dans le vestibule, qui cherchaient inutilement à l'ouvrir, et qui s'en demandaient la clé les uns aux autres. Il leur cria de se hâter de sortir de la maison, et les assura qu'ils n'avaient rien à craindre; mais ou ils ne l'entendirent pas, ou ils ne crurent pas devoir se fier à sa parole, ou enfin ils n'avaient pu

retrouver la clé qui paraissait égarée. Désespéré, ne sachant quel parti prendre, la tête égarée, et n'ayant pas le tems de réfléchir, Ned appuya le bout de son fusil contre le trou de la serrure, et fit feu, dans l'espoir de la faire sauter et d'ouvrir ainsi la porte. Mais, au lieu de réussir dans ce projet charitable, un profond gémissement parti de l'intérieur, et qui fut suivi de cris de douleur, lui apprit qu'il avait blessé, peut-être tué un des malheureux que les flammes menaçaient, et qui, de ce moment, ne firent plus aucun effort pour ouvrir la porte, le coup fatal qui venait d'être tiré leur paraissant probablement l'annonce du sort que leur réservaient leurs ennemis.

Cependant le feu devenait plus effrayant que jamais, et tandis que ses amis discutaient sur les moyens qu'on pourrait employer pour secourir ces infortunés, sans pouvoir en trouver un seul qui leur parût praticable, Ned, ayant découvert une hache sous un hangard voisin, se disposa à enfoncer la porte; mais à peine y avait-il porté le premier coup, que le toit tout entier s'écroula, et ensevelit sous ses débris enflammés la malheureuse famille de Macshane. Les paysans, auteurs

involontaires de cette scène horrible, poussèrent un cri d'horreur; et reconnaissant bientôt que tous leurs efforts, pour sauver une seule de leurs victimes, étaient inutiles, ils se dispersèrent à la hâte et se retirèrent chacun chez soi.

Mais quelque bourrelée que dût être la conscience de tous ceux qui avaient pris part à une entreprise dont la fin avait été si affreuse, celle de Ned Kilpatrick lui faisait des reproches encore bien plus sanglans. C'était pour lui, pour son intérêt seul, qu'on avait formé ce projet criminel et fatal; c'était lui qui était la cause première et immédiate de la mort violente de plusieurs de ses semblables; il avait désobéi aux dernières injonctions de son père mourant, et ses remords ne seraient pas le seul châtiment que le ciel lui infligerait. Effectivement, les soupçons se fixant naturellement sur lui, il fut arrêté dès le lendemain matin et conduit en prison, où il eut bientôt pour compagnons Rourke, que la blessure qu'il avait reçue au bras avait rendu suspect, parce qu'il ne pouvait expliquer d'une manière satisfaisante comment cet accident lui était arrivé, et trois jeunes paysans que leur caractère turbulent, et les actes de rébellion aux

lois qu'ils avaient déjà commis, joints à la circonstance qu'ils avaient passé cette nuit hors de chez eux, faisaient regarder comme ayant *été* probablement complices de ce crime.

Cependant on n'avait à alléguer contre les prisonniers aucune preuve directe de leur crime; aucun témoin ne pouvait déposer contre eux, à moins qu'un de leurs complices ne devînt leur délateur, ce qu'ils regardaient comme impossible; ils se flattaient donc encore d'échapper à la vengeance des lois. Les magistrats du comté pensaient comme eux à cet égard; et pour assurer le cours de la justice, lorsque l'époque des assises approcha, ils firent séparer les prisonniers, allèrent les voir l'un après l'autre, et leur offrirent tour à tour le pardon et l'impunité, s'ils voulaient devenir ce qu'on appelle *témoin du roi*, et dénoncer leurs complices. Ned et les trois jeunes gens résistèrent avec fermeté à cette offre séduisante; mais Rourke, sentant que sa blessure déposait fortement contre lui, céda enfin, et fit un aveu complet de tout ce qui s'était passé. Ni le public, ni aucun des autres accusés, n'en furent informés.

Le jour du jugement arriva; les parens et les

amis des accusés remplissaient la salle d'audience, et ne doutaient pas qu'ils ne fussent absous faute de preuves : parmi eux était Judith, dévorée d'une double inquiétude, tant pour son père que pour son amant. On amena Ned et les trois jeunes paysans, qui furent surpris, comme tout le public, de ne pas voir Rourke figurer parmi eux. Il parut enfin, mais, à la surprise générale, on le vit conduire sur le banc des témoins. Un murmure sourd se répandit dans tout l'auditoire, et le mot *délateur* sortit involontairement de presque toutes les bouches. Judith poussa un grand cri, tomba sans connaissance, et quelques personnes charitables l'emportèrent pour lui donner des secours.

Cependant la déposition de Rourke porta la conviction dans l'esprit des jurés. Les quatre accusés furent déclarés coupables, condamnés à mort, et exécutés le troisième jour. Rourke, remis en liberté, retourna chez lui pour y voir sa fille mourir de chagrin ; et lui-même, l'hiver suivant, périt d'un coup de fusil qu'une main inconnue lui tira de derrière une haie : sort assez commun des délateurs en Irlande, quand ils n'ont pas la prudence de changer de canton.

— N° LXVII. —

LA CHAUSSÉE DES GÉANS.

Mes excursions m'avaient conduit à Ballycastle, petit port de mer du comté d'Antrim dans l'Ulster, et l'on juge bien que je ne pouvais me trouver sur cette côte, sans aller voir la fameuse Chaussée des Géans.

Le voyageur qui part de Castlebar pour aller à Dublin, arrive souvent en cette ville sans savoir par où il a passé pour s'y rendre. Ce n'est pas ainsi que je voyageais. En partant d'un endroit, j'en avais toujours en vue un autre qui me servait comme de point de mire pour diriger ma course, mais aucun des points intermédiaires ne m'échappait. On juge donc que je ne pouvais manquer de remarquer le rocher de Carrick-a-Védé, qui n'est guère qu'à un quart de mille

de la route. Une voiture ne peut approcher de la côte en cet endroit ; un homme à cheval y arriverait très-difficilement, mais un piéton n'a à surmonter que de légers obstacles, et il est bien payé par la vue d'un objet intéressant.

C'est une masse de basalte, de forme presque ronde, s'élevant à soixante pieds de la côte, qui se termine en cet endroit par un autre roc de forme à peu près semblable. Ce rocher isolé est très-fréquenté dans le tems de la pêche ; et pour faciliter la communication avec celui qui y fait face, on les a réunis par un pont d'une singulière construction. Dans les flancs de chacun de ces rochers on a scellé, de la manière la plus solide, deux énormes anneaux de fer, à quatre-vingt-quatre pieds du niveau de la mer, auxquels sont attachés deux gros cables, parallèles l'un à l'autre. Ces deux cables sont joints ensemble par d'autres cordes placées transversalement à distances égales, précisément comme les échelons d'une échelle ; et à ces cordes sont attachées des planches qui forment le plancher de ce pont extraordinaire. Une autre corde tendue, d'un côté seulement, à hauteur d'appui, est le seul secours sur lequel on puisse compter.

Un pont aussi frêle, placé à une hauteur si formidable, ne paraît pas devoir inspirer beaucoup de sécurité ; et le mouvement d'ondulation qu'il a nécessairement sous les pieds doit encore ajouter à la crainte que la vue seule en fait naître : néanmoins, dans la saison de la pêche, des hommes, des femmes et des enfans, portant des paniers sur la tête, le traversent cinquante fois par jour avec autant de tranquillité que s'ils étaient sur le pont de pierres le plus solide qui ait jamais été jeté sur une rivière : on cite pourtant quelques accidens qui y sont arrivés. Comme le sommet de Carrick-a-Védé n'offrait rien de curieux à examiner de près, je ne jugeai pas à propos de faire l'expérience du passage ; mais un enfant de dix à douze ans qui, dans l'espoir d'une petite récompense, m'avait accompagné pour me montrer le chemin, le passa et repassa sous mes yeux presque en courant. Ce pont se démonte tous les ans dès que la saison de la pêche est passée.

Entre Kenbann et Carrick-a-Védé, on ne manqua pas de me faire observer un rocher voisin de la côte, fendu par une grande crevasse qui n'a rien de remarquable, si ce n'est qu'une

légende prétend qu'elle fut produite par un coup de sabre d'un célèbre héros nommé Cuchullin. Près de Ballintoy, seul village un peu important qui se trouve entre Ballycastle et la Chaussée des Géans, on voit les ruines du château de Dunséveric. Il était situé sur un rocher de basalte dont on avait aplani les flancs pour les rendre perpendiculaires avec les murs du château. Il passait pour une des places les plus fortes de l'Irlande ; mais il n'en reste aujourd'hui que ce qu'il faut pour proclamer le triomphe du tems sur les ouvrages de la main des hommes.

Je me rendis de là dans la petite ville de Bushmills, rendez-vous général de tous ceux qui vont voir la Chaussée des Géans. J'en étais encore à un demi-mille quand je vis accourir à moi quatre ou cinq hommes qui semblaient se disputer à qui arriverait le premier près de moi. C'étaient des guides, toujours à l'affût des étrangers qui arrivent, qui venaient m'offrir leurs services pour me conduire à la Chaussée des Géans, et qui s'acharnèrent sur moi comme des vautours sur leur proie. Des voyageurs que j'avais rencontrés à Ballycastle m'en avaient indiqué

un dont ils avaient été très-contens, et que j'avais bien résolu de prendre ; mais j'eus beau leur déclarer que je n'avais pas besoin de leurs services, ils n'en continuèrent pas moins leurs importunités; ils m'accompagnèrent jusqu'à l'auberge où j'entrai; et je crois qu'ils m'auraient même suivi dans ma chambre, si je n'avais prié un garçon de m'en débarrasser.

Le nom ne fait rien à la chose, dit-on; mais cet axiome est une de ces erreurs vulgaires, accréditées sous la forme de proverbes. Un nom a souvent beaucoup d'influence sur notre imagination, et il nous porte à nous faire une idée erronée de la chose qu'il représente. Quand on entend parler de la Chaussée des Géans, on est naturellement porté à se figurer quelque chose de gigantesque, que les forces ordinaires de l'homme n'auraient pu venir à bout d'effectuer. Si l'on y arrive l'esprit frappé de cette impression, on sera nécessairement trompé dans son attente, car on n'y verra rien qui soit au-dessus des forces humaines; mais si l'on ne s'est pas fait d'avance une idée exagérée de ce qu'on est convenu d'appeler la Chaussée des Géans, on

l'admirera d'autant plus, qu'on est forcé d'y reconnaître l'ouvrage inexplicable de la nature.

La Chaussée des Géans se compose d'une réunion innombrable de piliers de basalte, de hauteur irrégulière, mais aussi semblables que s'ils eussent été taillés avec soin sur un modèle donné. Ils sont distribués en groupes nombreux situés sur le sommet et les flancs d'un rocher formant le fond d'une petite baie, nommée Port-Noffert, située entre le promontoire de Bengore et la rivière de Bush; ils descendent, toujours en masses détachées, jusqu'au bord de la mer, dans laquelle ils s'avancent ensuite sur une ligne irrégulière et sans destination, formant une espèce de jetée, qui est ce qu'on appelle proprement la Chaussée des Géans. On varie sur la distance jusqu'à laquelle s'étend cette jetée naturelle; les uns ne lui donnent qu'un demi-quart de mille d'étendue, les autres en portent la longueur jusqu'à trois quarts de mille, et tous peuvent avoir raison, car cela dépend de l'état de la marée. Quand elle est basse, elle laisse à découvert un plus grand nombre de piliers qu'elle couvre ensuite lorsqu'elle remonte. Cela est si vrai, qu'on voit distinctement les derniers pi-

liers de la chaîne visible paraître ou disparaître, suivant que la mer recule ou avance. On varie aussi sur le nombre de piliers qui la composent, car on les fait monter depuis trente mille jusqu'à cent.

La forme particulière de quelques-uns des groupes de piliers dispersés sur le rocher et dans les environs leur a fait assigner différens noms. On a les tuyaux de cheminées des géans, l'orgue des géans, le métier (à tisserand) des géans. C'est dans ce dernier que se trouvent les plus hauts piliers, qui n'excèdent pas trente-trois pieds. On a même donné le nom de *Fontaine des Géans* à une petite source d'eau pure et limpide près de laquelle une vieille femme est toujours assise, un verre à la main, prête à servir le voyageur altéré de qui elle espère quelque marque de générosité.

On sait que la basalte a une tendance particulière à se montrer sous la forme de colonne ; mais ce qu'il y a d'étonnant ici, c'est l'immense multitude de ces piliers, et leur parfaite uniformité. Il n'y a pourtant qu'environ un siècle que cette merveille de la nature a excité l'attention publique ; jusqu'alors elle n'était connue

que dans les environs, quoiqu'elle portât déjà le nom qu'on lui a conservé, et dont l'origine se trouve dans une vieille légende que je vais rapporter.

• Fion Mac Cumhal, ou Fin Mac Cool, qu'on appela ensuite, par syncope ou par corruption, Fingal, régnait jadis sur une race de géans qui habitaient l'intérieur de l'Irlande. Les habitans de l'Ecosse faisaient alors de fréquentes descentes sur la côte septentrionale de cette île, qu'ils pillaient et ravageaient. Fingal résolut de se venger de ces incursions en portant à son tour la dévastation dans le pays de ces déprédateurs, et pour y arriver plus aisément, il conçut le projet d'unir l'Irlande à l'Ecosse par une grande chaussée. Il mit à l'œuvre ses géans, qui, détachant des masses énormes de rochers le long de la côte, les taillèrent en forme de piliers semblables à ceux qu'on voit encore, et en firent une espèce de digue qui s'étendit jusqu'à Staffa, île située entre l'Irlande et l'Ecosse, où ils bâtirent des mêmes matériaux un superbe palais pour leur chef.

Il ne s'agissait plus que de continuer cette

chaussée depuis Staffa jusqu'aux rives de l'Écosse, dont les habitans voyaient ces travaux avec terreur et consternation. Comment résister à l'armée de géans qui allaient inonder leur pays? Les druides et les bardes furent consultés; on invoqua le secours d'Odin; le sang humain coula sur les autels pendant neuf jours, et le dixième, Odin, sortant de son palais de Valhalla, armé de grêle, d'éclairs, de tonnerre et d'ouragans, détruisit la chaussée dont on voit encore les restes sur la baie de Port-Noffer, en Hollande, et dans l'île de Staffa.

Cette légende porte avec elle les marques d'une grande antiquité, et elle prouve que, lorsqu'elle fut composée, on connaissait déjà en Irlande les merveilles de l'île de Staffa, qui serait peut-être encore inconnue aujourd'hui en Angleterre sans le voyage que fit dans les Hébrides sir Joseph Banks en 1772. Cette petite île, qui n'a qu'un mille de longueur, est soutenue, du côté du sud-ouest, par plusieurs rangées de piliers de basalte, qui, par leur diamètre et leur hauteur, excèdent de beaucoup ceux de Port-Noffer. Le palais dont parle la

légende est probablement la magnifique caverne qu'on y voit et qui porte le nom de grotte de Fingal. Elle a deux cent soixante pieds de longueur, et son entrée est une grande arche de cent dix-sept pieds de hauteur sur cinquante-trois de largeur. La lumière qui entre par cette ouverture l'éclaire dans toute son étendue, et permet d'en admirer les beautés. Elle est soutenue de toutes parts par des rangées de piliers semblables à ceux dont j'ai déjà tant de fois parlé, et la voûte en est fermée par le haut de pareilles colonnes, qui ont été détruites, soit par le tems, soit par la main des hommes. La mer en couvre toujours le sol; mais quand elle est calme, une barque peut y entrer sans danger.

A Port-Coane, à peu de distance de Port-Noffer, se trouve un autre rocher, détaché de la côte, dont la forme est bien singulière. Vu d'une certaine distance, on le prendrait pour un vaisseau ayant toutes voiles déployées.

Dans une autre île, celle de Rathlin, située à quelques milles de la même côte, on retrouve encore la formation des rochers de basalte en

colonnes, de même forme que celles de la Chaussée des Géans. La seule différence consiste dans leur position. Toutes celles de Port-Noffer sont perpendiculaires ; dans l'île de Rathlin on en voit de droites, d'inclinées, et un grand nombre sont même placées horizontalement ; nouveau jeu de la nature encore plus difficile peut-être à expliquer.

Sur la côte du comté d'Antrim, à peu de distance de la ville de Ballycastle, sont des mines de charbon qui seraient assez abondantes pour en fournir presque à toute l'Irlande. Mais il n'y a pas de port dans les environs ; le transport par terre est impraticable, et on ne les exploite que pour le voisinage immédiat. Pendant que j'étais dans ce comté, les ouvriers qui y travaillaient percèrent par hasard une ouverture qui les conduisit dans une vaste caverne, partie de la mine qui avait été fouillée autrefois. On avait suivi les veines de charbon dans diverses directions ; on avait eu soin de soutenir la voûte par des piliers de distance en distance ; en un mot, le travail avait été conduit avec la même intelligence qu'on pourrait y mettre au-

jourd'hui. La forme de quelques outils qu'on y trouva, ainsi que de quelques paniers qui tombèrent en poussière dès qu'on y toucha, annonçaient une grande antiquité ; aucune tradition connue dans le pays ne fixait l'époque où cette mine avait été ouverte de ce côté, et l'on s'accorda assez généralement à attribuer ces travaux aux Danois.



— N° LXVIII. —

DUBLIN.

—

Plus d'un lecteur s'étonnerait sans doute de me voir terminer mes souvenirs, mes anecdotes et mes descriptions de l'Irlande par le chapitre qui aurait dû précéder les autres, s'il ne réfléchissait que j'ai dû m'attacher plus particulièrement à retracer les mœurs et les usages des habitans des provinces, qui offrent, en général, des nuances plus sensibles que ceux des habitans de la capitale. La peinture assez étendue que j'ai faite dans *l'Hermite en Ecosse* des usages et des ridicules des habitans d'Edimbourg, peut, à quelque différence près, s'appliquer à ceux de Dublin. Je me propose, au reste, de revenir un jour sur cette partie du tableau des mœurs irlandaises. Je terminerai cette fois par un coup d'œil

général sur l'histoire et la description géographique de la ville de Dublin.

L'histoire des premiers tems de tous les peuples est plus ou moins enveloppée de ténèbres. Cela vient de ce qu'il n'existe pas d'annales, ou qu'elles ont été perdues, ou bien encore du défaut d'instruction des habitans originaires, et quelquefois même de la science des anciens historiens, qui, s'abandonnant trop aux élans de leur imagination, ont mêlé la fable à la réalité. Ces causes, et plusieurs encore, ont rendu l'histoire de l'Irlande beaucoup plus obscure que celle des autres nations. Cependant, il est établi par le témoignage d'historiens dignes de foi, que cette contrée formait déjà un royaume puissant avant que la Grande-Bretagne fut connue des peuples du continent de l'Europe. Le premier qui ait parlé de l'Irlande est Orphée, qui, en chantant l'expédition des Argonautes, dit : « Qu'ils cotoyèrent l'île d'Iernis. » Cette autorité est reconnue par Canden et le savant Stephane, qui prouvent que le nom d'Iernis était, pour les Grecs, l'Irlande.

Il est hors de doute que les Grecs n'avaient aucune communication avec l'Irlande; cela posé,

il serait naturel de demander comment, n'ayant aucune connaissance de son existence, le mot d'Iernis se trouve dans leurs dictionnaires. La réponse à cette question n'est pas difficile : le seul peuple assez instruit dans la navigation pour s'aventurer au delà du détroit de Gibraltar, étaient les Phéniciens ; il avaient navigué sur presque toutes les côtes de l'Europe, et en avaient rapporté d'immenses richesses, long-tems avant que ces pays fussent connus des Grecs. Ce fut donc aux Phéniciens que les Grecs durent la connaissance de l'Iernis. Sir Laurence Parsons, dans sa *Défense de l'histoire ancienne de l'Irlande*, prouve, d'une manière satisfaisante, que du tems de l'historien Hérodote, c'est-à-dire cinq cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, des mines de plomb étaient exploitées en Irlande par une colonie de Phéniciens. Le colonel Valency a prouvé ce fait dans ses recherches, en comparant la langue carthaginoise avec la langue irlandaise. Les Carthaginois, originairement une colonie sortie de la Phénicie, parlaient la langue phénicienne. On trouve réunis, dans le tome II de l'*Histoire de l'Hybernie*, du colonel Valency, plusieurs citations d'une comédie de

Plaute, où le Carthaginois Hannon parle la langue de sa patrie. En apprenant que ses filles sont allées au temple de Vénus, il dit : « Quelle que soit la faveur que Vénus nous accorde, elle y joint toujours quelques maux. » Et les mots qu'il emploie sont de l'irlandais pur, au point de n'avoir besoin d'y ajouter une seule lettre. Je trouve ceci aussi concluant qu'on peut le désirer sur l'identité primitive de ces deux idiomes, et on doit penser naturellement que ces pays, qui avaient le même langage, devaient être en relation l'un avec l'autre.

Du tems d'Auguste, Pomponius Mela décrit l'Irlande comme un pays fertile où on ne laissait le bétail que quelques heures aux pâturages, à cause de leur abondance, mais dont le climat était malsain pour l'espèce humaine. Il l'appelle Invernia; mais il faut remarquer que les Romains ne connaissaient pas bien l'Irlande. Ainsi on ne sait rien de ce royaume jusqu'à l'époque où il fut uni à la Bretagne; ce fut alors que son histoire devint passablement positive. Logarius, fils de Veile, qui régnait dans le quatrième siècle, est le premier roi chrétien dont on ait parlé. Il y eut de plus, en Irlande, plu-

sieurs rois dont les petits états étaient sans cesse en guerre les uns avec les autres.

En 815, l'Irlande fut entièrement conquise par les Normands, les Danois et autres peuples barbares du nord de l'Europe, sous la conduite de Teugesius. Après avoir subi leur joug pendant trente années, les habitans se soulevèrent et chassèrent les usurpateurs dont ils firent un carnage horrible. L'île fut alors divisée en sept petits états, tous tributaires du roi de Connaught. Une seconde invasion des Danois fut repoussée par l'énergie de Buan-Borombe., roi de toute l'Irlande, qui, en l'an 1002, fut tué à Cloutarf, en combattant vaillamment les ennemis de son pays. Peu de tems après, Dermod Murrough, roi de Leinster, ayant enlevé la femme de O'Rouke, roi de Connaught, une guerre s'ensuivit, qui finit par le renversement de la puissance de Murrough. Il se sauva à Bristol, où il trouva une généreuse hospitalité auprès de Fitz-Harding, noble Danois, et, étant passé de là en France, il vint se mettre lui et son royaume sous la domination de Henri II, à condition que celui-ci l'aiderait à reconquérir sa couronne. Le roi lui promit sa protection et le congédia avec des lettres pour

quelques gentilshommes gallois, qui l'aidèrent à lever des troupes, et passant en Irlande, il reconquit son royaume. Stronghow, comte de Sembroke, vint ensuite, avec la permission du roi Henri, au secours de Murrough, dont il épousa la fille, sur la promesse qui lui fut faite d'hériter de la couronne de Leinster, à la mort de son beau-père. Henri fut jaloux du succès de Stronghow et des autres gentilshommes. Il s'embarqua pour l'Irlande, aborda à Waterford, le 17 obtobre 1172, et reçut dans cette ville l'hommage de Stronghow et de tous les autres. Traversant ensuite Lismore et Cashell, il arriva à Dublin le 11 novembre, et permit aux habitans de Bristol de venir s'établir dans cette ville. C'est la plus ancienne institution d'une forme régulière de gouvernement, qui devint par degrés, et à cause de sa situation sur les côtes qui regardent l'Angleterre, une ville importante jusqu'à ce qu'enfin elle fût choisie pour être la résidence du vice-roi; c'est de cette dernière époque que date sa prospérité.

La ville de Dublin n'était située autrefois que sur la partie méridionale de la rivière Anna Liffey, et non loin de la baie de Dublin. Le

nom de Dublin dérive de Dub-Leana, havre noir, et de Dauin-Louiffa, rivière rapide, ou plutôt, torrent qui descend d'une montagne. Mac-Turkill, Danois, fonda, au nord de la rivière, un quartier qu'il nomma *Eastman-Cown*, ville des hommes de l'est, nom qui fut changé depuis en celui de Oxmantown; mais il ne tarda pas à être transporté sur la rive du sud. En 1072 et 1073, Henri II bâtit un palais temporaire près de l'église Saint-André, où il assembla les princes d'Irlande et reçut leur promesse de soumission aux lois de l'Angleterre. Il tint un parlement peu de tems après.

Trente-sept ans après, le roi Jean arriva à Dublin et gouverna le royaume en personne; il y reçut les hommages de plusieurs princes irlandais, établit des cours de justice et amena l'évêque de Norwich à changer les monnaies d'Irlande en monnaies anglaises.

En 1216, Henri III accorda la grande charte aux habitans de Dublin, et, l'année suivante, il leur donna la ville en fief moyennant une redevance de 200 marcs par an. Le gouvernement civil de Dublin fut d'abord confié à un prévôt et des baillis. En 1409, Thomas, fils de Lancastre,

fils du roi, étant alors lord lieutenant d'Irlande, changea le titre du premier magistrat en celui de maire et revêtit de cette fonction Thomas Cusack. Charles II accorda une compagnie de soldats à pied pour accompagner le maire, changea son titre en celui de lord maire, et lui donna en outre une pension de 500 livres sterl. (12,500 fr. de notre monnaie). Le premier qui porta le titre de lord maire fut sir Daniel Bellingham-Arthur, comte d'Essex, qui fit des améliorations considérables à la constitution civile de Dublin. Georges II disciplina la corporation et la fit ce qu'elle est aujourd'hui.

Le conseil municipal de Dublin est composé du lord maire, de vingt-trois échevins, de deux shérifs, de quarante-huit pairs de shérifs, et de quatre-vingt-seize bourgeois. Le lord maire est élu parmi les échevins, sur le vote de ses collègues et du conseil municipal, et les shérifs entre huit bourgeois nommés par le conseil municipal. Les membres du conseil municipal sont choisis dans les différentes corporations et élus par bulletins. Dans tous les cas, les nominations du lord maire, des shérifs, etc., doivent être soumises au lord lieutenant, et, quoiqu'il ait rarement

l'occasion de ne les point approuver, ce pouvoir de contrôle est nécessaire. En 1819, le conseil des échevins avait fait choix d'un de ses membres pour l'office de lord maire, et le conseil municipal fit choix d'un autre. Le cas fut porté devant le lord lieutenant, qui refusa de décider et ordonna une nouvelle élection. Mais telle était la violence des partis, qu'on fit un second appel au vice-roi, qui, après en avoir conféré avec le conseil privé, détermina le choix. Un cas semblable s'était déjà présenté en 1790, mais sous des apparences plus alarmantes. Le conseil des échevins présenta au lord lieutenant l'échevin James, comme élu valablement, tandis que le conseil municipal fit choix de l'échevin Howison. Le cas fut porté trois fois devant le lord lieutenant et son conseil privé, avant que l'échevin James fût déclaré vablement élu, et trois fois chaque parti choisit son candidat favori. L'échevin James entra enfin en fonctions; mais on fit tant de bruit de la violation de la loi, que, contre toute attente, il donna sa démission, et l'échevin Howison fut élu.

Les magistrats de laville tenaient leur cour dans un magnifique palais, dans Skinner-Zow,

appelé *Tholsel.* Ce palais, bâti en 1683, est tellement détruit, qu'il n'en reste plus aucune trace. On a bâti à la place quelques maisons neuves qui forment le coin de la rue Saint-Nicolas et de Skinner-Zow.

Jacques II tint un parlement à Dublin pour abroger tous les actes d'établissement; il força les habitans à recevoir des monnaies les plus basses qui eussent encore été mises en circulation. Il fit ramasser par forme de réquisition tout le cuivre et l'étain qui n'étaient pas employés, et en fit faire une monnaie dont la valeur ne résultait pas du poids et de la qualité du métal, mais de la marque qu'elle portait. Sa conduite à l'égard de l'université surpassa, s'il est possible, la rigueur de ses autres actes. Il avait nommé un homme incapable à la place d'un des plus anciens membres de ce corps; sur le refus qui fut fait de l'admettre, il fit partir une force militaire qui chassa de leur demeure les maîtres et les élèves, s'empara de l'argenterie d'église et de la bibliothèque, convertit la chapelle en un dépôt de troupes et mit un grand nombre de ses membres en prison. Cependant ils furent, peu de tems après, rendus à la liberté, avec la défense ex-

presse de se réunir, à peine de mort. L'opinion générale fut que Jacques avait l'intention de convertir l'université en un collége de jésuites. Il donna les fonctions de principal à un prélat catholique, Moor, qui était un homme possédé d'un grand amour des lettres, et qui, placé au milieu d'une garnison insolente et de soldats en désordre, réussit cependant à préserver les livres et les manuscrits du pillage. Environ deux ans après, les membres de l'université qui avaient été insultés furent témoins de la juste punition qui attend l'homme coupable, même en ce monde, lorsque arriva la chute de Jacques à la bataille de Boyne, et sa fuite précipitée de Dublin en France. A cette occasion, Robert Fitz-Gerald, ancêtre du duc de Penister, prit possession de la ville de Dublin au nom du roi Guillaume, et après en avoir chassé tous les partisans de Jacques, réunit l'université et la magistrature civile entre les mains des protestans.

Après l'avènement de Guillaume au trône de la Grande-Bretagne, l'Irlande jouit d'une tranquillité parfaite pendant près d'un siècle. En 1729, on fit une tentative pour prévenir la nécessité de réunir un parlement en Irlande, en se procu-

rant des subsides pour vingt et un ans. Heureusement cette tentative ne réussit pas, et la proposition fut rejetée à la majorité d'une voix. Le parlement tint séance à l'hôpital de Blue-Coat, dans le parc d'Oxmantown. Cette année-là fut posée la première pierre de l'hôtel du parlement (aujourd'hui la Banque d'Irlande) : John lord Carteret était alors lord lieutenant. En 1768, le docteur Lucas, député de la ville, rédigea un acte qui limitait la durée du parlement à huit années : ce statut fut inscrit dans la salle de la Bourse aux frais du public. En 1798, lord Cornwallis étant gouverneur, une révolte éclata dans les comtés de Wexford et de Wicklow. Elle se répandit partout le royaume, et fut cause qu'un grand nombre de personnes d'un rang élevé furent exécutées, à Dublin, devant la prison de Newgate, et même sur les grandes routes.

C'est à cette époque que vivait le célèbre avocat Jean-Philpot Curran, qui fut nommé depuis greffier de la chancellerie. On lui fait honneur d'avoir sauvé la vie à plusieurs centaines de personnes par la puissance de son éloquence. Il fallut deux années pour apaiser la sédition.

Une grande confusion et un désordre extrême eurent lieu lors de la publication de l'acte d'union entre la Grande-Bretagne et l'Irlande. Dans les débats qui eurent lieu sur cette question importante, le célèbre Henri Grattan se distingua par le talent oratoire qu'il déploya d'une manière admirable, et tel qu'on n'en avait jamais vu un semblable dans le sénat irlandais. La chaleur des débats fut poussée au delà des convenances parlementaires, et plus d'une fois les parties se rendirent de la chambre des communes en champ clos pour y disputer leur vie.

Enfin, le 27 mars 1800, la chambre des lords et celle des communes vinrent trouver le lord lieutenant au château de Dublin, et lui présentèrent les articles d'union. Cette mesure porta un coup fatal à la ville de Dublin; car, après la suppression de son parlement, la noblesse d'Irlande se retira en Angleterre, laissant ses palais tomber en ruine ou se convertir en établissemens d'utilité publique et de charité. La résidence du duc de Leinster, la plus magnifique qui fût à Dublin, devint le lieu de réunion de la société de la ville; le timbre fut établi dans le palais de la famille Powerscourt; celui du mar-

quis d'Hasting tomba en ruine, et celui du comte d'Alborougle devint un collége. La plupart des autres furent divisés en deux maisons plus petites et plus convenables pour les habitans actuels de cette capitale. L'exaspération de l'esprit public, qui avait été si grande à la conclusion de l'acte d'union, ne fut pas calmée par le départ des nobles. Un assez grand nombre avaient vendu leurs propriétés, s'étaient embarqués dans l'intention de ne jamais revenir dans leur patrie. Dans cet état de choses, M. Robert Emmet, qui avait reçu de la nature des talens pour arriver aux fonctions les plus élevées, se mit à la tête d'un corps d'insurgés, qui levèrent l'étendard, le 23 juillet 1803, dans la rue Saint-Thomas; et la sécurité était si grande, que la première nouvelle en fut donné au château par miss Wosfe, fille de lord Kilvarden, qui avait été arraché de sa voiture et poignardé dans les rues : cet assassinat fut puni d'une manière exemplaire. Un corps de troupes marcha à la rencontre des insurgés, et les arrêta ; il s'ensuivit un combat dans lequel le colonel Brown fut tué, et les insurgés mis en fuite, après n'avoir réussi qu'à alarmer le gouvernement pen-

dant quelques instans. Emmet et ses complices furent aussitôt arrêtés, jugés, condamnés et exécutés. Emmet plaida lui-même sa cause, et bien qu'il ne pût convaincre le jury de son innocence, il laissa dans leur esprit une impression et une émotion si profonde, que la vie d'un homme qui, dans la force de l'âge, était doué de si grands talens, parut incompatible avec la sûreté de l'état. Il fut exécuté dans la rue Saint-Thomas, où le combat avait eu lieu, vis-à-vis de l'église Sainte-Catherine. Depuis ce tems, les conséquences de l'union sont supportées avec moins d'aigreur ; l'esprit public se calme de jour en jour, et la ville de Dublin jouit maintenant des bienfaits de la paix intérieure plus qu'aucune autre capitale de l'Europe. Après avoir tracé une esquisse légère de l'histoire de Dublin depuis les tems les plus éloignés, il nous reste à décrire la situation, l'étendue et la population de Dublin depuis quelques siècles, afin que le lecteur puisse apercevoir les progrès rapides que cette capitale a faits dans les arts, le commerce et la civilisation.

L'ancienne ville fut entourée de murs par les Danois, dans le neuvième siècle ; ces murs,

dont on peut encore aujourd'hui indiquer la trace, n'avaient pas plus d'un mille de long. Ils se continuaient depuis la tour du Nord jusqu'au château sur la colline de Corff, près de laquelle était une entrée appelée la porte Danoise, qui faisait face à Hoggin et au collége. Près du pont d'Essex était une autre porte appelée la porte d'Essex, à l'endroit où se trouvait auparavant la tour d'Ysod. Le mur s'étendait alors vers le nord-ouest, le long de la rivière, jusqu'au bout de la rue Fishamble. C'est là qu'était le château de Fyan, qui a servi de prison à différentes époques.

Il continuait ensuite le long du quai de Bois jusqu'à la rue de la *Taverne à Vin*, où se trouvait une autre tour, dans laquelle était une des principales entrées de la ville, en face de la rue du Pont. On en trouve encore d'autres traces à l'ouest de la rue du Pont, dans New-Row; il se déployait ensuite sur la colline jusqu'à Cut-Purse-Rowy et le marché au blé; du marché au blé, il se prolongeait jusque derrière la ruelle Noire et à la porte Saint-Nicolas; de là, il passait entre la ruelle Ross et l'allée de la Mariée

jusqu'à la porte de l'Etang, qui fut ensuite appelée porte de Werburgh. Il s'étendait dans une ligne étroite jusqu'au château; à la tour de Birmingham, on peut voir encore une partie considérable du mur. D'après un recensement qui fut fait en 1669, la population de Dublin s'élevait à huit mille cent cinquante-neuf habitans. Ce nombre n'avait presque pas varié depuis quatre à cinq siècles. Que le lecteur compare tout cela avec Dublin tel qu'il est aujourd'hui.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE.

Dublin, ville principale du comté du même nom, dans la province de Leinster, est *située* sur la côte orientale d'Irlande. Sa latitude est de 53′ 21″ nord; sa longitude de 61′ 15″ ouest. En face des côtes du pays de Galles, elle n'est qu'à un mille de la baie de ce nom, qui est un bassin demi-circulaire d'environ huit milles de diamètre, dans lequel la rivière Liffey vient se jeter, après avoir traversé la ville, qu'elle partage en deux parties égales, dans la direction de l'ouest à l'est. Cette baie est très-dange-

reuse à cause des brisans et des bas-fonds produits par deux grands bancs de sable appelés *les taureaux du nord* et *du sud*. . . . . .

Pour prévenir le péril auquel on s'exposait en s'approchant de la ville pendant la nuit, on a élevé un môle de trente pieds de large sur huit mille cinq cent soixante verges de long, à l'extrémité duquel se trouve un phare de forme circulaire et d'une construction extrêmement légère et élégante. Ce ne fut pas sans une grande difficulté qu'on parvint à élever une bâtisse de trois étages de hauteur; on ne peut la comparer qu'à celle qu'on trouve dans l'établissement des phares d'Eddistone et de Tuscard; on eût dit que le combat qu'on fut obligé de livrer aux vents et aux vagues ne devait jamais finir. La partie nord du port est protégée par la hauteur de Hewth, péninsule d'une étendue considérable; sur le point le plus éminent de cette péninsule, appelé le Bailey, s'élève un autre phare correspondant à celui placé au milieu de la baie, et rendant ainsi l'entrée du port parfaitement facile en toute saison; sous le côté nord-ouest de cette montagne a été élevée une jetée étendue; un havre spacieux y a été construit, et c'est là

maintenant que les paquebots de Holyhead viennent mouiller, sans être obligés d'aller et de venir au *Pigeonnier.* Par là on a abrégé de plusieurs milles le voyage d'Holyhead à Dublin, et facilité la circulation des paquebots à toute heure. Une autre jetée a été construite récemment au sud de la baie, pour protéger les vaisseaux qui ne peuvent se mettre à l'abri près de la jetée de Howth. Ce mur, qui doit avoir plusieurs tours pour éviter l'accumulation du sable, est construit en granit de montagne, entre des hauteurs de Killiney, et est appelé la jetée de Dunleavy.

La baie de Dublin est citée depuis long-tems pour sa beauté et pour sa position pittoresque. La montagne d'Howth, par sa hauteur et sa situation, ressemble beaucoup au Vésuve dans la baie de Naples, et les montagnes, formant un magnifique amphithéâtre autour de Dublin, terminent à l'horizon ce tableau magnifique et achevé. L'embouchure de la rivière est défendue par un fort situé au sud du mur, appelé le Pigeonnier, où se trouve toujours un corps d'artillerie. C'est au Ringsend, le lieu où le Liffey décharge ses eaux dans la baie, que commen-

cent les quais de pierre de Dublin; ils continuent des deux côtés de la rivière dans une longueur de trois milles. On a souvent dit que Dublin payait trop cher ses embellissemens; mais certainement les avantages résultant de l'encaissement d'un ruisseau infect, fait avec des murs de granit, d'une étendue et d'un travail qui n'est égalé dans aucune ville de d'Europe, ne sont pas chèrement achetés par un tribut annuel peu considérable, et qui a cessé d'être perçu avec l'achèvement des travaux.

La rivière est traversée par six beaux ponts de pierre et un de fer, qui facilitent les communications entre les rives opposées. La ville est presque devenue une île au moyen de deux canaux qui communiquent avec l'intérieur du royaume; ils se terminent par deux bassins très-étendus au nord et au midi de la ville, et communiquent aussi avec le Liffey. Ces canaux sont navigables pour des bateaux de soixante tonneaux, et contribuent matériellement à diminuer le prix des denrées des marchés de Dublin, en fournissant continuellement des matières combustibles et des provisions de bouche, amenées des parties les plus éloignées de l'Irlande. La

forme de Dublin est à peu près celle d'un parallélogramme à angles droits, dont le côté le plus long est de trois milles environ, et le plus court de deux. Une route de dix milles d'étendue, appelée la route Circulaire, règne autour de la ville. Dublin contient dix-neuf paroisses, deux cathédrales, dix-neuf églises. Il est peu de sectes religieuses qui n'aient aussi leur maison particulière; il y existe vingt-sept chapelles catholiques romaines. Aucune ville ne contient, en proportion, plus d'édifices magnifiques et d'établissemens de charité. La population n'excède pas deux cent mille ames.

CHATEAU DE DUBLIN.

Le château de Dublin, résidence du vice-roi, a été bâti par Henri, de Londres, archevêque de Dublin, en 1220. Il n'est devenu la résidence du vice-roi qu'en 1560, par ordre de la reine Elisabeth. Sa principale entrée est à travers la hauteur de Corck. On passe par une grande arche au dessus de laquelle est placée une statue de la justice regardant le château: on appelle ordinairement cette entrée la porte

de l'Est. Le château est divisé en trois cours; la plus élevée contient les appartemens du lord lieutenant et de sa suite; la plus basse, la trésorerie, la chapelle, l'arsenal, etc. La cour la plus élevée a la forme d'un quadrilatère, de deux cent quatre-vingts pieds sur cent trente. Sa principale entrée, la porte de l'Est, est ornée d'une statue de la Justice, et une porte correspondante sur le même côté de la cour, est surmontée d'une statue de la Bravoure, toutes deux du ciseau de Vannost. L'intervalle entre la porte véritable et la porte figurée, est occupé par une construction de deux étages, avec des colonnes ioniques placées sur des arches rustiques, supportant un fronton, qui s'élèvent ensuite en tour circulaire d'ordre corinthien, et se terminent en une coupole sphérique et aplatie, où on arbore le drapeau les jours de fête. Le maître des cérémonies et l'aide-de-camp de son excellence ont leur résidence dans ce château; la partie qui donne sur la rue est occupée par les gardes. La colonnade sur le côté opposé au caffé, est l'entrée principale des appartemens royaux; à l'extrémité de la colonnade, est un perron conduisant à la salle des officiers du vice-roi, et de là au salon des

présentations, où est placé le trône, couvert de velours cramoisi et richement orné de sculptures en or. Au plafond de l'appartement est suspendu un magnifique lustre de cristal, présent du duc de Rutland, acheté par lui à la célèbre manufacture de glaces de Waterford.

La salle de Saint-Patrick attire ensuite l'attention. C'est là qu'ont lieu les bals et les assemblées à la fête de Saint-Patrick et dans d'autres circonstances; c'est un véritable appartement de prince, haut de trente-huit pieds, long de quatre-vingt-deux, large de quarante et un. Elle a été décorée magnifiquement à l'institution de l'ordre de Saint-Patrick en 1783. Trois tableaux excellens sont placés au plafond : celui du milieu est de forme circulaire, les autres sont oblongs : un des tableaux carrés représente saint Patrick convertissant les Druides.

Dans la peinture correspondante, Henri II est représenté recevant l'hommage des petits rois d'Irlande en 1772 : il est assis sur un riche canapé; le tableau du milieu est une allégorie de l'état florissant du pays; Georges III y paraît supporté par la justice et la liberté : ces peintures sont toutes l'ouvrage de Waldré, artiste d'un

rare talent. Il y a encore d'autres décorations autour du plafond, mais elles sont moins remarquables. A l'une des extrémités de la salle est une galerie pour les musiciens et les domestiques; et à l'autre bout, une autre galerie pour le public, qui n'y est admis que par billets; au fond des appartemens du vice-roi est une magnifique terrasse, avec des allées sablées et plantées d'arbres verts, qu'on appelle ordinairement le Jardin du château. Comme les appartemens de son excellence et le jardin servent de passage public dans différens sens, par la cour-basse du château, la communication est établie par une grande arche de pierre, avec une rampe de fer, sur laquelle est constamment placée une sentinelle, ce qui ajoute beaucoup à l'effet général. La façade des appartemens du roi sur le jardin est d'une jolie architecture d'ordre ionique; mais l'effet en est perdu pour les voyageurs, parce que la route destinée aux voitures passe tout-à-fait dessous; cependant on peut voir cette façade du jardin. La cour-basse du palais est un espace étendu de forme irrégulière; c'est là que se trouve la trésorerie, la chapelle, l'arsenal et ses magasins, le manége, les écuries et les lo-

gemens des officiers inférieurs. La trésorérie est un long édifice construit en briques avec une terrasse devant, à laquelle on monte par un double escalier.

L'édifice le plus remarquable du château est une chapelle d'une architecture à pointes et du plus bel ordre, construit sur les dessins de François Johnson, architecte habile à qui Dublin doit une partie de ses embellissemens depuis vingt années. L'ancienne chapelle avait été démolie sous l'administration du duc de Bedford. En 1807, elle fut rebâtie sur le même terrain; elle a soixante-treize pieds de long sur trente-cinq de large. On y célébra, pour la première fois, le service divin le jour de Noël 1814. On évalue la dépense totale des travaux à un million cinquante mille francs. La chapelle ne se compose que d'un chœur sans nef ni séparation, et du style le plus élégant d'architecture à pointes; il est supporté de chaque côté par sept arcs-boutans se terminant en pénacles qui sortent de quatre têtes grotesques, à chaque arc-boutant, orné aux angles d'un riche feuillage, et en style gothique. Les pénacles sont unis par un créneau monastique avec moulures. Il y a six fenêtres à

pointes de chaque côté, surmontées de lambels qui sortent de deux têtes. Au centre de la partie orientale est une baie à pointes, surmontée d'un lambel à angles droits, supporté d'un côté par une tête de saint Patrick, et de l'autre par une de Buan-Borombe, ancien roi d'Irlande. Au dessus est une tablette avec cette inscription latine :

X
HANC ŒDEM
DEO OPTIMO MAXIMO OLIM DICATAM
VETUSTATE PENITUS DIRUTAM
DENUO EXTRUI JUSSIT
JOHANNES BEDFORDIŒ DUX HIBERNIŒ PROREX
IPSE QUE FUNDAMENTA POSUIT ANNO A CHRISTO NATO
M. D. CCC. VII.

« Cet édifice, dédié autrefois au Dieu très-bon et très-puissant, était tout-à-fait tombé de vétusté. Le duc de Bedford, vice-roi d'Irlande, l'a fait reconstruire et en a posé la première pierre en l'année de la naissance de Jésus-Christ 1807. »

Au dessus de cette porte est la fenêtre de l'est, surmontée d'un lambel qui sort des têtes de l'Espérance et de la Charité, et se termine à son sommet par un profil de la Foi tenant un calice.

A chaque angle, du côté oriental, sont des tours carrées, s'élevant à la hauteur de la voûte et dans lesquelles sont pratiqués des escaliers pour monter cette galerie. La principale entrée est au nord l'extrémité orientale près des archives ou de la tour de Wardrobe. Au dessus de la porte est un buste de saint Pierre tenant une clé, et au dessus de la fenêtre, situé immédiatement au dessus de la porte, est un buste du doyen Swist *, et plus haut une tête de la vierge Marie **. Cette entrée conduit à un petit vestibule du travail le plus exquis, et de là dans la chapelle. Devant vous est la fenêtre de l'est, garnie de verres colorés, présent de lord Whitworth, quand il était lord-lieutenant. On y a représenté Jésus-Christ en présence de Pilate ; on y voit aussi les quatre évangélistes ; ces peintures sont l'ouvrage de personnages de Dublin. Auprès de la fenêtre sont les statues en stuc de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, avec les bustes des quatre évangélistes, exécutés par

* L'auteur du *Voyage de Gulliver.*

** Ces têtes sont sculptées en pierre grise, tirée de la carrière de Tullamore, dans le comté du roi, à quinze lieues de Dublin.

Edouard Smith. Le plafond est composé d'arcs sortant de têtes modelées en stuc, placées sur les chapiteaux de dix belles colonnes qui soutiennent la voûte et contribuent beaucoup à l'ornement.

La façade de la galerie est de chêne sculpté; sur le devant de l'orgue sont aussi sculptées les armes du roi, et sur des panneaux des deux côtés sont celles du duc de Bedford, qui posa la première pierre de la chapelle, et celles du duc de Richemond, sous l'administration duquel elle fut achevée. Ensuite, dans toute la longueur de la galerie, sont les armes des vice-rois, avec l'époque de leurs règnes jusqu'aux premiers tems de leur institution. Les panneaux des pupitres sont ornés des armes des différens archevêques et évêques d'Irlande; il y a aussi celles du doyen Kirwan et des quatre grands protecteurs de l'église anglicane, Henri, Edouard, Elisabeth et Guillaume; le tout a été sculpté par Stewart, de Dublin. A l'extrémité occidentale de la chapelle, est la tour des archives, la partie la plus ancienne du château, réparée dernièrement pendant qu'on reconstruisait la chapelle. Cette tour communique par une courtine, qui reste de l'ancienne tour de Dublin, à la tour de

Birmingham, entre lesquelles règne une cour commune, qui est maintenant convertie en salle à manger et en appartemens destinés à la suite du vice-roi. Les autres bâtimens, faisant partie du château, ne sont pas dignes d'être mentionnés.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Dictionnaire universel portatif du commerce, contenant tous les mots qui ont rapport au commerce, leur explication, les détails les plus intéressans sur chacun d'eux; la situation géographique des villes, bourgs, ports, îles, et de tous les lieux en général qui intéressent le commerce, etc.; leur industrie, leurs manufactures, fabriques et établissemens de commerce, etc.; les marchandises de toute espèce qui s'y vendent, etc.; les lois, ordonnances, règlemens sur l'exercice du commerce; les douanes, les patentes, etc.; les poursuites judiciaires en matière de commerce, etc.; des modèles de tenue de livres, d'inventaire, d'actes de société, de procurations, de commissions, de lettres de voiture; d'actes d'assurance, de chartes-parties, de contrats à la grosse, d'obligations, de compromis, de mandats, de lettres de change, de billets, de transactions, de bilans, d'actes d'attermoiement, et de tous les actes en général qui ont lieu journellement dans le commerce. Un volume in-8° de plus de 900 pages, papier grand-raisin, avec le tableau gravé de toutes les monnaies de l'Europe, augmenté d'un supplément. Prix. . . . . 12—0

Histoire des Reines de France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la mort de Marie-Antoinette; suivie d'un Précis de l'Histoire de France, et ornée de vignettes; par M. F. Rouillon-Petit, auteur de l'Essai sur la Monarchie française. Un volume in-12. Prix. . . . . 2—75

L'Egypte sous Méhémed-Ali, ou Aperçu rapide de l'administration civile et militaire de ce pacha, publié par M. Joly, sur le manuscrit de M. Thédenat-Duvent, consul français à Alexandrie. Un vol. in-8°, orné du portrait de Méhémed-Ali. Prix. . . . . 3—0

Description géographique, historique, militaire et routière de l'Espagne, contenant des détails sur tous les lieux remarquables, et les particularités les plus intéressantes de l'histoire de cette monarchie; ornée d'une carte lithographiée, et suivie d'une table analytique des matières; et de tables des pays, des noms d'hommes, et des auteurs cités; par M. Charles du Rozoir. Un vol. in-8°. Prix . . . . 6—0

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

TOUS LES HERMITES SUIVANTS

à 75 centimes le volume au lieu de 3 fr.

L'HERMITE de la Guyane 3 vol.
— en prison. 2 vol.
— en liberté. 3 vol.
— du faubourg Saint-Germain. 2 vol.
— Bonhomme. 1 vol.
— écrivain public. 3 vol.
— Essai sur les félicités humaines. 2 vol.
— Richesses du pauvre, misères du riche. 1 vol.
— à Londres. 3 vol.
— en Écosse. 2 vol.
— en Irlande. 2 vol.
— en Italie. 4 vol.
— à Madrid. 2 vol.
— en Russie. 3 vol.
— à Saint-Pétersbourg. 3 vol.
— en Grèce. 2 vol.
— en Suisse. 3 vol.

L'hermite en Province. 14 volumes complets.

Chaque volume se vend séparément 75 c.

Béarn et Gascogne.
Languedoc.
Provence.
Dauphiné.
Lyonnais.
Bretagne.
Haute-Normandie.
Basse-Normandie.
Picardie, Artois, Flandre française.
Franche-Comté.
Alsace, Lorraine.
Maine, Anjou, Touraine, Orléanais, Poitou.
Aunis, Saintonge, Angoumois, Berry, Guyenne, Limousin, Auvergne, Bourgogne.
Bourgogne, Champagne, Ile-de-France.

PARIS. — IMPRIMERIE DE POMMERET ET MOREAU, QUAI DES AUGUSTINS, 17.



